
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00313546 4

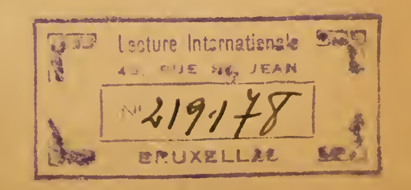




GRANDS SEIGNEURS

ET

COMÉDIENNES

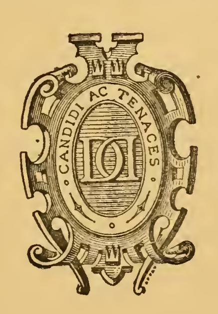


ÉMILE FAURE

GRANDS SEIGNEURS
ET
COMÉDIENNES

PREMIÈRE SÉRIE

L'HOMME S'AGITE ET LA FEMME LE MÈNE



PARIS
DENTU ET Cie, ÉDITEURS
LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1887

GRANDS SEIGNEURS

ET

COMÉDIENNES

CHAPITRE PREMIER

La Révolution par le cœur. — La belle Adrienne. — La Léonore, Anne d'Autriche et Mazarin. — La Costa et le prince Aldobrandini. — Fabio Chiggi et la Checca. — Un drôle de ballet. — Louis XIV et Scaramouche. — Singulières gentillesses des Bourbons. — Origine de la couleur *caca-dauphin*. — Galanteries d'Isabelle del Campo. — Infortunes maritales de Scaramouche. — Mme Scaramouche à Saint-Lazare. — La loterie de Mlle de La Barre. — L'incomparable La Varenne et le duc de Mantoue. — Le casuel de la paroisse de l'Opéra. — La Georgina et le vice-roi de Naples. — La Faustina et le grand Frédéric. — La Mingotti et Auguste II. — Le roi des pochards. — La Formera et la Vénus anadyomène. — Tentation de saint Antoine. — La Barberina et le roi de Saxe et de Pologne, Auguste III. — Casanova et la Toscani. — Le duc de Wurtemberg et la Gardella. — La plus grande jouissance de Madame.

On peut faire remonter la Révolution au règne de Louis XIV; c'est sous ce règne que commence l'influence de la comédienne, et, avec cette influence, la démocratisation des grands par — le cœur.

L'influence de la comédienne s'était fait sentir en

Italie avant de s'exercer en France : dès le commencement du XVIIe siècle, elle était toute-puissante dans la péninsule. C'est l'époque du triomphe de « la belle Adrienne », — une Mantouane qui avait épousé le nommé Baroni, et qui était la sœur du « cavaliere » Basile, un poète de réputation. Ajoutons que Mario Baroni, l'heureux époux d'Adrienne Basile, surnommée « la Belle », était Napolitain et titré « baron de Pian-Carreta ».

Adrienne n'était pas seulement remarquable par sa beauté ; elle se distinguait au même degré par les qualités de sa voix et l'habileté de son chant : c'est ce qui lui valut de devenir baronne. Son mari l'ayant emmenée avec lui à Naples, elle s'y fit entendre dans les salons, les concerts et les théâtres : elle parvint à exciter à tel point l'admiration, que grand nombre de beaux esprits composèrent à sa louange des pièces en vers, dont on fit un recueil qui parut, en 1623, sous ce titre : *Teatro delle glorie d'Adriana Basile.*

Dès les premiers temps de son mariage, Adrienne était devenue une cantatrice de profession, n'échangeant plus les perles de son gosier que contre beaux sequins sonnants, et, au cours de ses triomphes artistiques, elle avait eu deux filles, qui embrassèrent la même carrière que leur mère, et dont l'une, Léonore, se rendit encore plus célèbre.

La Léonore eut Rome pour principal théâtre de sa gloire. Moins belle que sa mère, bien que d'une figure encore fort séduisante, elle l'emportait sur elle par la puissance et le charme de la voix aussi bien que par l'étendue et la profondeur des connaissances musicales. Elle était, en outre, poète, et elle composait ordinairement les paroles et la musique des morceaux qu'elle chantait.

L'enthousiasme pour son talent et sa personne alla plus loin qu'on ne l'avait vu jusque-là, et sa réputation, franchissant les limites de la terre italienne, se répandit par toute l'Europe : Mazarin l'appela en France, à Paris, pour interpréter un des principaux rôles d'un opéra du maestro Cavalli, et la reine, Anne d'Autriche, l'honora d'une amitié particulière, ainsi que l'atteste, dans ses *Mémoires*, Mme de Motteville.

C'est elle qui est surtout connue sous le nom de « la Baroni ». Comme sa mère, elle eut l'honneur d'être célébrée par les beaux esprits dans de nombreuses pièces de vers, en latin et en italien, qui furent recueillies en volume sous ce titre : *Applausi poetici delle glorie della signora Leonora Baroni.*

L'apologiste à qui nous empruntons ces renseignements assure que la Baroni fut sage.

Cela ne se peut guère croire que d'une façon relative. Sans doute, la Baroni ne fut point une déver-

gondée; mais il est difficile de se persuader que le faste et le luxe qu'afficha cette cantatrice eussent pour unique origine la rémunération de son talent. — La Baroni était pensionnée par des princes, des grands seigneurs, des *monsignori*, qui l'appelaient à leurs fêtes et qui la faisaient valoir; elle était désirable et dut être désirée. — Ces princes, ces grands seigneurs se piquaient peu d'observer le commandement de Dieu relatif à la luxure, et il est peu probable que celle qui leur devait tout, la gloire et la fortune, n'ait pas payé quelques-uns d'entre eux, suivant qu'ils étaient plus ou moins aimables, généreux ou puissants, soit d'un peu d'amour, soit de quelque galante complaisance.

Quoi qu'il en soit, il y a lieu de constater dès cette époque, en la personne de la Baroni, l'intromission et l'intronisation de la comédienne dans les hautes sphères de la société française.

Quelque temps auparavant, la Costa et la Checca, deux cantatrices comme la Baroni, faisaient fureur à Rome, ou elles avaient divisé, par leur rivalité, la population en deux camps : les *Costistes* et les *Checcistes*.

La Costa avait pour protecteur reconnu le prince Aldobrandini, et la Checca, Mario Chiggi, le propre frère de ce Fabio Chiggi qui devint pape sous le nom d'Alexandre VII.

Comme la Baroni, la Costa était cantatrice et poète : elle était de plus chorégraphe.

« Elle avait, dit le père jésuite Ménestrier, du génie et du talent pour la poésie, et prépara, pour le roi de France, une fête à cheval, en forme de carrousel et de ballet. Le sujet de cette fête était un défi d'Apollon et de Mars. »

L'exécution de ce ballet-carrousel, où les chevaux devaient danser, ayant paru trop difficile, on le remplaça par un opéra, *Orfeo ed Eurydice*, dont on attribue la musique tantôt à Zarlino et tantôt à Monteverde.

Cette représentation d'*Orfeo* eut lieu au Louvre, le 26 février 1647.

La Costa n'était plus alors une fleur de jeunesse, si, comme on le dit, elle était née avec le siècle, en 1600 : elle touchait à la cinquantaine, âge qui, sous tous les climats et dans tous les temps, a eu le triste privilège d'effaroucher les amours ; aussi ne voyons-nous point qu'elle ait fait florès parmi les seigneurs de la cour du jeune Louis XIV. Elle s'en consola en faisant, avec ses ballets et ses poésies, un volume qu'elle dédia au cardinal Mazarin.

En même temps que par les Costa et par les Baroni, qui ne fonctionnaient que d'une façon accidentelle, l'acclimatation de la comédienne à Paris et en France s'opérait sous une forme plus régulière par la Comé-

die italienne, avec ses *Colombine*, ses *Isabelle* et ses *Aurélia;* et, tandis que Louis XIV, encore bébé de dix-huit mois à deux ans, s'oubliait sur le pourpoint de Scaramouche, Mme Scaramouche, elle, s'oubliait dans les bras des grands seigneurs de la cour d'Anne d'Autriche.

Voici les preuves de cet oubli en partie double :

« Scaramouche, ainsi qu'Aurélia (actrice italienne), rapporte Riccoboni, jouait la comédie à Paris, sous le règne de Louis XIII, vers 1640; cette actrice, qui avait infiniment d'esprit, était fort considérée de la Reine, qui aimait pareillement Scaramouche. Un jour qu'ils étaient l'un et l'autre dans la chambre du Dauphin (depuis Louis XIV), la Reine présente, ce prince, qui avait alors environ deux ans, était de très mauvaise humeur, et rien ne pouvait calmer ses pleurs et ses cris. Scaramouche prit la liberté de dire que si Sa Majesté voulait permettre qu'il prît M. le Dauphin entre ses bras, il se flattait de l'apaiser. La Reine le permit, et Scaramouche fit alors au prince des grimaces et des figures si plaisantes, que cet inimitable pantomime fit non seulement cesser ses cris, mais qu'elle lui excita l'envie de rire. Enfin, après une scène des plus comiques et qui réjouit extrêmement la Reine, le Dauphin satisfit un besoin, qu'il eut dans le moment, sur les mains et l'habit de Scaramouche, ce qui redoubla les éclats de rire de

toutes les dames et seigneurs qui étaient alors dans l'appartement..... »

Louis XIV, plus tard, alors qu'il était devenu le Roi-Soleil, prenait plaisir à rappeler à Scaramouche cette aventure rabelaisienne de sa plus tendre enfance, et riait aux éclats de la pantomime du grand comédien en la racontant.

Il semble que les Bourbons aient eu, dans leur enfance, la spécialité de ce genre de gentillesse; nous la voyons en effet se répéter par deux fois, depuis Louis XIV, de la part de ses derniers descendants.

Tout le monde sait que le jeune roi d'Espagne Alphonse XIII, encore au maillot pour longtemps, s'est *oublié* gravement devant l'ambassadrice de France, venue pour le saluer. Or, voici ce que nous avons lu, à ce sujet, dans un journal :

« Mme l'ambassadrice de France, femme d'esprit et bonne mère de famille, a pardonné cette faiblesse monarchique, sachant très bien que la garde qui veille aux portes des palais n'en défend point les rois.

« Le seul reproche que les fanatiques du trône puissent adresser à notre ambassadrice, c'est de n'avoir pas, en cette occurrence, imité des dames de la halle de Bordeaux l'exemple légendaire.

« C'était quelques jours après la naissance du fils

de la duchesse de Berry ; l'Enfant du Miracle venait d'être consacré duc de Bordeaux.

« Charmées d'un semblable honneur, les dames de la halle du chef-lieu de la Gironde résolurent d'envoyer une délégation à Paris, avec mission spéciale de rapporter un souvenir bien personnel de Son Altesse Royale. — L'ambassade se mit en route. Arrivées dans la capitale, mesdames de la halle demandèrent une audience au jeune prince.

« Cette audience, la gouvernante des enfants de France, Mme de Gontaut, s'empressa de la leur accorder. Munies d'un superbe bouquet, les joyeuses Bordelaises se rendirent en corps aux Tuileries ; reçues aussitôt dans les appartements du Dauphin, elles furent admises à contempler l'héritier du trône, reposant dans son berceau.

« Mme de Gontaut prit Mgr le duc de Bordeaux dans ses bras et le passa dans ceux de sa voisine, une belle et forte commère, qui se mit alors à embrasser le marmot comme du pain et à le secouer comme un prunier. L'effet ne se fit pas attendre, et le petit-fils de saint Louis s'oublia dans sa serviette, une serviette merveilleuse, garnie de valenciennes et brodée au plumetis.

« Mme de Gontaut, confuse, voulut s'excuser. « — De « quoi ! de quoi ! clamèrent les Bordelaises ; mais ça « porte bonheur, et, comme preuve, nous sollicitons

« de vous, madame la comtesse, la faveur d'emporter à Bordeaux le précieux lange rempli d'un souvenir aussi personnel de Monseigneur. » Mme de Gontaut hésita bien un peu, mais ces dames y mirent une telle insistance qu'elle aurait eu mauvaise grâce à refuser.

« La serviette garnie fut remise à ces dames, qui la placèrent dans un riche coffret acheté chez Odiot, et, triomphalement, religieusement, elles rapportèrent le tout à Bordeaux. Exposée dans la salle capitulaire, la Gascogne, le Languedoc et le Limousin défilèrent émus devant la serviette. Un fabricant lyonnais, qui avait du flair, entreprit le pieux pèlerinage, et, inspiration géniale, à peine rentré dans sa fabrique, il fit teindre de nombreuses pièces de soieries de cette nuance mordorée qui gouachait la serviette royale.

« Cette nuance, charmante du reste, devint vite à la mode, et bien avant la liberté, sous le nom euphonique de couleur *Caca-Dauphin*, elle fit le tour du monde ; pendant de longues années, cette couleur fut la passion des *pschutteuses* de la Restauration, et il ne fallut rien moins que les *Trois Glorieuses* pour qu'elle réintégrât la garde-robe d'où elle n'aurait jamais dû sortir. »

Scaramouche était si bien entré dans la faveur

d'Anne d'Autriche, qu'elle voulut tenir sur les fonts baptismaux, avec le cardinal Mazarin, un des enfants que le comédien eut de sa première femme, connue sous le nom de *Marinette.*

Cette femme s'appelait Isabelle del Campo. Elle paraît avoir été fort jolie, mais peu fidèle.

« Scaramouche, dit le *Dictionnaire des Anecdotes*, était un personnage de l'ancien théâtre : son caractère était celui de capitan, qui n'est qu'un fanfaron et un poltron. Le fameux acteur qui remplissait ce rôle, dans l'ancienne troupe, se nommait *Tiberio Fiorelli.* Il était né à Naples en 1608 ; il fut un pantomime fin et spirituel : il avait une femme qui remplissait les rôles de soubrette, *et qui était fort galante.* Un petit-maître qui était à la comédie, voulant un jour badiner Scaramouche à ce sujet, prit une paire de petites cornes de chevreuil, et les jeta aux pieds de l'acteur, en lui disant qu'il ramassât ses cornes. Scaramouche les prit, et, après s'être tâté le front, il les rejeta au petit-maître, en lui criant : — Monsieur, j'ai toutes mes cornes ; il faut que celles-ci soient les vôtres. »

Scaramouche (Tiberio Fiorelli) ne fut pas plus heureux avec sa seconde femme, Marie Duval, « fille d'un bourgeois de Paris », qu'il avait d'abord eue pour maîtresse et qu'il épousa ensuite. Il est vrai que lorsqu'il conclut ce second mariage, il avait plus de

quatre-vingts ans. La petite bourgeoise lui en fit voir de belles, avec les grands seigneurs ! Malheureusement pour Marie Duval, Scaramouche, en vieillissant, avait perdu cette aimable philosophie qui, lorsqu'il était plus jeune, lui permettait de porter légèrement le fardeau des bois dont la capricieuse Isabelle del Campo se plaisait à ombrager sa tête. Il se fâcha tout rouge contre cette seconde et volage épouse, « il la fit conduire au *refuge*, c'est-à-dire au couvent de Saint-Lazare, par Desgrez, lieutenant de la compagnie du guet », et, « quatre mois après, il la faisait transférer au couvent des religieuses de Sainte-Geneviève de Chaillot, puis, six semaines plus tard, le 2 octobre 1693, il l'envoyait dans les prisons du Châtelet, où elle mourut avant lui ».

La comédienne s'infiltrait ainsi petit à petit dans les mœurs, avec son cortège inévitable d'intrigues, de galanteries et de scandales. Des troupes de comédiens français s'étaient formées à côté de la troupe italienne, et l'on en comptait, à Paris, jusqu'à trois : 1° le théâtre du Marais ; 2° la troupe de l'hôtel de Bourgogne ; 3° celle du théâtre Guénégaud.

Cependant, les cantatrices continuaient leur apostolat artistique et galant.

Tallemant des Réaux nous parle d'une Mlle Sandrier qui, revenant de Turin, donna des « matinées » à Paris. Elle réussit peu par son chant, mais beau-

coup par sa figure. « La plus belle recette fut de trois cents et quelques livres (1660). Mais, ajoute l'auteur des *Historiettes,* elle trouva des compensations au peu d'empressement du gros public, *auprès des grands seigneurs.* »

Nous savons ce que ces derniers mots veulent dire.

Quelques années après, une autre cantatrice obtenait de très grands succès, tant comme artiste que comme femme... aimable : c'était M[lle] de La Barre, dont Loret a écrit :

Cette fille qui, de sa voix,
Charme les reines et les rois,
La Barre, *sage,* aimable et belle,
Ayant mainte riche vaisselle,
D'un excellent vermeil doré,
Artistement élabouré,
Maint bassin, flambeau, vase, aiguière,
Tournés d'une rare manière,
Des bracelets et des colliers
Galants, jolis et singuliers,
Bref, mainte et mainte pierrerie,
En a fait une loterie.

Nous avons souligné le mot : sage. Il est évident qu'il faut entendre ici cette épithète dans le même sens que celle « d'honneste », que Brantôme prodigue à ses « dames galantes ».

On ne peut guère s'imaginer, en effet, que M[lle] de

La Barre eût reçu pour deux cent vingt-cinq mille livres de bijoux, pierreries, ustensiles d'or ou d'argent, en dehors des valeurs en espèces, sans que la galanterie ne fût venue en aide au talent, car sa « loterie » produisit effectivement la somme de deux cent vingt-cinq mille livres, somme qui, comme le fait judicieusement observer M. de Lyden, dans son *Théâtre d'autrefois et d'aujourd'hui*, représente de nos jours celle de sept cent mille francs au moins.

Mazarin avait fait venir, pour l'exécution de *la Festa theatrale della finta paz*, trois cantatrices italiennes, la Locatelli, la Gabrielli et la Bertolazzi, qui ne reçurent que quatre cents livres pour leurs trois cachets, soit cent trente-cinq livres pour chacune. Mais, ajoute-t-on, « les grands seigneurs se disputèrent l'honneur et le plaisir de compenser auprès des belles virtuoses la ladrerie ministérielle »; — moyennant quoi ces trois dames pouvaient mener très grand train, ce dont elles ne se privèrent pas.

M. de Lyden écrit à ce propos :

« Je n'ai pas à dire comment, par quels miracles d'économie elles résolvaient, toutes, le problème de se donner le superflu, quand leur impresario ne leur payait pas de quoi solder le nécessaire; j'enregistre seulement qu'elles vivaient en princesses, en princesses riches bien entendu, et que les prodigalités des cantatrices modernes en vogue sont presque des

traits d'avarice, si on les compare aux caprices luxueux des virtuoses dont je parle. »

L'explication est, en effet, toute naturelle.

Le même auteur, parlant d'une fète offerte au duc de Mantoue par le cardinal de Mazarin et de « l'incomparable La Varenne » qui, à cette occasion et selon le dire du gazetier Loret, « chanta comme une syrène », dit que cette « merveilleuse » cantatrice n'eut que soixante livres de gratification. C'était peu, sans doute.

« Mais, ajoute M. de Lyden, la cantatrice fut présentée au duc (de Mantoue), *grand amateur*, qui lui fit un cadeau splendide, un collier de haut prix. C'est ce que Sophie Arnould appelait le casuel de la paroisse de l'Opéra. »

Voilà le vrai mot lâché : *le casuel*. C'était le casuel qui alimentait principalement le luxe des comédiennes et des cantatrices ; c'étaient les princes, les ducs, les comtes, les marquis, les barons, — sans compter les cardinaux et les évêques, — qui subvenaient aux besoins des fastueuses fantaisies de ces artistes lyriques ou dramatiques ; c'étaient les grands seigneurs que la galanterie avait rendus tributaires des prêtresses de Melpomène et de Thalie, d'Euterpe et de Terpsichore ; c'était le théâtre qui, sous la patte de velours de ses artistes, venait de poser sa griffe léonine sur le blason.

La Révolution, dès ce moment, marchait à grands pas.

La route lui devint bien plus facile, quand Louis XIV, semblant vouloir endiguer le torrent, ne fit que lui donner un cours plus large, par la double fondation de l'*Académie royale de Musique* et de la *Comédie française.*

Alors, nous voyons apparaître les grandes conquérantes, qui, sorties ordinairement des couches les plus inférieures de la socié.é, sans autres armes que leur beauté, leurs grâces ou leur intelligence naturelles, font brèche dans la muraille chinoise de l'aristocratie féodale, pénètrent jusqu'à son corps de place et y plantent leur drapeau victorieux, semant partout, à pleines mains, autour d'elles, par la contagion de l'exemple et la puissance démonstrative du fait brutal, le grain sacré, vivifiant et fécond de l'égalité.

Telle, par exemple, cette fameuse Angelina Georgina, que l'ambassadeur d'Espagne à Rome enleva au duc de Mantoue, *grand amateur* comme nous venons de le voir à propos de Mlle La Varenne, et qui, ayant ensuite fait la conquête du vice-roi de Naples, le duc de Medina-Cœli, dont elle devint la maîtresse, s'empara si bien de son esprit, que charges, emplois et bénéfices ne s'obtinrent plus que par son entremise.

Vers le milieu de l'année 1690, époque où la duchesse de Bouillon, celle même qui se trouva plus tard impliquée dans l'affaire des poisons, était à Rome, avec son frère, le duc de Nevers, pour y visiter leur sœur, la connétable Colonna, — cette Angelina Georgina, alors encore maîtresse de l'ambassadeur d'Espagne dans cette ville, avait comme rivale, aussi bien pour la beauté de la voix que pour celle de la personne, la signora Faustina, non moins célèbre qu'elle.

La rivalité de ces deux éminentes cantatrices devint toute une affaire d'État, ainsi que le prouvent les lignes suivantes empruntées au deuxième volume des *Cours galantes*, de M. G. Desnoiresterres :

« Le séjour de la duchesse de Bouillon, de M. et de Mme de Nevers à Rome, fut l'occasion de fêtes et de réjouissances de toute nature. Le temps s'écoulait en parties dans les vignes, en concerts, en promenades de jour et de nuit. Ces dernières ne tardèrent pas même à mettre en émoi toute la ville. Elles se faisaient en char découvert au clair de lune, avec un cortège de symphonistes qui avaient mission d'accompagner l'une des plus merveilleuses voix de l'Italie, la signora Faustina. L'on s'arrêtait sous les fenêtres de l'ambassade d'Espagne, et là avait lieu une joute mélodique qui partagea Rome en deux camps. A peine la Faustina avait-elle jeté au vent

ses dernières notes, qu'une autre voix, non moins belle, celle de l'Angelina Georgina, se faisait entendre du balcon de l'ambassade... Les deux virtuoses avaient leurs enthousiastes, leurs fanatiques; et c'étaient des *Viva Francia ! Viva Spagna !* à réveiller les morts. Bientôt des attroupements se formèrent, la foule se grossit, se passionna de telle sorte qu'on eut peur que cette émulation ne se changeât en vraie bataille. La France et l'Espagne étaient en guerre, l'édilité romaine appréhenda avec raison quelques désordres et fit comprendre aux deux partis la nécessité d'en rester là. »

Nous retrouvons plus tard la Faustina à Dresde, où, dans les bras d'Auguste II, elle règne souverainement sur la Saxe et la Pologne.

Le grand Frédéric la voit et en devient éperdument amoureux à son tour. Elle ne se montra pas plus cruelle, assure-t-on, pour le Prussien que pour le Saxon.

Mais Auguste II meurt : vive Auguste III! La Faustina passe des bras du père dans ceux du fils et gouverne le nouveau roi, comme le ministre Bruhl gouverne le royaume, c'est-à-dire aussi capricieusement que despotiquement.

Un soir, elle chantait, au théâtre de la cour, le rôle de Zénobie, quand elle s'aperçut que le roi causait à haute voix avec une princesse polonaise.

Saisissant avec à-propos le vers d'un passage du livret, elle s'écrie : *Tace, io vel commando!* (Taisez-vous, je vous l'ordonne!) avec un accent si impérieux, qu'Auguste III se tut immédiatement et n'ouvrit plus la bouche.

La Faustina — Faustina Bordoni — avait alors, assure M. de Lyden, quarante-six ans bien sonnés.

Ajoutons qu'elle était en puissance de mari et s'appelait légalement Mme Hasse.

Ce M. Hasse, mari complaisant, était un compositeur émérite et un directeur de théâtre fort intelligent. Il faisait répéter un nouvel opéra, dans lequel la Faustina et la belle Thérésa Albazzi Toreschi, maîtresse du ministre Bruhl, remplissaient les deux principaux rôles, lorsque Auguste III mourut subitement à table, foudroyé par l'apoplexie, et, une vingtaine de jours après, Bruhl suivait le roi dans la tombe.

En moins de trois semaines, la Faustina et la Torreschi perdirent ainsi l'une et l'autre les deux plus magnifiques amants que la Saxe et la Pologne aient connus.

On voit au musée de Dresde un pastel de la Faustina par la Rosabla. « La Faustina, dit Victor Tissot dans l'*Allemagne amoureuse*, est déjà sur le retour, mais encore d'une coquetterie endiablée, glissant son œil en coulisse de la plus folâtre des façons. La tête est d'un joli modelé. »

Le président de Brosses vit la Faustina à Venise. « Le fameux Saxon (Hasse), dit-il, est aujourd'hui l'homme fêté. Je l'ai ouï chez lui aussi bien que la célèbre Faustina Bordoni, sa femme, qui chante d'un grand goût et d'une légèreté charmante; mais ce n'est plus une voix neuve. C'est sans contredit la plus complaisante et la meilleure femme du monde, mais ce n'est pas la meilleure chanteuse. »

Soit. Mais elle s'entendait joliment à apprivoiser les rois!

Pendant, d'ailleurs, la seconde moitié du XVIIe siècle et la première moitié du XVIIIe, les cantatrices et les ballérines italiennes traitèrent les cours du Nord tout à fait en pays conquis.

Pour ne pas sortir encore de l'Électorat de Saxe, des royaumes de Pologne et de Prusse, où nous sommes entrés avec la Faustina, nous rencontrons la Mingotti, dont le portrait, fait par Raphaël Mengs, se voit aussi au musée de Dresde.

« Mengs, lisons-nous dans l'ouvrage déjà cité de Victor Tissot, a mis dans ses mains veinées d'azur, longues et blanches, un rouleau de papier de musique. Sa robe décolletée laisse voir avec une effronterie candide la naissance d'une gorge façonnée par la volupté. De ses deux seins, ronds comme des coupes de marbre, elle a fait un porte-bouquet, en plantant au milieu une touffe de roses... »

Ce bouquet de roses, ces seins et toute la délicieuse personne de la Mingotti étaient pour Auguste II, Électeur de Saxe et roi de Pologne, le même qui, quand il avait trop bu, — ce qui lui arrivait tous les jours, — pensait que la Pologne était ivre.

Et Regina Valentini, femme Mingotti, entretenait avec une ferveur remarquable et un art admirable cette douce illusion du roi des pochards, en mêlant à l'ivresse du vin celle de l'amour.

Notons comme circonstance atténuante pour cette charmante créature, — s'il en était besoin, — que son mari, Mingotti, joignait l'avarice d'Harpagon à l'âge de Mathusalem.

D'aucuns vont même jusqu'à dire, qu'avec celà, il était jaloux comme Othello...

Oui, en effet, il était jaloux, Mingotti, mais de ceux seulement qu'il ne supposait pas assez riches pour pouvoir y mettre le prix.

Puis, c'est la Formera, dont le Bacchus saxon se servit comme d'un paratonnerre pour détourner de la comtesse Orselska, alors sa maîtresse en titre, à lui, la jeune flamme du prince de Prusse, depuis Frédéric II, stratagème stérile, qui n'empêcha pas la belle favorite de continuer à le tromper avec le futur conquérant dont elle était follement éprise.

Voici le récit, peigné par Victor Tissot, que la

margrave de Baireuth fait dans ses lettres de cette étrange tentative :

« Un soir, après de très copieuses libations, Auguste II mena, tout en causant, le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume Ier, et le prince de Prusse, son fils (le grand Frédéric), avec tous ses hôtes, dans un vaste salon meublé avec un luxe oriental.

« Tout à coup, un paravent s'ouvrit et laissa voir, étendue sur un sopha, dans une pose de Vénus, la plus désirable créature qu'un cœur de jeune homme pût rêver. Des lampes savamment disposées baignaient la tremblante vision comme dans une lueur d'aube. Une de ses jambes était repliée, cachant à demi son ventre poli comme l'ivoire ; l'autre s'allongeait avec cette langueur filante qui rappelle la souplesse et la grâce des statues grecques. Dénoués, ses superbes cheveux retombaient sur ses épaules qu'ils couvraient comme d'une peau de bête ; et ses seins petits, aux pointes dures, brillaient roses sous le frisson de lumière qui les chatouillait. Heureuse d'être belle, plus heureuse peut-être de se montrer dans sa nudité sans tache, elle souriait, les yeux noyés de tendresse, demi-clos ; et deux fossettes mettaient dans le gras de ses joues comme deux nids de baisers.

« Le roi de Prusse (Frédéric-Guillaume) était un ivrogne, mais un roi chaste et chrétien ; à la vue de

cette image païenne, il ne songea qu'aux yeux de son fils : brusquement, il lui appliqua son chapeau sur la figure, et l'entraîna hors du salon.

« Les autres spectateurs se poussaient du coude et riaient sous cape. Ils savaient que le jeune Frédéric était l'amant de la maîtresse du roi, la comtesse Orselska. »

C'est la Formera qui s'était prêtée à cette galante exhibition, espèce de tentation de saint Antoine à l'égard d'un jeune prince qui était loin de partager les chastes scrupules de son père, et la Formera avait saisi avec empressement cette occasion de prouver par la souveraineté de ses charmes physiques, encore mieux que par la faveur dont elle était l'objet auprès du roi et des plus hauts seigneurs de la cour, que la naissance ne fait pas la beauté.

Et tous ceux qui la virent ce soir-là furent unanimes à proclamer qu'il n'y avait pas une patricienne, de Dresde à Varsovie, en passant par Berlin, qui fût capable de lui disputer la pomme.

La Formera était une danseuse.

Voici encore, à ces mêmes cours de Dresde, de Varsovie et de Berlin, une autre danseuse, la Barberina, qui pose son escarpin victorieux sur les sceptres et les couronnes, et emporte les cœurs des potentats dans les plis de ses jupes.

Ce fut Auguste III, roi de Saxe et de Pologne, qui

découvrit cette folle comète, quelque chose comme la Lola Montès de ce temps-là.

Auguste III s'en était affolé. Elle lui versa à longs traits, à pleine coupe, la liqueur capiteuse de son amour, l'enivra complètement, puis le saluant d'une pirouette ironique et d'un sourire dédaigneux, comme une conquête trop facile, elle alla exercer la séduction de ses mollets sur le châtelain de Sans-Souci, qui lui paraissait un adversaire plus solide et plus glorieux.

Frédéric le Grand fut *tombé* et toucha des deux genoux, se courbant bien bas sous le charme et demandant grâce et merci, ce qu'il n'obtint que moyennant le titre de comtesse, avec tous ses avantages, qu'il dut accorder à la belle victorieuse.

« Elle était fort séduisante de sa personne, la figure petite, ronde, éveillée comme la tête d'une linotte ; la bouche faite à souhait pour distribuer ou recevoir les baisers d'amour. Ce sont ceux qui se payent le plus cher, et elle n'en vendait pas à tout le monde, ce qui en augmentait le prix. Sa taille était d'une sveltesse de roseau. Elle avait d'autres charmes encore, qu'il est inutile de décrire, quoiqu'ils fissent les délices de deux rois très connaisseurs en fins morceaux. » — Le portrait de la Barberina est également conservé au musée de Dresde.

Si de Pologne, de Prusse et de Saxe, on passe,

vers la même époque, en Bavière, en Wurtemberg, en Hanovre, etc., partout nous voyons quelque comédienne régner sur le prince, roi, duc ou margrave, qui gouverne ces divers États.

Le duc de Wurtemberg, Charles-Alexandre, notamment, était grand amateur de la comédienne ; il avait, attachées à sa cour, une troupe française pour la comédie et une troupe italienne pour l'opéra. Il affectionnait particulièrement les danseuses. Inutile de dire que toutes étaient jolies, et « toutes, rapporte Casanova, se vantaient d'avoir fait, au moins une fois, les délices de Monseigneur ».

Le même Casanova raconte à ce propos une histoire assez plaisante.

L'aventurier vénitien était arrivé à Stuttgard avec la Toscani, qu'il avait rencontrée en route, et qui venait de Paris, où elle avait passé un an pour faire apprendre à sa fille les danses de caractère sous le fameux Vestris. Cette bonne et vertueuse mère brûlait d'impatience de savoir l'effet que produirait sa fille sur Monseigneur, aux plaisirs duquel elle la destinait dès sa plus tendre enfance.

La Toscani prétendait que sa fille avait son « capital » absolument intact, et qu'elle ne permettrait pas au duc d'y toucher, avant qu'il n'eût renvoyé la maîtresse régnante, dont sa fille devait prendre la place.

« Comme je paraissais douter de l'assertion de la

mère, ajoute Casanova, et que, par quelques allusions assez claires, je leur faisais entendre que je pensais que la première fleur avait été cueillie à Paris et que le comte de Wurtemberg n'en aurait que la seconde, leur vanité s'en mêla, et, leur ayant proposé de m'en laisser convaincre par mes yeux, il fut solennellement convenu que cela aurait lieu le lendemain. En effet, fidèle à leur promesse, j'eus, le matin du jour suivant, un fort joli passe-temps... »

La « maîtresse régnante », que la fille de la Toscani se proposait de remplacer, était une belle danseuse vénitienne, la Gardella, fille d'un gondolier. Elle était mariée, mais le duc l'avait demandée à son mari, qui n'avait pas fait difficulté de la lui céder — moyennant une bonne somme, bien entendu.

Mais le duc était volage et bientôt son cœur se sentit ému par d'autres attraits : il ne renvoya pas pour cela la fille du gondolier; il l'admit seulement à faire valoir ses droits à la retraite, ce qu'elle fit, et le duc lui conféra alors le titre de Madame, titre qui la plaçait immédiatement après l'épouse légitime.

Dans cette haute et honorable position, la Gardella conserva toute son influence sur le duc et se fit, comme Mme de Pompadour pour Louis XV, la surintendante de ses amours. « Sa plus grande jouissance était de voir les dames qui aspiraient à l'honneur du mouchoir venir se recommander auprès d'elle. »

CHAPITRE II

Louis XIV et Mlle des Œillets. — La peur du Diable. — Le grand Dauphin et la Raisin. — Singuliers scrupules. — Jeûne, abstinence et polissonnerie mêlés. — Un excellent homme. — Le poète Campistron et M. *Alphonse*. — Mlle Fleury et la gendarmerie. — Le pantin et la gardeuse de dindons. — Les amours d'un greffier. — Charles II d'Angleterre et la comédienne Nell Gwin. — Différence entre les oranges et les pommes. — La duchesse de Portsmouth et Mme de Sévigné. — Le duc de Saint-Albans et Mme la baronne Burdett Couts. — Miss Mellon et les Bohémiens. — Le château de la Davoisière et les chevaux d'Hippolyte. — Mlle Choin et Fanchon Moreau. — Dix louis. — Les jambes et les cuisses de Mlle du Parc. — Un glorieux quatuor d'amoureux. — Marquise de... carton. — Un souper à la *Corne-d'Abondance*. — Autre souper au château royal de Dresde. — Un hanneton à la rencontre d'un papillon. — L'auberge de *la Pomme*. — Un roi qui se fait peuple. — Racine empoisonneur.

La grandeur de Louis XIV ne l'attacha pas toujours au rivage, — nous voulons dire au cotillon des dames titrées. Il est, au contraire, certain qu'il aima plus d'une femme de classe inférieure.

C'est la propre belle-sœur du grand roi, la princesse Palatine, seconde femme de Monsieur, qui nous l'assure.

« Le feu roi (Louis XIV), écrit-elle, a été très galant assurément; mais il est souvent allé jusqu'à la débauche. Tout lui était bon alors : *paysannes, filles de jardinier, servantes, femmes de chambre,* femmes de qualité, pourvu qu'elles fissent semblant de l'aimer. »

Madame a omis à tort, dans son énumération, les *comédiennes.*

Il est constant, en effet, que Louis en aima au moins une, M[lle] des Œillets, « aussi ambitieuse que la veuve Scarron, et qui mourut de chagrin de n'avoir pas été déclarée maîtresse en titre ». On place cette liaison après la mort de M[lle] de Fontanges, entre la fin du règne de M[me] de Montespan et le commencement de celui de M[me] de Maintenon. M[lle] des Œillets avait bien choisi son moment ; malheureusement pour elle, Louis XIV était trop vieux alors et avait déjà trop peur du diable, ce qui fit la partie belle à l'hypocrite Françoise d'Aubigné contre la comédienne. Toutefois on ne peut s'empêcher de trouver que celle-ci prit sa défaite beaucoup trop au sérieux.

Mais si Louis XIV paraît avoir redouté les comédiennes dans l'intérêt de son salut éternel, son fils unique — légitimement parlant, — le grand Dauphin, semble avoir pensé que cette crainte était exagérée et que, sous ce rapport aussi, il était avec le ciel des accommodements.

C'est du moins ce que portent à croire l'histoire des relations de cet héritier présomptif, à qui la mort ne permit pas de ceindre la couronne, avec la comédienne Raisin, et son aventure avec deux cantatrices de l'Opéra, les deux sœurs Moreau.

La Raisin valait la peine d'être aimée.

Elle était merveilleusement douée de la nature.

Arsène Houssaye en donne ce coup de crayon : « Grande, blanche et belle, elle avait la grâce ondoyante du cygne ; ses yeux étaient noyés dans je ne sais quelle volupté pénétrante; sa bouche, un peu grande, avait des sourires à la Corrège et à la Prudhon, des sourires de roses et de lis, tant les lèvres jouaient bien avec les dents. »

Le Dauphin avait l'esprit borné et peu de délicatesse de sentiments ; mais cela ne l'empêchait pas de distinguer les jolies filles.

La Raisin lui plut. Elle faisait partie, dès 1681, de la troupe de la Comédie française. Cette troupe était le résultat de la fusion des deux troupes de l'hôtel de Bourgogne et du théâtre Guénégaud, fusion accomplie par les ordres du roi et qui fut la création même de la Comédie française.

Le fils de Louis XIV et l'héritier présomptif de la couronne de France, la plus belle couronne du monde en ce temps-là, n'était pas une conquête banale : aussi la Raisin ne dédaigna-t-elle pas de

« l'attacher à son char », comme on disait alors. Elle se laissa donc aimer.

Mais tout n'était pas rose pour elle dans cette liaison qui ne fut rompue que par la mort de son amant.

Le Dauphin était ridiculement dévot : il voulait à toute force faire son salut pour l'autre monde, et, afin de pouvoir y retrouver sa chère Rose (c'était le prénom de la Raisin), il faisait de son mieux pour qu'elle opérât aussi le sien.

C'est pourquoi elle dut se résigner à jeûner ou à faire abstinence en compagnie de son amoureux tous les jours que l'Église l'ordonne, et c'est par la même raison qu'ils ne couchaient jamais ensemble le vendredi. Ce jour-là, Rose appartenait au toit conjugal, car elle était en puissance de mari, le sieur Raisin, sociétaire aussi de la Comédie française, et dont elle portait le nom. Seulement, la même abstinence lui était recommandée avec son époux qu'avec son amant. L'observait-elle rigoureusement? C'est un secret que nous n'avons pu pénétrer. Mais elle jurait au Dauphin qu'elle respectait scrupuleusement la consigne, et le Dauphin le croyait... N'est-il pas que la foi qui sauve?

Comment l'époux comédien s'accommodait-il de ce régime? Mon Dieu! Jean-Baptiste Raisin, excellent homme, qui, sans doute, comme un de nos députés modernes, ne demandait que « le bonheur

du plus grand nombre », y compris le sien, et qui, honoré de l'amitié et de la protection de M. le Dauphin, se voyait, sous cette égide, fêté et caressé dans les meilleures compagnies à la ville comme à la cour, n'avait aucune peine à trouver que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Il l'entendait ainsi, non seulement avec le Dauphin, mais encore avec le poète Campistron, qui était aussi l'amant de sa femme, son locataire, son commensal, le tout, *gratis pro Deo !* Ah ! l'excellent comédien, et le galant homme !

Rose Raisin observait-elle aussi les commandements de l'Église avec Campistron? C'est beaucoup plus douteux.

Mais Campistron avait des grâces d'état. Il était poète, et, par conséquent, besogneux. La charité est une vertu théologale, et Rose en était pleine. Campistron excita si bien ce sentiment chez elle, qu'il en arriva à vivre complètement avec les deux époux, et cela, comble de l'habileté, sans émouvoir, paraît-il, la jalousie du Dauphin.

Campistron, il est vrai, composait pour Rose des pièces où elle pouvait paraître en travesti et faire briller, aux yeux libidineux du fils de Louis XIV, des avantages physiques dont elle était, à juste titre, très fière.

« Palaprat et Campistron, les familiers d'Anet

(une des résidences du duc de Vendôme), rapporte M. Desnoiresterres, étaient plus que ses amis (il s'agit du comédien Raisin), ils étaient ses obligés, ou de peu s'en fallait. Le premier avoue qu'il lui fournit, étant à table, le sujet de *l'Important*. Quant à Campistron, *il logea chez Raisin*, et vécut plusieurs années dans *l'intimité des deux époux*. On raconte à cet égard une petite anecdote assez curieuse. On venait de donner une pièce où l'actrice principale était habillée en homme. La Raisin, persuadée que le costume de cavalier lui eût été à ravir, et qui se piquait d'avoir la jambe belle, était au désespoir de n'avoir pas eu le rôle. Campistron, pour la consoler, écrivit à son intention *l'Amante Amant*, comédie en prose qu'il a constamment et à juste raison désavouée, mais qui fut pour l'actrice et son travestissement, et sa jambe sans doute, une occasion d'applaudissements et de succès. »

Cette intimité avec les époux Raisin valut à Campistron des propos malveillants.

On prétendit que le poète besogneux puisait volontiers dans la bourse de Raisin et qu'il « vivait à ses crochets », ce qui est incontestablement un vilain métier, quand on se trouve être l'amant de la femme de celui à qui on emprunte. Les amis de Campistron essayèrent de le défendre contre cette accusation outrageante. Ils dirent que le poète rece-

vait de sa famille des subsides qui le mettaient infiniment au-dessus de l'emploi de pareils moyens, sans compter les parts d'auteur qu'il touchait, quand on jouait ses pièces...

Étant données les mœurs du temps, qui montraient volontiers de l'indulgence pour Monsieur Alphonse, la chose ne serait que d'une mince importance, s'il ne s'agissait d'un homme de lettres; mais sans que nous puissions apporter dans ce débat des preuves décisives en faveur de celui qui devint le secrétaire des commandements de M. de Vendôme, on peut logiquement penser à raison de l'élévation de son esprit, de la fierté de son caractère et de son indiscutable courage, que les apparences, plus que sa conduite réelle, militèrent contre lui. C'est, du moins, l'avis de d'Alembert.

Cette question de délicatesse étant écartée, il n'en reste pas moins acquis que Campistron pénétra aussi loin que possible dans l'intimité de Rose Raisin, ce qui n'a jamais été un crime, en aucun temps, quand la femme était jolie, et Rose l'était — princièrement, presque royalement.

Voilà donc Rose, avec le Dauphin d'un côté, son époux de l'autre, et, entre les deux, le poète Campistron, fort peu platonique, — voilà donc Rose, disons-nous, qui, malgré jeûnes et vigiles, devait être très occupée.

. .

Il n'y avait guère de quoi prendre de l'embonpoint. Elle en prit, pourtant, outre mesure — pour neuf mois, au bout desquels elle se trouva — le Saint-Esprit n'en fait jamais d'autres! — mère d'une petite fille...

Quel était le père?

A tout seigneur, tout honneur — naturellement.

L'enfant fut donc mis au compte de Monseigneur.

Duclos, parlant du grand Dauphin, fait, en effet, cette note :

« On ne lui a connu qu'une fille naturelle qu'il eut de la Raisin, fameuse comédienne. On la nommait Mlle *Fleuri*. La princesse de Conti-Valière la maria, en juin 1715, à d'Avaubourg, officier de gendarmerie. Le roi signa le contrat, mais en particulier. Elle mourut en 1716. »

C'est, fort probablement, à cette occasion, que Louis XIV força Rose à quitter le théâtre. Le grand roi lui dit que si elle voulait continuer ses galanteries avec son auguste fils, elle devait renoncer aux feux de la rampe, beaucoup trop ternes pour l'héritier présomptif du Soleil; il lui déclara, en d'autres termes, « qu'il ne jugeait pas convenable, lui roi, qu'une femme que son fils aimait continuât de servir à l'amusement public ».

Rose en conclut qu'elle était appelée à jouer un rôle autrement grand que ceux qui l'attendaient sur

les planches, et elle résilia son engagement, en échange d'une pension de dix mille livres que lui fit son beau-père — de la main gauche.

Malheureusement, le Dauphin mourut. Cela arrive, quelquefois...

A ce moment, Louis XIV, qui avait dit : l'État, c'est moi ! n'était plus qu'un pauvre pantin dont la maîtresse du père La Chaise faisait mouvoir les ressorts, et Mme de Maintenon qui, elle, quoique issue d'une famille noble, avait bien positivement, dans sa jeunesse, gardé les dindons chez Mme de Neuillant, n'était pas femme à s'intéresser le moins du monde à la maîtresse d'un prince qui, en son vivant, avait été son plus intraitable ennemi.

Aussi la pension de dix mille livres ne fut-elle plus payée à la Raisin.

C'est sans doute pendant cette période de misère relative que Rose eut des faiblesses pour un personnage de qualité inférieure, nommé Mittantier, et qui était greffier en chef de l'Hôtel de Ville.

Ces relations sont attestées par ce couplet du temps

Raisin encore
Croit que sa femme l'adore,
Mais la belle espère
Chercher encore le mystère,
Chez ce greffier
Qu'on nomme Mittantier.

Mais comme tout n'est qu'heur et malheur — et réciproquement, Louis XIV mourut aussi, Mme de Maintenon fut reléguée à Saint-Cyr, le duc d'Orléans déclaré régent du royaume, et comme celui-ci, ainsi que nous le verrons plus loin, n'avait aucun préjugé contre les comédiennes, qu'il s'intéressait généralement à toutes les jolies filles, de quelque rang qu'elles fussent, il jeta un regard bienveillant sur la maîtresse du feu Dauphin et lui fit rétablir sa pension.

Fille d'un pauvre comédien de province, Rose était montée sur les planches même avant de savoir marcher.

En devenant la maîtresse du Dauphin, elle avait en quelque sorte dérogé : car elle sortait d'être la maîtresse d'un roi régnant, tandis que celui dont elle consentait à faire le bonheur n'était encore roi qu'en expectative.

Les hasards de son roman comique l'avaient en effet conduite à Londres, où le roi Charles II s'était senti vivement touché par ses grâces et l'avait donnée pour rivale à ses diverses maîtresses, telles que la duchesse de Cleveland, la duchesse de Portsmouth, la belle Stewart plus tard duchesse de Richmond, les comédiennes miss Davis et Nell Gwin, sans compter toute la troupe joyeuse des chanteuses et des danseuses des menus plaisirs de Sa Majesté

britannique, une des Majestés qui s'inclinèrent davantage devant Son Altesse la Femme.

Nell Gwin, à raison du long empire qu'elle exerça sur Charles II et de son originalité, mérite ici une mention particulière.

Elle fut élevée dans un grenier et vendait du poisson dans les rues. Très jolie, douée d'une fort belle voix, elle changea de commerce en grandissant : elle se mit à vendre des oranges dans les théâtres, en même temps qu'elle allait de taverne en taverne, chantant pour égayer les sociétés. Une entremetteuse fameuse, M[me] Ross, l'attira alors chez elle, et là, au lieu d'oranges, elle vendit des pommes, — des pommes, entendons-nous, pareilles à celle que, selon la légende biblique, Ève fit croquer pour la première fois à son crédule époux. De tout temps, ces pommes ont été fort recherchées par les hommes, et le commerce en est fructueux. Mais bientôt, fatiguée de jouer si obscurément la comédie de l'amour, Nell Gwin voulut se produire avec plus d'éclat, et elle se fit actrice.

Milord Dorset fut le premier seigneur qui se laissa prendre à la nouvelle métamorphose de Nell Gwin, et celle-ci était sa maîtresse reconnue, lorsque Charles II la remarqua et éprouva aussitôt l'impérieux besoin de l'enlever à son très fidèle sujet.

Dans ce but, le roi envoya tout simplement lord Dorset en France, pour un motif spécieux, et, profitant de son absence, il n'eut pas trop de peine à persuader à la comédienne qu'il valait mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints.

Brunet parle de Nell Gwin dans ces termes :

« Elle fut la femme la plus bizarre et la plus indiscrète qui parut jamais dans une cour. Elle était entretenue sur un ton très élevé, et conserva beaucoup de crédit jusqu'à la mort du roi. Le duc de Buckingham m'assura que, le jour de sa présentation au roi, elle borna ses demandes à cinq cents livres sterling, qui lui furent refusées ; cependant, quatre ans après, j'appris de lui qu'elle avait reçu de Sa Majesté plus de soixante mille livres sterling. La vivacité et l'enjouement qu'elle mettait dans ses rôles plaisaient si fort au roi, qu'un changement de maîtresse même ne put la faire renvoyer. »

Mme de Sévigné a aussi une lettre dans laquelle il est question de Nell Gwin :

« Kéroualle (depuis duchesse de Portsmouth), écrit l'infatigable chroniqueuse, n'a été trompée sur rien. Elle avait envie d'être la maîtresse du roi ; elle l'est... Elle a un fils qui vient d'être reconnu, et à qui on a donné deux duchés. Elle amasse des trésors, et se fait aimer et respecter de qui elle peut ; mais elle n'avait pas prévu trouver en chemin *une*

jeune comédienne dont le roi est ensorcelé. Elle n'a pas le pouvoir de l'en détacher un moment. — La comédienne (Nell Gwin) est aussi fière que la duchesse de Portsmouth : elle la morgue, lui dérobe souvent le roi, et se vante de ses préférences. Elle est jeune, folle, hardie, débauchée, et plaisante ; elle chante, elle danse, et fait son métier de bonne foi. Elle a un fils ; elle veut qu'il soit reconnu. Voici son raisonnement : cette demoiselle (la duchesse de Portsmouth), dit-elle, fait la personne de qualité. Elle dit que tout est son parent en France. Dès qu'il meurt quelque grand, elle prend le deuil. Hé bien ! puisqu'elle est de si grande qualité, pourquoi s'est-elle faite une catin ? Elle devrait mourir de honte. Pour moi, c'est mon métier. Je ne me pique pas d'autre chose. Le roi m'entretient ; je ne suis qu'à lui présentement. J'en ai eu un fils, je prétends qu'il doit être reconnu ; et il le reconnaîtra, car il m'aime autant que sa Portsmouth. — Cette créature (Nell Gwin), continue Mme de Sévigné, tient le haut du pavé et décontenance et embarrasse extraordinairement la duchesse. »

Nell Gwin arriva à faire reconnaître son fils, qui fut créé duc de Saint-Albans. Elle mourut en 1691, et son oraison funèbre fut prononcée par le docteur Tennison, vicaire de Cantorbéry (depuis archevêque.)

Si ses mœurs n'avaient rien de puritain, elle a laissé la réputation d'une personne bonne et charitable. C'est elle qui a fondé l'hôpital de Chelsea, réservé aux vieux soldats de l'armée de terre en Angleterre.

La mémoire de Nell Gwin est très populaire chez nos voisins. De nos jours même, il y a le banquet de Nell Gwin, à Londres, et chaque samedi, à six heures du soir, les cloches d'une église voisine de Charing Cross carillonnent en l'honneur de la comédienne.

On a plus d'une fois mis le personnage de Nell Gwin sur la scène : en France, d'abord, où l'on joua jadis un vaudeville sous ce titre : *l'Exil de Rochester*, dont Nell Gwin était un des principaux rôles ; puis, à Londres, en 1825, dans une farce de Montcrieff. Enfin, l'année dernière, à Londres, on a représenté avec beaucoup de succès une opérette, paroles de M. Farnie, musique de R. Planquette, sous ce titre : *Nell Gwin.*

Et, puisque nous avons tant fait que de relier le passé au présent par la mention des œuvres dramatiques et lyriques qu'a inspirées le souvenir de la comédienne Nell Gwin, complétons ce rapprochement par une anecdote généalogique qui mêle le nom d'une grande dame anglaise à celui de la maîtresse de Charles II.

M. T. Johnson, le correspondant anglais du *Figaro*, écrivait récemment, en parlant de la représentation de *Nell Gwin*, la phrase suivante :

« Elle (Nell Gwin) n'eut, je crois, qu'un seul fils, créé duc de Saint-Albans, et dont, si je ne me trompe pas, *la baronne Burdett Couts* est une descendante. »

Il y a lieu de croire que M. T. Johnson s'est trompé, du moins s'il faut ajouter foi au petit récit que M. Loire a inséré dans son recueil d'*Anecdotes sur les Femmes*, et que nous reproduisons textuellement ; il est ainsi conçu :

« Une troupe de Bohémiens, voyageant en Angleterre, trouva, sur la lisière d'un bois, une petite fille abandonnée. Ils la recueillirent, et, quand elle fut en âge, ils lui apprirent tous les tours de leur métier.

« Cette existence n'ayant pas beaucoup de charmes pour la donzelle, elle les abandonna pour suivre des comédiens de province.

« Elle était jolie, elle avait de la grâce et de l'intelligence. Ces qualités frappèrent le directeur du théâtre de Drury-Lane, qui assistait un jour à une représentation de la troupe nomade.

« Ce directeur n'eut pas beaucoup de peine à la décider à venir recueillir les applaudissements des habitants de Londres.

« Là, elle eut de très grands succès sous le nom de miss Mellon.

« Un jour, elle marchait assez vite sur les trottoirs de Piccadilly, lorsqu'elle fut heurtée par un monsieur.

« Ce gentilhomme, reconnaissant miss Mellon, la salua avec respect et lui demanda pardon de son heurtement involontaire.

« Le lendemain, il fit demander une loge à l'actrice ; cette demande était accompagnée d'un billet de vingt-cinq guinées,

« Puis, il lui demanda un bonheur qu'il paya à sa mort — survenue peu de temps après — de sa fortune : environ deux millions de rente.

« Ce riche personnage se nommait *M. Couts*.

« Miss Mellon, possesseur de quarante millions de fortune, voulut être duchesse : elle le fut.

« Elle épousa *le duc de Saint-Albans*, qui ne dérogea guère : il était arrière-petit-fils de la fameuse Nell Gwin, comédienne célèbre et maîtresse de Charles II, dont elle eut un fils, qui fut l'aïeul de l'époux de miss Mellon. »

La baronne actuelle Burdett Couts ne serait donc pas la descendante de Nell Gwin, mais simplement la descendante de celui qui enrichit miss Mellon et, par contre-coup, le duc de Saint-Albans, — à moins que, ce qu'on ne nous dit pas et ce qui est fort pos-

sible, le M. Couts dont il est question dans les lignes précédentes n'eût épousé miss Mellon et n'en eût eu des enfants. M. de Saint-Albans aurait, dans ce cas, épousé la veuve de M. Couts.

Quoi qu'il en soit, on voit quelle rivale Rose avait trouvée dans le cœur du galant Charles II; elle ne laissa pas cependant d'y faire une brèche et y obtenir une bonne place; mais Rose s'acclimatait mal en Angleterre; elle avait la nostalgie, n'aspirait qu'à revoir sa chère France, et, bientôt, renonçant aux splendeurs de la tendresse royale, elle reprit son vol vers Paris, où elle épousa un de ses camarades, le comédien Raisin.

On connaît le reste.

Le mari de Rose était mort.

Restée seule, l'ex-comédienne se retira au château de la Davoisière, en Normandie, où, comme s'il était écrit que son existence serait romanesque du commencement à la fin, elle périt ainsi qu'Hippolyte « digne fils d'un héros » : ses chevaux, au cours d'une promenade, s'étant emportés, brisèrent le carrosse, d'où la belle et malheureuse Rose fut précipitée mourante sur la chaussée.

Et, il y a quelques années, on a trouvé, dans les ruines de l'ancienne chapelle de ce château de la Davoisière, une pierre tombale sur laquelle étaient gravés ces mots : *Ci-gît Rose-Armande, dame Raisin.*

La Raisin, qui avait eu nombre de rivales dans la faveur de Charles II, eut également à se plaindre des sentiments volages du grand Dauphin.

Ce prince avait en même temps qu'elle, comme maîtresse reconnue et permanente, M[lle] Choin, qui avait été fille d'honneur de la princesse de Conti-Valière, et qu'il épousa morganatiquement. Mais ses infidelités ne se bornèrent point là, et il paraît que lorsque quelque jolie personne avait frappé ses regards, il ne se faisait pas beaucoup de scrupules de donner des coups de canifs dans le double engagement de cœur qui le liait à M[lle] Choin ainsi qu'à Rose Raisin.

En voici un exemple :

(Mais il nous faut préalablement ouvrir une courte parenthèse. La spécialité de ce livre ne nous a pas permis de passer sous silence quelques personnalités de comédiennes, dont nous avons déjà parlé ailleurs. Ceux qui ont lu *les Grandes Viveuses* trouveront donc ici quelques redites ; mais comme ces redites ne tiennent pas plus de trois ou quatre pages, nous avons pensé qu'ils voudraient bien nous les pardonner. Cela dit, nous continuerons.)

Il y avait à l'Opéra deux sœurs, Louise et Fanchon Moreau. D'où sortaient-elles? On ne saurait trop le dire. Ce qui est certain, c'est qu'elles chantaient toutes deux.

Louise, l'aînée, était une grosse fille assez appétissante, sur laquelle le marquis de La Fare avait jeté son dévolu, et dont il avait fait sa maîtresse. On l'appelait communément Louison.

Fanchon, la cadette, d'une taille beaucoup plus élégante, était aussi beaucoup plus jolie. Elle appartenait au grand prieur de Vendôme, qui en était fort jaloux, mais qu'elle trompait le plus souvent qu'elle pouvait, soit par caprice, soit par intérêt. Or, voici ce qu'il advint :

« Monseigneur (le Dauphin), dit M. Desnoiresterres résumant les chroniques du temps, aimait Paris autant que son père le détestait, et s'y montrait souvent en compagnie de la princesse de Conti, sa sœur de la main gauche, *pour laquelle il eut longtemps une affection plus que fraternelle.* Il ne manquait pas la représentation d'un nouvel ouvrage à l'Opéra, où il était bien reçu du public. A la première d'*Armide*, il se transporta de Choisy à Paris, avec Madame et la duchesse de Bourbon, et sans la Dauphine, selon sa coutume. S'il ne fut pas insensible aux beautés réelles du poème de Quinault et à la partition de Lulli, il fut frappé infiniment davantage des charmes, de la grâce, de l'élégance de l'une des confidentes d'Armide. Cette confidente, c'était Fanchon Moreau. L'impression fut assez vive sur son épaisse imagination pour le ramener à *Armide* aux deux représentations sui-

vantes. Le prince, poursuivi par cette vision, sachant bien qu'il n'avait qu'à vouloir pour contenter ce caprice, s'en reposa sur Dumont, son écuyer, du soin de mener à bien une négociation qui n'avait rien d'épineux. Quelques lignes envoyées chez les deux sœurs expliquaient ce qu'on attendait de l'une d'elles, et indiquaient le jour et l'heure ainsi que le lieu du rendez-vous... Fanchon se fit accompagner à Choisy par sa sœur, « croyant de la bienséance de « ne pas aller là toute seule ». Elles sont introduites dans un cabinet ; Louison, plus remuante, plus intrépide, voyant une porte entr'ouverte, s'avance pour regarder, Monseigneur venait de son côté ; il aperçoit une coiffe, n'en demande pas davantage, saisit celle-ci par le bras et retire la porte sur elle. Dumont reparaît après un moment. En retrouvant Fanchon seule, il se doute de tout, et vole chez son maître. Il était un peu tard : le Dauphin, qui n'y regardait pas de si près, s'il avait reconnu la substitution, s'en était accommodé, et Dumont ne réussit qu'à déranger tout le monde. La pauvre Fanchon, malgré sa beauté, se vit congédiée avec *dix louis* qui lui furent remis pour son déplacement et qu'elle jeta de fureur au nez du malencontreux Dumont. »

Fanchon eut beaucoup d'autres aventures galantes dans lesquelles elle joua un rôle moins sacrifié, et qui lui permirent d'amasser plus de cinquante mille

livres de rente, moyennant quoi elle devint marquise, en épousant le marquis de Villiers, de la maison du roi et chevalier de ses ordres. — Le tout ne lui coûta que cent mille livres qu'il lui fallut débourser pour payer les dettes de son mari.

Mais elle eut, une des premières, parmi les comédiennes, la gloire de redorer un blason.

Nous nous apercevons un peu tard que, pour suivre Louis XIV et son fils dans leurs galants exploits avec les comédiennes, nous avons rompu l'ordre que nous nous sommes imposé par rapport aux dates : c'est ainsi qu'avant de parler de la marquise de Villiers, nous aurions dû signaler une autre marquise, la marquise Du Parc, qui fit partie de la troupe de Molière, antérieurement à la fondation de la Comédie française.

Cette marquise Du Parc ne fut pas ce qu'il pouvait y avoir de plus authentique au point de vue héraldique; mais elle avait incontestablement des aspirations très prononcées à devenir noble dame, et si elle n'y réussit pas d'une façon légitime, elle ne négligea rien des moyens contraires pour y parvenir. — Elle était fortement imbue de la doctrine qui proclame la souveraineté du but.

C'est pourquoi Mlle Poisson a pu écrire ceci :

« Elle (Mlle Du Parc) brillait aux ballets du roi

(Louis XIV) surtout dans les danses hautes. Elle faisait certaines cabrioles remarquables, car on voyait ses *jambes* et *partie de ses cuisses*, par le moyen de sa jupe, fendue des deux côtés, avec des bas de soie attachés au haut d'une petite culotte. »

Sans doute, Mlle Du Parc n'eût pas mieux demandé que de montrer le reste, mais elle savait que Louis XIV était solennel.

Comment la Du Parc était-elle devenue marquise? Purement de par un arrêt de sa fantaisie.

D'où sortait-elle? On ne nous le dit pas.

Il y avait une douzaine d'années que Molière parcourait la province avec sa troupe, lorsqu'il rencontra Mlle Du Parc à Lyon, où elle donnait des représentations.

Il lui trouva du talent et de la beauté, en devint amoureux et en fut dédaigné.

Mlle Du Parc consentit néanmoins à s'associer à sa fortune dramatique, entra dans sa troupe et vint à Paris avec lui.

Bien que nous l'appelions Mlle Du Parc, elle n'était plus demoiselle, elle était mariée au comédien Du Parc, qui avait fait antérieurement partie de la troupe de l'*Illustre Théâtre*, dirigée par Molière, et qui était plus connu sous le nom de *Gros-René*.

Quel était le nom de jeune fille de la Du Parc? Mystère.

Pendant les caravanes de la troupe de Molière pour arriver à Paris, on avait fait des crochets, et l'on était arrivé à Rouen, où l'on donna des représentations.

C'est là que Corneille, Pierre Corneille, le grand Corneille, vit la Du Parc : comme Molière, Corneille tomba en arrêt — amoureux devant la belle actrice.

Mais Corneille était vieux, la Du Parc, dans sa vanité de femme, ne sut pas apprécier ce qu'il y avait de flatteur et de glorieux dans une pareille passion, et, de même qu'elle avait dédaigné Molière, elle dédaigna Corneille.

Allez, allez, ô grands poètes, semer des perles devant des... filles de marbre! Corneille en sema quelques-unes...

« Repoussé, son amour timide se répandit en vers », et tout le monde connaît ces strophes soupirées par le vénérable adorateur en l'honneur de cette « marquise » de carton :

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses
Aime à faire cet affront :
Il saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits;
On me vit ce que vous êtes,
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants,
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore;
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourront sauver la gloire
Des yeux qui nous semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle,
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

La Fontaine, paraît-il, soupira non moins inutilement pour elle.

Enfin Racine vint... et son *Andromaque* trouva le défaut de la cuirasse.

La « marquise » se coula avec passion dans ce rôle magnifique, et, par reconnaissance des applaudisse-

ments qu'il lui valut, elle se laissa couler du même coup dans les bras de l'auteur.

C'est ainsi que

..... la belle Du Parc,
Par qui l'Amour tirait de l'arc,
Sur les cœurs avec tant d'adresse,

finit par recevoir en plein cœur une flèche du « Dieu malin » déguisé sous les traits de ce « polisson » de Racine.

Sur quatre poètes, il y en eut un qui mit dans le mille.

Est-ce parce qu'il était le plus « polisson » ?

Non. Il n'avait pas encore cette réputation en ce temps-là.

Ce fut simplement parce qu'il était le plus jeune et le plus joli garçon.

Mais il n'en est pas moins vrai que la femme qui sut inspirer de la passion à Molière, à Pierre Corneille, à La Fontaine et à Racine, c'est-à-dire aux quatre plus beaux génies du siècle de Louis XIV, fut une femme qui avait de la chance !

Pour comble de chance, la Du Parc perdit son mari.

« Restée veuve, dit Émile Gaboriau dans ses *Comédiennes adorées*, la Du Parc fut vite consolée. Elle était à la mode, et les plus galants et les plus riches de la cour se disputaient ses faveurs, qu'elle ne *don-*

nait pas, à ce qu'assurent quelques contemporains.

« Reine de tragédie au théâtre, elle jouait à la ville le rôle de grande dame, et elle le jouait avec succès, car on l'avait surnommée *la Marquise*, et c'est sous ce nom que nous la retrouvons dans les manuscrits de Conrard. »

La Du Parc ayant quitté, sur les instigations de Racine, la troupe de Molière pour entrer au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, — ce qui ne dut avoir lieu qu'après la mort de son mari, survenue en 1664, — elle ne paraît pas être restée attachée longtemps à cette dernière scène.

Son humeur indépendante et vagabonde, l'ambition peut-être de conquêtes plus éclatantes, la poussèrent bientôt vers le sol étranger.

Elle voyageait avec une troupe dont elle était, comme on dit aujourd'hui, *l'étoile*.

Elle était logée, avec ses camarades, à Bruxelles, dans un hôtel des plus élégants, qui portait pour enseigne : *A la Corne d'abondance*, et qui était dirigé par le célèbre restaurateur Vernus.

Là, on lie connaissance avec un voyageur magnifique, escorté princièrement, servi de même, très respecté et extraordinairement choyé de tout le personnel de la maison, depuis les palefreniers jusqu'à Vernus lui-même, qui n'avait pas, loin de là, coutume de s'incliner devant tout le monde.

Ce voyageur, qui se faisait appeler le comte de Torgan, obtint la permission de souper avec la troupe de comédiens et comédiennes, parmi lesquels la Du Parc brillait d'un éclat incomparable.

Le comte de Torgan fut placé à côté de la Du Parc.

Le souper fut très animé. Le comte se montra, sans efforts, aussi grand seigneur et aussi galant homme qu'on puisse l'être; il fit des cadeaux de prix aux « dames », beaucoup de madrigaux à la Du Parc, flatta les barbes et les inonda des meilleurs crus — si bien que la fugitive de l'hôtel de Bourgogne finit par consentir à suivre le comte dans ses appartements.

Il y a tout lieu de croire que le tête-à-tête fut des plus agréables et que la Du Parc, principalement, y déploya beaucoup de talent, car le lendemain, le comte étant parti, maître Vernus remit à notre comédienne un billet de remerciements et de félicitations on ne peut plus flatteur, sans compter les protestations d'un amour aussi ardent qu'insatiable, billet dans lequel le signataire, *Frédéric-Auguste,* Électeur de Saxe et roi de Pologne, l'informait que son plus vif désir était de la fêter à Dresde, non plus en voyageur, mais en souverain.

A la lecture de ces lignes, la Du Parc se trouva mal... de plaisir.

Enfin, elle avait couché avec un roi!

Comment ne l'avait-elle pas deviné?

Ce qu'elle eût fait, si elle l'avait su, Vénus seule pourrait le dire!...

Mais enfin, tout n'était pas perdu... Il y avait chance de le revoir... et alors...

Cependant, Frédéric-Auguste avait été obligé de se rendre à Varsovie; il y était allé pour combattre les Suédois, par lesquels il fut vaincu.

Chassé de Pologne, il revint à Dresde.

Que lui importait la défaite? Que pouvait lui faire la perte de la Pologne? N'allait-il pas revoir sa superbe Du Parc?...

La Du Parc arrivait, en effet, à Dresde, en ce moment...

Frédéric-Auguste (Auguste II) courut au-devant d'elle « comme un hanneton qui irait à la rencontre d'un papillon ».

Il l'invita, avec toutes les autres actrices qui l'accompagnaient, à souper au château royal.

« Le souper, dit un chroniqueur du temps, le baron de Pœllnitz, ne fut pas aussi gaî qu'on l'avait cru. Le roi et la Du Parc se parlaient bas, et, au dessert, *ils passèrent dans une chambre voisine*. Les autres dames étaient passablement interdites, et, quoique accoutumées à jouer les reines et les princesses, elles ne savaient trop quelle contenance faire

à la table du roi. Mais elles devinrent de meilleure humeur, quand la Du Parc, qui les vint rejoindre avec le roi, leur dit que Sa Majesté leur donnait à chacune une robe et cent pistoles de gratification. »

On voit que la Du Parc n'oubliait pas les amies.

La Du Parc, d'ailleurs, ne fût pas la seule comédienne à qui le roi de Pologne fit l'honneur de sa couche.

« C'était un des passe-temps favoris du roi, lisons-nous dans l'*Allemagne amoureuse*, d'aller à Leipzig pendant la foire. Dépouillant toute majesté, *il se faisait peuple*, il se mêlait à la foule et à la canaille, courait les auberges et les ruelles mal hantées, la pipe à la bouche, en vêtements râpés; il bousculait les gens pour entrer dans les baraques de saltimbanques et prenait un malin plaisir à se laisser insulter. Il logeait avec ses courtisans à l'auberge de *la Pomme*, et toute la nuit *il s'amusait avec les actrices des théâtres ambulants.* Peu scrupuleux sur le choix de ses amours, il les prenait où il les trouvait, sans chercher. »

Quel dissolvant que la comédienne! Avec quelle rapidité elle décompose les grandeurs et les réduit à la proportion nécessaire!

Ainsi, un siècle ne s'est pas écoulé que, sous son influence, les rois ne craignent pas de *se faire peuple,* trouvent du plaisir à se confondre avec la foule, en

adoptent les mœurs, et disputent leurs maîtresses ou leurs femmes à des histrions, à des saltimbanques, à des bateleurs!

Est-ce une exception? Non. Louis XIV et Frédéric II, Louis le Grand et le grand Frédéric, Auguste le Fort et le grand Dauphin, subissent également le joug; partout, devant la comédienne, le potentat s'efface et l'homme se montre, le masque tombe et l'infirmité humaine apparaît.

Déjà on pourrait chanter à ces inconscientes niveleuses :

> Asseyez-vous dessus,
> Et que ça finisse!

Et le sentiment exprimé trivialement par ce refrain de chansonnette ne tardera pas à se traduire brutalement dans les faits.

Revenons à la Du Parc.

Elle resta assez longtemps auprès d'Auguste, qui, après la défaite des Suédois (car il prit sa revanche, lui), l'emmena à Varsovie.

Puis, elle revint en France, chargée de riches cadeaux.

Elle reparut, à Paris, au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, qui ne profita pas longtemps de ses talents, puisqu'elle mourut bientôt après sa rentrée,

dans tout l'éclat de sa beauté et tout l'épanouissement de sa valeur artistique.

Robinet la pleure en ces termes :

> L'hôtel de Bourgogne est en deuil,
> Depuis peu voyant au cercueil
> Son Andromaque si brillante,
> Si charmante et si triomphante,
> Autrement, la belle Du Parc...
> Cloton, sans yeux et sans tendresse
> Pour les plus accomplis objets
> Comme pour les plus imparfaits,
> Et qui n'aime pas ce théâtre
> Dont tout le monde est idolâtre,
> Nous a ravi cette beauté
> Dont chacun était enchanté,
> Alors qu'avec un port de reine
> Elle paraissait sur la scène...

De quelle maladie la Du Parc mourut-elle? C'est ce que nous ne saurions dire. D'après une lettre de Mme de Sévigné à sa fille, Mme de Grignan, datée de Paris, le 23 février 1680, la Voisin accusa Racine d'avoir empoisonné Mlle Du Parc. Mais on sait que, dans cette ténébreuse affaire des poisons, personne ne fut à l'abri des plus abominables accusations. La Voisin, pour échapper aux épreuves prolongées de la question, dit tout ce qui lui passait par la tête et porta les témoignages les plus invraisemblables. L'accusation était évidemment absurde.

CHAPITRE III

Une famille bourgeoise qui tourne à la comédie. — Madeleine Bézard et le comte de Modène. — L'enfant de trente-six pères. — Fâcheuse confusion. — Molière incestueux. — Vouée aux gens de qualité. — Erreur de Tallemant des Réaux. — Le *nommé Molière* et la De Brie. — Tu l'as voulu, Georges Dandin! — Armande Béjard et l'abbé de Richelieu. — La femme de Molière à Chambord, avec les comtes de Guiche et de Lauzun. — Une vengeance ignoble et le pouvoir des larmes. — Célimène et la Châteauneuf. — Molière vengé. — Une singulière méprise. — Le collier de la reine... du théâtre. — Le président Lescot et la Ledoux. — Condamnation d'un magistrat et fustigation d'une entremetteuse. — Louis XIV et Henriette d'Angleterre. — Anne d'Autriche et la Baron. — Cruelle mésaventure d'une comédienne amoureuse. — La Champmeslé, La Fontaine et Racine. — Une citrouille fricassée dans la neige. — Le marquis de Sévigné et le comte de Clermont-Tonnerre. — Une épigramme de Boileau. — Mlle d'Aubigny. — Le comte d'Armagnac et M. de Sésanne. — Abandon du toit conjugal. — Est-ce un homme ou une femme? — Audacieuse démonstration. — Sapho Maupin. — Une merveilleuse beauté. — Incendie d'un couvent. — Une condamnation terrible. — Une divinité de l'Olympe. — Trois hommes tués en duel par une femme. — Le comte d'Albert et Mme de Luxembourg. — L'Électeur de Bavière et la comtesse d'Arco. — Un triste métier. — Les grandes dames et le couvent. — Mlle Certain et le marquis de Nesle. — La Desmatins et M. Groin. — Drôle de cuisine. — Marthe. Le Rochois et le duc de Sully. — Étrange façon d'aimer de Lully. — Histoire d'un basson et d'un valet de pique. — Les métamorphoses de Vénus. — La comédienne et l'archevêque.

Lorsque Molière rencontra la Du Parc, il avait pour maîtresse Madeleine Béjard, avec laquelle il vivait maritalement.

Mais Madeleine, quand elle connut Molière, n'en était plus aussi à ses premières amours.

Fille de Joseph Béjard, bourgeois de Paris, procureur au Châtelet, disent ceux-ci, huissier du roi ès eaux et forêts, disent ceux-là, et de Marie Hervé, — elle était l'aînée de quatre autres enfants, dont deux garçons, Jacques et Louis, et deux filles, Geneviève et Armande.

Les père et mère de cette nombreuse progéniture ne paraissent pas s'être fort occupés de la maintenir dans une voie régulière : car ces cinq enfants se firent tous comédiens, profession qui ne se recrutait pas, alors, au sein de la bourgeoisie.

Madeleine avait à peine seize ans, lorsqu'elle s'émancipa de son propre chef pour s'engager dans une troupe essentiellement nomade et qui exploitait principalement les goûts dramatiques des populations de la Provence et du Languedoc.

« Bientôt, dit la chronique, elle (Madeleine) fit la fortune de quantité de jeunes gens des divers pays qu'elle traversait, si bien que, dans une galanterie si confuse, il serait fort difficile de dire quel était le père de la fille qu'elle eut en 1638. »

Il est cependant du plus haut intérêt de déterminer cette paternité, sans quoi, Molière serait encore réputé incestueux, ainsi que l'en accusa formellement Montfleuri, lorsque l'auteur du *Misanthrope*

épousa la sœur cadette de Madeleine, Armande Béjard, plus connue sous le nom de Mlle Molière.

Il se fit en effet, à cette époque, une confusion entre la fille que Madeleine avait eue, et Armande Béjard, la dernière-née des époux bourgeois Béjard.

Cette fille cadette des Béjard était venue au monde vingt-sept ans après sa sœur aînée Madeleine, qui fut mère sept ans avant qu'Armande ne naquît.

La calomnie en profita pour dire qu'Armande était la fille de Madeleine, et que Molière, en l'épousant, se mariait avec sa propre fille, puisqu'il avait été notoirement l'amant de Madeleine.

Heureusement pour Molière, la fille de Madeleine avait été reconnue.

C'est un grand seigneur, le comte de Modène, qui en était légalement le père.

Esprit de Raimond de Mormoiron, comte de Modène, gentilhomme du Comtat Venaissin, était chambellan des affaires de Monsieur (le duc d'Orléans), frère du roi. Il passait pour un officier distingué et il avait écrit, à ses heures de loisir, un ouvrage estimé sous ce titre : *Histoire des Révolutions du royaume et de la ville de Naples*.

Jeune, galant, spirituel, assez riche, il se laissa prendre aux charmes de Madeleine, qui ne lui fut pas cruelle. On sait peu de chose de leur liaison. Lorsque la jolie comédienne ambulante se trouva

grosse, le comte eut le bon goût de ne pas montrer de jalousie rétrospective, s'il en avait toutefois, et il accepta bravement la paternité.

« C'est à Paris, dans une maison de la rue Saint-Honoré, que la petite fille vint au monde, le 2 juillet 1638. Le 18 du même mois, elle fut baptisée à Saint-Eustache sous le prénom de *Françoise,* et inscrite, sur les registres de la paroisse, comme enfant illégitime de Madeleine Béjard et du comte de Modène. »

Mais la calomnie ne désarma pas pour cela. Elle répondit que si le comte de Modène avait eu la faiblesse de reconnaître la petite fille, elle n'en était pas moins le fruit des amours de Molière et de l'aînée des Béjard.

Et comme de la calomnie il reste toujours quelque chose, celle-ci avait laissé sur le grand homme une espèce de tache qui, résistant aux flots d'encre que les amis de Molière versèrent dessus pour la noyer, reparut encore fort longtemps après sa mort, et beaucoup d'esprits s'obstinèrent à confondre *Françoise* Béjard, fille illégitime de Madeleine Béjard et du comte de Modène, avec *Armande-Grésinde-Claire-Élisabeth Béjard,* fille de Joseph Béjard et de Marie Hervé.

Aujourd'hui, il ne peut plus y avoir le moindre doute à ce sujet : la femme de Molière, Armande

Béjard, était la sœur et non la fille de Madeleine. La femme de Molière s'appelait *Armande*, et la fille de Madeleine se nommait *Françoise*. La fille de Madeleine naquit en 1638, et la femme de Molière ne vint au monde qu'en 1645. Enfin, Molière ne connut Madeleine Béjard qu'en 1645, c'est-à-dire sept ans au moins après la naissance de la fille de cette dernière. Molière ne pouvait donc pas être le père de cette fille.

Grimarest veut que le comte de Modène ait épousé secrètement Madeleine; mais cela n'est pas prouvé. Ce qui semble certain, c'est que le comte de Modène vécut encore plusieurs années avec Madeleine après la naissance de la fille dont il s'était reconnu le père; mais pendant les sept années qui s'écoulèrent entre cette naissance et la rencontre de Madeleine avec Molière, il y eut indubitablement un très grand nombre de galants gentilshommes qui se succédèrent dans le cœur de la jolie comédienne.

Car, à part ses camarades, avec qui elle ne craignait pas de déroger, Madeleine Béjard ne favorisait que le blason.

Devenue vieille, elle aimait à dire qu'elle n'avait jamais eu de faiblesses que pour des gentilshommes. — « Son cœur, comme les carrosses du roi, dit l'auteur des *Comédiennes adorées*, ne s'ouvrait que devant un certain nombre de quartiers. Cette estime

des gens de qualité lui avait tenu lieu de morale. Elle ne chercha jamais à donner d'autres principes à sa fille Françoise. »

Tallemant des Réaux, dans ses *Historiettes*, parle de Madeleine Béjard. « Il faut, dit-il, finir par la Béjard; je ne l'ai jamais vue jouer, mais on dit que c'est la meilleure actrice de toutes. Elle est dans une troupe de campagne. Elle a joué ici (à Paris), mais ç'a été dans une troisième troupe qui n'y fut que quelque temps. Un garçon *nommé Molière* quitta les bancs de la Sorbonne pour la suivre. Il en fut longtemps amoureux, donnait des avis à la troupe, et enfin s'en mit, et l'épousa. »

Tallemant se trompe, au moins sur la question de mariage. Ce ne fut pas Madeleine que Molière épousa, mais Armande. Il est vrai qu'il ne sortait pas de la famille.

Mais avant ce mariage, bien avant, Molière avait retiré son amour à Madeleine pour ne lui laisser que son affection.

Il s'était d'abord épris de la Du Parc, comme nous l'avons dit, puis, sur les dédains de celle-ci, il s'était rejeté vers la De Brie, qui jouait les « jeunes amoureuses » à la perfection.

Elle joua le rôle au naturel avec Molière, c'est-à-dire qu'elle l'aima sérieusement, profondément, jusqu'au jour où Armande Béjard vint la supplanter

à son tour, et encore continua-t-elle de l'aimer après.

Ah ! cette Armande, elle fit bien souffrir et sa sœur aînée Madeleine, et la De Brie, et Molière lui-même !

Mais, en réalité, fut-elle si coupable qu'on veut bien le dire?

- La faute n'en fut-elle pas plutôt à Molière lui-même, qui, follement amoureux de cette gamine qu'il avait vu naître et grandir, qu'il avait élevée, et qu'il n'aurait dû regarder que d'un œil paternel, fit la sottise de croire qu'il pourrait tenir lieu d'amant et d'époux à une jeune fille de dix-sept ans, dont il avait plus de trois fois l'âge !

En vérité, on ne s'expose pas avec plus d'imprudence au sort de Georges Dandin !

« Tu l'as voulu, Georges Dandin ! »

Et, certes, Armande lui fit bonne mesure.

Écoutons, là-dessus, l'auteur de *la Fameuse Comédienne :*

« La fortune de Molière attira plus d'amants à sa femme que ce mérite prétendu, qui l'a rendue depuis si fière et si hautaine. *Il n'y avait personne à la cour qui ne se fît une affaire d'en avoir des faveurs.* L'abbé de Richelieu fut un des premiers qui se mit en tête d'en faire sa maîtresse. Comme il était fort *libéral* et que la demoiselle aimait extrêmement la dépense, la chose fut bientôt conclue. Ils convinrent

qu'il lui donnerait quatre pistoles (deux louis) par jour, sans compter les habits et les régals, qui étaient le par-dessus. L'abbé ne manquait pas de lui envoyer tous les matins par un page le gage de leur traité, et de l'aller voir toutes les après-dînées.

« Cela dura quelques mois sans trouble ; mais Molière ayant fait *la Princesse d'Élide*, où la Molière joua la princesse, qui était le premier rôle considérable où elle eût paru, parce que la Du Parc les jouait tous et était l'héroïne du théâtre, elle y parut avec tant d'éclat, que Molière eut tout lieu de se repentir de l'avoir exposée au milieu de cette jeunesse brillante de la cour. Car, à peine fut-elle à Chambord, où le roi donnait ce divertissement à toute la cour, *qu'elle devint folle du comte de Guiche,* et que le comte de Lauzun devint fou d'elle. Ce dernier n'épargna rien pour entrer dans ses bonnes grâces ; mais la Molière, qui était entêtée de son héros, ne voulut entendre à aucune proposition, et se contentait d'aller pleurer chez la Du Parc l'indifférence que le comte de Guiche témoignait pour elle.

« Le comte de Lauzun ne perdit pas pour cela l'espérance de la faire venir où il souhaitait, l'expérience lui ayant appris que rien ne pouvait lui résister. Il connaissait, outre cela, le comte de Guiche pour un homme qui comptait pour peu de bonne fortune le bonheur d'être aimé des dames.

« C'est pourquoi il ne douta pas que ses manières indolentes ne rebutassent enfin la Molière et que son étoile ne produisît alors dans son cœur ce qu'elle avait produit dans le cœur de toutes les femmes à qui il avait voulu plaire. Il ne se trompa pas. La Molière, irritée des froideurs du comte de Guiche, *se jeta dans les bras du comte de Lauzun*, comme en un asile qui pouvait la garantir d'une seconde rechute pour un ingrat.

« Mais l'abbé de Richelieu avait été averti de tout ce tracas.

« Il la fit épier, et trouva le moyen de surprendre une lettre qu'elle écrivait au comte de Guiche durant le temps de leurs intrigues. »

L'abbé de Richelieu vit clairement par cette lettre que la Molière, même au temps où elle lui faisait, à lui, les plus belles protestations, ne brûlait que pour le comte de Guiche, et, furieux d'avoir été ainsi trompé, « il ne s'amusa pas, continue notre auteur, aux reproches qui ne servent jamais de rien. Il se trouva seulement bien heureux de ne l'avoir prise qu'à la journée, et résolut de la laisser là, ce qu'il fit, après avoir fait apercevoir à Molière que le grand soin qu'il avait de plaire au public lui ôtait celui d'examiner la conduite de sa femme, et que, pendant qu'il travaillait à divertir tout le monde, tout le monde travaillait à divertir sa femme ».

C'était là, de la part de l'abbé de Richelieu, une vengeance ignoble et qu'on aurait peine à excuser chez le dernier des goujats; mais le coup n'en fut pas moins douloureux pour Molière. Il se fâcha très fort, Armande versa des torrents de larmes, « jurant d'ailleurs que rien de criminel ne s'était passé », et cela « d'une voix si touchante et avec un air de si grande ingénuité, que son innocence parut démontrée », et que ce fut Molière qui finit par lui demander pardon de l'abominable scène que sa sotte jalousie venait de lui faire.

Mais bientôt les frasques de la jolie femme recommencèrent avec plus de désinvolture que jamais, et la galanterie d'Armande ne connut plus de bornes. Elle devint la proie d'une habile entremetteuse, la Châteauneuf, qui ouvrait les loges au théâtre de la rue Guénégaud, et qui ne fit plus autre chose que d'ouvrir le boudoir de Célimène au plus offrant et dernier enchérisseur.

Molière se fâcha de nouveau. Armande riposta avec impudence que c'était lui, Molière, qui était un mauvais mari, un détestable libertin, entretenant des relations coupables avec Madeleine Béjard et avec la De Brie, qu'elle avait assez d'un pareil commerce, que tout devait être fini entre lui et elle et qu'elle aimerait mieux mourir que de continuer à le revoir comme époux.

Molière supplia, Armande resta inflexible, et il fut convenu que, tout en habitant la même maison, ils seraient désormais comme des étrangers et ne se parleraient plus qu'au théâtre. C'est ainsi qu'ils « se séparèrent sans arrêt du Parlement ».

Armande s'afficha alors avec son camarade Baron, puis avec l'abbé Lavaux « et quelques autres ».

Elle fit si bien, en un mot, que Molière en mourut bientôt de chagrin.

Il serait trop long et trop peu intéressant de suivre la veuve de Molière dans ses autres galanteries.

Bornons-nous à ajouter que Molière fut bien vengé par un pitoyable acteur nommé Guérin, qu'Armande eut le caprice malheureux d'enlever à une de ses camarades, la Guiot, dont il était l'amant depuis plusieurs années.

Celui-ci manœuvra si habilement qu'il amena Armande à l'épouser. Il avait été le plus soumis des amants, il se révéla le plus tyrannique des maris; interdit toute coquetterie à sa femme et la rossa d'importance à chaque contravention, si bien qu'elle dut se résigner enfin au pot-au-feu conjugal. Elle mourut oubliée, le 30 novembre 1700.

On ne nous pardonnerait peut-être pas de quitter Armande sans dire un mot de sa mésaventure — qui finit par tourner pour elle en bonne aventure — avec certain président de province.

Nous résumerons l'anecdote, au lieu de donner le récit, beaucoup trop détaillé pour notre cadre, de l'auteur de *la Fameuse comédienne*.

On venait de jouer *le Concert ridicule*, de Palaprat.

Armande rentrait dans sa loge après avoir rempli son rôle, lorsque le président Lescot, — et non pas *Hescot*, — du parlement de Grenoble, y entra avec elle, puis se mit à lui faire des reproches pour avoir manqué à un rendez-vous qu'elle lui avait donné.

Armande restait stupéfaite, ce que l'on comprendra en sachant que ce monsieur lui était absolument inconnu.

Aussi répondit-elle avec aigreur aux questions qu'il lui adressa.

Le président, alors, perd tout à fait patience. Il traite la comédienne de dernière des créatures et veut lui arracher un collier qu'elle porte et qu'il prétend lui avoir donné.

Indignation violente d'Armande, scène véhémente, scandale; les camarades, attirés par le bruit, accourent, et vont chercher le commissaire, qui emmène le président au poste.

Explication :

Le président Lescot avait fait confidence de sa passion pour Armande à une entremetteuse qu'on appelait la Ledoux, et celle-ci n'avait pas trouvé de meilleur moyen de satisfaire la fantaisie du magistrat

que de lui livrer une fille qui ressemblait prodigieusement à l'actrice. — Cette fille se nommait la Tourelle, ou se faisait nommer ainsi.

Le bruit de l'aventure s'étant répandu, on eut quelque peine à mettre la main sur les deux coupables.

Enfin la Ledoux fut prise, puis la Tourelle.

« La Molière en eut une joie inexprimable, espérant par là faire croire dans le monde que tous les bruits qui avaient couru d'elle avaient été causés par la ressemblance qui était entre elle et la Tourelle.

« Elle faisait travailler avec soin au procès de sa rivale, et, comme elle avait de l'argent, les choses allèrent ainsi qu'elle voulut. »

Le président Lescot fut condamné à une amende et à une réparation verbale, c'est-à-dire à payer deux cents écus et à venir déclarer au greffe, « en présence de la Molière et de quatre personnes telles qu'elle voudrait choisir, que, par méprise et inadvertance, il aurait usé de voies de fait (il avait voulu arracher le collier qu'il croyait avoir donné à Armande) contre elle, et tenu les discours injurieux mentionnés au procès, l'ayant prise pour une autre personne ».

Le même jugement condamnait la Ledoux et la Tourelle « à être *fustigées*, nues, de verges, au-devant

de la principale porte du Châtelet et devant la maison de ladite Molière ».

La Ledoux, seule, subit sa peine. La Tourelle, « qui avait des amis un peu partout, réussit à s'évader et évita ainsi le fouet ».

Armande se fit de cette sentence un brevet de vertu. Elle mit, dès lors, sur le compte de la Ledoux et de son élève, tous les désordres de son passé.

« Assez bonne fille jusqu'alors, dit une correspondance, la Molière devint tout à coup d'une fierté aussi ridicule qu'insupportable. Elle affichait des airs de pruderie et avait toujours à la bouche sa sagesse et sa vertu. »

Mais le public ne fut pas dupe et rit beaucoup de ses prétentions.

Cette aventure se place, après la mort de Molière, au commencement des relations d'Armande avec l'acteur Guérin.

Le premier enfant qui naquit du mariage de Molière et d'Armande avait eu pour parrain et marraine Louis XIV et Henriette d'Angleterre, femme de Monsieur.

C'est la seconde fois que nous enregistrons un fait de ce genre. Nous avons déjà dit, en effet, qu'Anne d'Autriche tint, avec Mazarin, un enfant de Scaramouche et de Marinette sur les fonts baptismaux. — La même reine, Anne d'Autriche, qui protégea la

Baroni, témoigna aussi beaucoup d'amitié et de condescendance à la Baron, qui fut réputée pour sa beauté et pour ses galanteries avec les grands seigneurs. — « On rapporte, lisons-nous dans le *Dictionnaire des Femmes célèbres,* que lorsqu'elle (la Baron) se présentait pour avoir l'honneur de paraître à la toilette de la reine mère (Anne d'Autriche), Sa Majesté disait à toutes les dames : *Voici la Baron!* et elles prenaient la fuite. »

Pourquoi ces dames s'enfuyaient-elles, ainsi, à l'approche de la Baron?

On serait tenté de croire, au premier abord, qu'elles se retiraient par dignité ou par pruderie ; mais, en y réfléchissant mieux, on voit que cette conduite aurait été injurieuse pour la reine, et aucune d'elles n'aurait osé donner une pareille leçon à sa souveraine.

C'était un tout autre sentiment qui les guidait : elles s'effaçaient tout simplement devant l'apparition de la Baron, parce qu'elles craignaient d'être écrasées par sa beauté, par l'élégance de ses manières, par la distinction de ses toilettes, par la superiorité de son goût, et qu'elles redoutaient aussi la pénétration de son sens critique, son art de séduire, son autorité mondaine, la dextérité de son esprit et, pour tout dire d'un seul mot, l'éclatante, l'irrésistible puissance de son relief.

Quel plus éloquent plaidoyer contre l'aristocratie de race, que cette terreur de la Baron !

Car, elle sortait des couches les plus inférieures ; elle s'appelait, de son véritable nom, *Boiron*, nom vulgaire que la comédienne avait bien vite changé en celui de *Baron*, qui avait une tout autre allure.

Toutes la fuyaient donc parce qu'elles ne se sentaient pas à sa taille et qu'elles ne pouvaient que perdre à la comparaison : Anne d'Autriche, seule, ne se trouvait pas offusquée par l'éclat de ce soleil, parce qu'elle était, elle-même, un autre soleil, non moins resplendissant, et que, de plus, elle était — la reine !

Pauvre Baron ! Sous toute cette splendeur, toute cette majesté, toute cette souveraineté, elle avait ses faiblesses.

Parmi les galants, grands seigneurs ou autres, qu'elle avait vus à ses pieds, et qui n'avaient pas eu tous, tant s'en faut, à la taxer de misanthropie, elle s'était particulièrement attachée à l'un d'eux, qui la désillusionna jusqu'à la mort !

Voici en quels termes le *Dictionnaire* déjà cité nous transmet l'amertume de cette déception :

« Cette actrice (la Baron) était dans le foyer de la Comédie, lorsqu'un amant, qui l'avait quittée, vint se réconcilier avec elle. La paix se fit, et l'amant demanda à l'actrice la clef de son appartement pour

aller, disait-il, se reposer et attendre la fin de la pièce ; mais le misérable, abusant de la confiance qu'on avait en lui, prit l'argent avec tous les meubles de prix et se sauva. Mlle Baron était dans une situation critique : cette nouvelle, causant chez elle une révolution subite, lui donna la mort. »

Il est regrettable que le livre auquel nous empruntons l'anecdote ne nous ait pas conservé le nom de ce larron de cœur et de bourse.

Peut-être était-ce un grand seigneur?... Nous en rencontrerons, par la suite, plus d'un dont la délicatesse ne vaudra guère davantage.

La Baron faisait partie de la troupe de Molière et entra plus tard dans la composition de la première troupe de la Comédie française, avec la Raisin, dont nous avons déjà parlé, et la Champmeslé, sur laquelle il nous faut nous arrêter un instant.

« Tout sera bientôt au roi de France et à Mlle de Champmeslé ! » s'écriait avec enthousiasme le bonhomme La Fontaine, qui, n'eût été son âge, se serait volontiers mis à la tête des plus subjugués, comme en témoignent ces vers tirés de la dédicace qu'il fit de son *Belphégor* à la célèbre comédienne :

De mes Philis vous seriez la première,
Vous auriez eu mon âme tout entière,
Si de mes vœux j'eusse plus présumé :
Mais en aimant, qui ne veut être aimé ?

Par des transports n'espérant pas vous plaire,
Je me suis dit seulement votre ami,
De ceux qui sont amants plus qu'à demi ;
Et plût au sort que j'eusse pu mieux faire !

Puis, dans une lettre adressée à la Champmeslé, La Fontaine nous fait savoir qu'elle était au mieux avec le marquis de La Fare, qui, avant d'être un ivrogne fieffé, avait été un grand séducteur :

« Charmez-vous l'ennui, le malheur au jeu, toutes les autres disgrâces de M. de La Fare ? » écrit le Fabuliste à l'actrice.

La Fare avait été longtemps l'amant de Mme de la Sablière, qu'il quitta pour cette Louise Moreau, que nous avons vue honorée, l'espace de quelques minutes, et par méprise, des faveurs du grand dauphin.

Et maintenant, La Fare était l'amant de la Champmeslé.

La Fontaine était très disposé à croire que celle-ci comptait autant d'amants qu'il y avait de grands seigneurs à la cour de Louis XIV, comme il l'exprime par l'exclamation que nous avons rappelée tout à l'heure.

Mais si la Champmeslé n'eut pas toute la cour, il est certain qu'elle y fit un grand nombre d'heureux.

Racine en avait précédé une bonne kyrielle.

Après avoir été tout à la Du Parc, il fut tout à la Champmeslé.

Catherine Desmarres était une petite ouvrière de Rouen, qui aimait fort la comédie, et qui, à force de l'aller voir jouer, chaque fois que quelque troupe ambulante passait par la ville, finit par s'éprendre d'un acteur qui s'appelait Champmeslé, et qui faisait précéder ce joli nom de la particule.

Catherine déserta le toit paternel, entra dans la troupe, épousa Champmeslé et partit avec lui pour Paris.

Là, Racine, qui la rencontra un des premiers, se donna la tâche de lui former l'esprit et le cœur. Il se fit son maître de déclamation, et elle, la maîtresse de ses sentiments.

Mais il ne resta pas longtemps seul : le marquis de Sévigné, le fils de la grande épistolière, éprouva bientôt à son tour le besoin de façonner l'esprit et le cœur de l'aimable Champmeslé.

« Le marquis de Sévigné, dit M. E. Deschanel, avait cependant mal su profiter de la première occasion, justifiant trop le mot de Ninon, qui venait d'en finir avec lui par cette épigramme : *Une vraie citrouille fricassée dans la neige*. Comme c'est M[me] de Sévigné elle-même qui conte la chose à sa fille, le moyen de ne pas y croire. Heureusement le marquis s'était rattrapé à la seconde entrevue, et M[me] de Sévigné,

en parlant de la Champmeslé, disait : *Ma belle-fille !* »

Racine souffrit de cette trahison, mais ne rompit pas ; il ne laissa pas même soupçonner à l'infidèle qu'il se fût aperçu de ses nouvelles préférences, et dévora silencieusement son chagrin, espérant que ce n'était qu'un caprice passager.

Le caprice passa en effet, mais la Champmeslé passa en même temps au comte de Clermont-Tonnerre.

Pour le coup, Racine se retira, ce qui donna lieu de faire ce quatrain :

A la plus tendre amour elle fut destinée,
Qui prit longtemps *racine* dans son cœur ;
Mais par un insigne malheur,
Le *tonnerre* est venu, qui l'a déracinée.

Ce fut ensuite le tour de La Fare, puis d'une série d'autres...

Que pensait le mari de tout cela ?

Mon Dieu, il pensait que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était contre mauvaise fortune bon cœur, et il agissait en conséquence ; encore n'est-il nullement prouvé qu'il considérât cela comme « mauvaise fortune ». Peut-être même le voyait-il sous un tout autre jour.

Quoi qu'il en soit, Boileau lui décocha cette épigramme :

De six amants, contents et non jaloux,
Qui tour à tour servaient madame Claude,
Le moins volage était Jean, son époux.
Un jour pourtant, d'humeur un peu trop chaude,
Serrait de près sa servante aux yeux doux,
Lorsqu'un des six lui dit : « Que faites-vous ?
« Le jeu n'est sûr avec cette ribaude ;
« Ah ! voulez-vous, Jean-Jean, nous gâter tous? »

Jean-Baptiste Rousseau, à la date du 15 octobre 1715, écrit à Brossette, qui lui avait envoyé cette épigramme :

« Je connaissais et je savais même par cœur la petite épigramme de M. Despréaux que vous avez la bonté de m'envoyer. On prétend que c'est un bon mot de M. Racine au comédien Champmeslé, dans le temps qu'il fréquentait la maison de celui-ci. M. Despréaux n'a point donné cette épigramme au public pour ne point donner prise aux censeurs trop scrupuleux... »

La Champmeslé était d'ailleurs d'une ignorance crasse.

Elle demandait un jour à Racine d'où il avait tiré le sujet d'*Athalie*.

— De l'Ancien Testament ? répondit le poète.

— De l'Ancien Testament ? objecta l'actrice. Eh !

mais je croyais qu'on en avait fait un nouveau...

Elle mourut en 1698, un an avant Racine, après avoir passé la plus grande partie de ses jours, et surtout de ses nuits, à gratter le blason.

Retournons un peu à l'Opéra, que nous avons laissé avec la Fanchon Moreau, qui, elle, après avoir aussi beaucoup dégradé le blason dans la personne du grand prieur Philippe de Vendôme, en eut comme des remords sur la fin de ses jours, et le redora, ainsi que nous l'avons dit, dans la personne du marquis de Villiers, dont elle paya les dettes et devint la femme légitime.

Au souvenir de la Fanchon Moreau se rattache particulièrement celui de Mlle de Maupin.

Mlle de Maupin !...

Théophile Gautier, dans sa langue divine, en a écrit le roman ; — Arsène Houssaye, lui, en a résumé l'histoire — très conforme au roman, d'ailleurs.

Suivons ce résumé, en y ajoutant quelques traits particuliers :

L'héroïne de Gautier était fille d'un gentilhomme pauvre, joueur, libertin et bretteur : il se nommait d'Aubigny, et le comte d'Armagnac l'avait pris comme secrétaire.

Lorsque Madeleine d'Aubigny eut atteint l'âge

nubile, on se hâta de la marier à un hobereau, M. de Maupin ; mais le comte d'Armagnac l'avait, la veille même du mariage, complètement initiée aux mystères de l'hymen, et, le lendemain de ses noces, elle répétait, avec un autre gentilhomme plus de son choix et nommé de Sésanne, la double leçon que lui avaient donnée M. d'Armagnac et M. de Maupin.

Ces deux derniers grondèrent.

Madeleine trouva qu'ils étaient bien ennuyeux et s'enfuit avec le troisième larron.

Ils s'arrêtèrent à Marseille.

Et comme ils n'avaient plus un rouge liard, ils se souvinrent qu'ils s'étaient aimés en s'exerçant aux armes, et firent annoncer par une troupe de comédiens auxquels ils s'étaient affiliés qu'un grand seigneur et une grande dame donneraient, le soir, pendant les entr'actes, un assaut de fleuret.

La Maupin était de haute taille, et quand elle se présenta, sous le costume masculin, avec Sésanne, pour commencer l'assaut, les Marseillais, qui, de tout temps, ont craint la mystification, la flairant cette fois-là où elle n'était pas, se mirent à crier : « Mais ce n'est pas une femme, c'est un homme ! »

— Ah ! je ne suis pas une femme ! s'écria la Maupin, eh bien, voyez !

Et dépouillant son plastron, arrachant les voiles

de sa poitrine, elle montra impudemment sa gorge au public.

Pour un peu, elle aurait fait voir bien autre chose...

Mais les Marseillais ayant applaudi avec fureur, elle s'en tint à cette démonstration.

Puis la Maupin et son amant chantèrent l'opéra, jouèrent la comédie, le tout avec un prodigieux succès. Les Marseillais se battaient aux portes du théâtre à toutes les représentations.

« Le sieur de Sésanne croyait déjà sa fortune faite, quand un soir la comédienne s'arrête tout à coup dans son monologue, toute saisie d'admiration devant une jeune fille d'une merveilleuse beauté, qui lui apparaît toute rayonnante à l'avant-scène. Durant toute la représentation, elle ne joua plus que pour cette jeune fille ; le lendemain, elle lui écrivit la lettre la plus passionnée ; le surlendemain, elle la rencontra et parvint à lui dire, en face de sa mère, qu'elle sentait bien qu'elle était sa sœur et qu'elle ne voulait plus vivre sans la voir.

« La jeune fille se laissa prendre à ce magnétisme de la force. Elle répondit aux lettres de la comédienne, elle lui promit un jour de lui parler pendant toute une heure à l'église ; elle lui promit d'être à toutes ses représentations. Ce fut un scandale par la ville. Le Méry de l'époque écrivit un poème sur les Lesbiennes. La mère de la jeune fille s'enfuit avec

elle et l'enferma dans un couvent d'Avignon. La victime cloîtrée écrivit à Sapho Maupin, qui envoya son amant retrouver son mari et accourut en toute hâte se faire recevoir novice au couvent d'Avignon. Le démon n'était pas entré dans la maison des filles de Dieu pour y faire son salut : Mlle de Maupin, ne pouvant parvenir à se trouver seule avec sa jeune amie, mit le feu au couvent, courut à la cellule de la jeune fille et l'enleva à travers les flammes. »

Ici le fil de l'histoire est rompu : il y a une solution de continuité jusqu'au moment où la Maupin, seule, apparaît tout à coup sur la scène de l'Opéra.

A la suite de l'incendie et de l'hégire d'Avignon, la Maupin avait été condamnée à être brûlée vive. Elle fit intervenir le comte d'Armagnac, qu'elle tenait toujours et malgré tout sous le charme, et celui-ci, très influent, obtint sa grâce. C'est alors qu'elle débuta bruyamment à l'Opéra, dans *Cadmus et Hermione*, tragédie lyrique en cinq actes, avec prologue, de Quinault et Lulli.

C'était en 1691. La Maupin remplissait le rôle de Pallas, qui semblait fait tout exprès pour elle. Aussi obtint-elle un triomphe fulgurant. On l'applaudit avec frénésie.

« Quand elle disparut dans son char volant, on crut à une divinité de l'Olympe. »

M. Nérée Desarbres met ce succès sur le compte d'un effet de chevelure « préparé et peut-être répété d'avance ». Il est probable que la Maupin avait d'autres moyens.

Le même auteur avoue d'ailleurs qu'elle « créa, avec un immense succès, dans *Tancrède* le rôle de Clorinde, écrit spécialement pour sa voix ». La Maupin possédait en réalité une belle voix de contralto et avait un grand sentiment dramatique.

C'est à l'Opéra qu'elle rencontra Fanchon Moreau et qu'elle conçut pour elle une..... passion violente.

C'est, du moins, ce que M. Desnoiresterres affirme d'après les *Anecdotes dramatiques*.

« La célèbre Mlle de Maupin, dont les vices sont connus d'ailleurs de notre génération par un roman célèbre, dit une note des *Cours galantes*, s'était éprise d'elle (Fanchon Moreau), et avait tout fait pour gagner son cœur, *sans succès toutefois*, disons-le à l'honneur de la Moreau. »

Une passion de même nature amena la Maupin à ferrailler un soir sous un réverbère avec trois gentilshommes, qu'elle laissa pour morts sur le pavé, parce qu'ils avaient voulu protéger une jolie femme contre ses tentatives.

Cette équipée la força de gagner la frontière ; elle se réfugia à Bruxelles, ou l'Électeur de Bavière tenait sa cour.

De tout temps les souverains bavarois ont aimé les Lola Montès.

L'Électeur de Bavière aima donc Madeleine Maupin.

Leur ménage allait assez bien, car l'Électeur se pliait à tous les caprices de la comédienne, lorsque arriva de France un jeune seigneur doué de toutes les qualités pour séduire, le comte d'*Albert*, qui avait dû s'exiler momentanément à cause de son intrigue galante avec Mme de Luxembourg.

La Maupin s'en affola : elle fit mille sottises pour lui, jusqu'à ce que l'Électeur ne pût plus les supporter que sous peine de devenir l'objet de la risée publique.

L'Électeur commença par éloigner le comte d'Albert, qui, pendant ce temps-là, avait obtenu la faveur de rentrer en France, et qui y retourna pour séduire Mme de Mussy, la maîtresse de M. le Duc (prince de Condé).

C'est sans doute après ce nouvel exploit galant que d'Albert se rendit au camp de Villars, où la Maupin lui adressa une pièce de vers qui débutait ainsi :

Voudras-tu, cher amant, parmi le bruit des armes,
Entendre le récit de mes vives alarmes,
Et quand Mars, dans ton sein, allume ses fureurs
Tes yeux daigneront-ils voir une amante en pleurs?...

Cependant l'Électeur voulait faire place nette et se débarrasser aussi de la Maupin, d'autant mieux qu'il venait de lier depuis peu de nouvelles relations amoureuses avec la comtesse d'Arco.

Une note de M. Frédéric Masson dans le *Journal inédit de Jean-Baptiste Colbert* nous renseigne en ces termes sur cette comtesse :

« Selon Saint-Simon, elle se nommait Mlle Popuel ; selon Moréri, Agnès-Françoise Le Louchier. Elle était née à Tournai, avait épousé le comte Ferdinand d'Arco, comte du Saint-Empire, et eut de l'Électeur de Bavière un fils appelé d'abord le chevalier, puis le comte de Bavière, colonel du régiment français Royal-Bavière, brigadier des armées du roi en 1719, grand d'Espagne en 1723, tué à Lawfeldt le 2 juillet 1747. La d'Arco, qui, suivant Saint-Simon, donnait à jouer tant qu'elle pouvait, avait été présentée au roi à la fin de décembre 1703. »

L'Électeur de Bavière étant venu en France présenta, en effet, sa maîtresse à Louis XIV ; celui-ci dut, par la même occasion, présenter à l'Électeur Mme de Maintenon. S'il y avait disproportion entre les deux souverains, leurs maîtresses se valaient.

Mais la d'Arco n'en était encore qu'au commencement de sa liaison avec l'Électeur, lorsque la Maupin fut congédiée par celui-ci.

Ce congé ne fut pas signifié sans précautions.

L'Électeur connaissait la Maupin et craignait son extravagance.

Pour adoucir l'amertume de la pilule qu'il voulait lui faire avaler, il l'accompagna d'un don de quarante mille livres, et il ne trouva rien de mieux que de lui faire remettre le tout — congé et frais de route — devinez par qui?...

Par le propre mari de la nouvelle favorite, le comte d'Arco, qui était décidément un homme à tout faire, époux et serviteur également complaisant.

Mais la Maupin reçut ce triste sire comme il le méritait :

— Monsieur le comte, lui dit-elle avec un air de suprême mépris, gardez cet argent pour vous; ce n'est pas trop pour payer le métier que vous faites.

Et ce fut tout.

La Maupin, depuis que d'Albert était parti, ne tenait pas à rester plus longtemps à Bruxelles.

Elle intrigua dans le but de pouvoir rentrer en France sans crainte d'être inquiétée, et elle obtint sa grâce.

Elle revint donc à Paris, espérant y retrouver le comte d'Albert; mais l'Électeur, en même temps qu'il congédiait la Maupin, rappelait auprès de lui d'Albert, qu'il envoyait presque aussitôt comme son ambassadeur à Madrid.

La Maupin rentra dès lors à l'Opéra, où, pendant

quelques années encore, elle chanta avec le plus grand succès.

Le 3 janvier 1704, l'Électeur de Bavière et la d'Arco, qui étaient à Paris, vinrent à l'Opéra, où avait lieu la représentation de *le Carnaval et la Folie*, et y virent la Maupin créer le rôle de la Folie.

Le 26 mai de l'année suivante, M[lle] Maupin fit sa dernière création dans *la Vénitienne,* opéra-ballet en trois actes, paroles de La Motte-Houdard, musique de Michel de Labarre.

Pendant ces deux dernières années, elle avait fait venir son mari auprès d'elle pour lui servir de chaperon, et elle affectait l'extérieur de la vertu, voire même de la religion.

Était-elle sincère?...

Ce qui est certain, c'est que son mari étant mort, elle quitta le théâtre et le monde, se retira dans un couvent, y prit le voile, fonda un hospice et rendit, deux ans après, en 1707, sa belle âme à Dieu.

Fanchon Moreau, elle aussi, avait voulu prendre le voile et se consacrer à Dieu ; elle entra même au cloître dans ce but ; mais au bout d'un peu de temps de réflexion, elle aima mieux devenir l'épouse du marquis de Villiers que d'être celle de Jésus-Christ.

La conversion de la Maupin put être vraie : c'était une détraquée. Peut-être aussi cette extravagante

ne se convertit-elle que parce qu'elle s'appelait Madeleine.

Il pourrait y avoir une troisième raison, qui serait le besoin d'imiter les belles pécheresses de la cour.

Pendant le XVII[e] siècle, la retraite au couvent est en effet la fin ordinaire des maîtresses royales :

M[lle] de La Fayette, l'ancienne favorite de Louis XIII, meurt, sous le nom de sœur Augustine, dans la maison de Sainte-Marie de Chaillot, en 1665 ;

M[lle] La Motte d'Argencourt, une des premières maîtresses de Louis XIV, se retire au même couvent et y passe le reste de ses jours, mais sans se faire religieuse;

M[lle] de La Mothe-Houdancourt, dont les charmes servirent à distraire momentanément le même Louis XIV, se retire ensuite au même couvent de Chaillot, où elle vit dans les exercices de piété et de pénitence jusqu'en 1691, pour aller mourir à Saint-Cyr ;

M[lle] de la Vallière, délaissée par Louis XIV pour la Montespan, se fait carmélite, et, sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde, meurt, au bout de trente-six ans passés dans l'exercice de la pénitence la plus sévère;

M[lle] de Fontanges, « blessée au service du roi, » se retire et meurt dans un couvent du faubourg Saint-Jacques ;

« La belle de Ludres, » maîtresse passagère du grand roi, se retire et meurt dans un couvent de Nancy, mais sans faire profession;

Mme de Montespan, enfin, chassée à son tour par la Maintenon, se fait dévote et janséniste, se couvre d'un cilice, s'humilie devant son mari, et se retire dans la communauté de Saint-Joseph, à Paris, communauté qu'elle quitta, il est vrai, mais où elle ordonna, par testament, que ses entrailles fussent déposées après sa mort.

C'était la mode, c'était de bon ton, de grand ton, et les comédiennes ne pouvaient manquer d'imiter les grandes dames.

La même année que la Maupin prenait le voile, mourait à Paris Mlle Certain, claveciniste du plus grand talent, célébrée par La Fontaine et par Chaulieu. Elle donnait, rue Villedo, où elle demeurait, de très beaux concerts qui attiraient la société la plus distinguée. Cette aimable artiste faisait, en particulier, les délices du marquis de Nesle, qui était son amant et s'en montrait fort jaloux. Le marquis ne put obtenir d'elle qu'elle renonçât à donner des concerts, où elle se faisait admirer et applaudir, mais où, aussi, naturellement, elle trouvait des « amateurs », — ce dont M. le marquis enrageait.

Avec la Maupin et les deux Moreau, se trouvaient,

à l'Opéra, la Desmatins et Marthe Le Rochois.

La Desmatins était une ancienne laveuse de vaisselle à l'auberge du *Plat d'Étain*, mais elle était, physiquement, la créature la plus accomplie qui se pût voir.

Elle avait débuté comme danseuse, et elle mourut chanteuse. C'est surtout en cette dernière qualité qu'elle devint célèbre.

Elle eut affaire un peu avec tous les grands seigneurs de l'époque, sans compter les financiers, entre autres un garde du trésor appelé *Grouin* — nom qui le prédestinait à être l'amant d'une Circé — et elle s'enrichit rapidement. On dit qu'elle se plaisait tant en ses habits de reine (quand elle avait un rôle de reine) que, le soir, après le spectacle, elle recevait les invités à ses soupers dans son accoutrement de théâtre.

On dit aussi qu'elle ne resta pas insensible, comme Fanchon Moreau, aux feux de sa camarade Maupin...

« La bonne chère, à laquelle elle se livrait avec les exigences d'un appétit plein de sensualité, lisons-nous dans *Deux Siècles à l'Opéra*, lui procura un embonpoint prématuré sous lequel disparurent tous ses charmes.

« Trop tard elle essaya de l'abstinence et but du vinaigre; elle ne parvint qu'à délabrer sa santé.

« Elle tenta même, disent les chroniqueurs, une opération qui consista à se faire extraire des intestins

neuf livres de graisse dont elle fit un emploi culinaire. »

On n'est pas forcé de croire à l'authenticité de ces derniers détails.

Ce n'en fut pas moins à la suite des expériences faites dans l'intention de maigrir, que M[lle] Desmatins mourut, en 1705 ou 1707.

Marthe Le Rochois, excellente cantatrice — pour le temps — n'était point belle : elle avait le teint extrêmement brun, les traits de son visage manquaient de grâce et de noblesse, sa taille était mal prise, et ses bras montraient si peu d'opulence qu'on inventa pour eux des manches longues qui furent appelées *Amadis*, « parce que M[lle] Le Rochois les porta pour la première fois dans l'opéra de ce nom représenté le 15 janvier 1684. » — Mais Marthe avait de très beaux yeux noirs qui, s'animant du feu de la passion, transformaient complètement sa personne et lui prêtaient un charme d'une puissance inimaginable. « Quand je me représente Le Rochois, rapporte Titon du Tillet dans le *Parnasse français*, cette petite femme qui n'était plus jeune, coiffée de cheveux noirs, et armée d'une canne noire avec un ruban couleur de feu, s'agitant sur ce grand théâtre, qu'elle remplissait presque toute seule, et tirant de temps en temps de sa poitrine des éclats de voix merveilleux, je vous assure que je frissonne encore... »

Malgré son extérieur peu séduisant, Marthe ne manqua pas de galants.

Lulli, tout le premier, dit M. Desnoiresterres, fut assez amoureux pour en être jaloux et le lui prouver à sa façon, une façon tant soit peu brutale : « Quoique la taille de Marthe ne fût en aucun temps des plus sveltes, il parut un jour à Lulli qu'elle avait gagné en rotondité et en volume. Pour l'apaiser, l'actrice s'avisa de lui montrer un valet de pique sur le dos duquel était écrite une promesse de mariage, signée Lebas, premier basson de l'orchestre... Lulli, pour toute réponse, déchire la carte en mille pièces et donne un coup de pied dans le ventre de la pauvre fille, qui en fut quitte pour une fausse couche. »

Cela dut se passer la première année que Marthe était à l'Opéra ; car plus tard l'éclat de son talent l'avait si fort accréditée, que Lulli la traitait avec la plus grande révérence.

Elle était devenue la maîtresse de l'anacréontique abbé de Chaulieu, qui, dans les vers suivants, explique par quelle suite de *métamorphoses de Vénus* elle le rendit chaque jour plus heureux :

Sous le nom de *Théone* elle sut m'enflammer;
Arcabonne me plut, et j'adore *Angélique*.
Mais quoique sa beauté, sa grâce soit unique,
Armide vient de me charmer.
Sous ce nouveau déguisement,

Je trouve à mon Iris une grâce nouvelle.
Fut-il, depuis qu'on aime, un plus heureux amant?
Je goûte tous les jours, dans un amour fidèle,
Tous les plaisirs du changement.

Théone, Arcabonne, Angélique, Armide, étaient les noms des personnages féminins que Marthe représentait dans *Phaëton*, *Amadis*, *Roland* et *Armide*.

Les vers étaient gentils; mais pendant que Chaulieu les faisait, le basson Lebas, celui dont les œuvres avaient valu à Marthe le coup de pied de Lulli, n'avait perdu aucun de ses droits et continuait à goûter, aussi bien que l'abbé-poète, les charmes divers de Théone, d'Arcabonne, d'Angélique et d'Armide; — il y avait même, au moins, un troisième mortel qui, sur les lèvres de Théone, Arcabonne, etc., cueillait, lui aussi, l'ambroisie des dieux; et ce troisième mortel n'était autre que celui qui, au lieu de faire des enfants et des petits vers, faisait de bonnes et belles rentes, en beaux écus comptants — c'était le duc de Sully.

Nous ignorons si le basson resta jusqu'au bout le « greluchon » de Marthe, mais la constance de l'abbé ne dura qu'un temps fort limité et se brisa contre les séductions de nouvelles amours; celle du duc, au contraire, résista à toutes les épreuves, de telle sorte que Marthe ayant enfin quitté l'Opéra, elle put, grâce

à la pension qu'elle y avait acquise et à celle que M. de Sully lui fit sa vie durant, vivre dans une agréable aisance, « se partageant à sa guise entre sa maison de campagne de Sartrouville-sur-Seine, à trois lieues et demie de Paris, et son petit appartement de la rue Sainte-Honoré attenant au Palais-Royal. »

Les Cours galantes, où nous puisons la plupart de ces détails, portent la note suivante :

« Elle (Marthe Le Rochois) avait quitté le théâtre en 1698. A sa mort, l'Académie royale de musique voulut lui faire un service dans l'église des Petits-Pères de la place des Victoires. C'était compter sans M. de Noailles (archevêque de Paris), qui envoya défense de passer outre. Campra dut descendre de la tribune avec ses musiciens ; il leur fit chanter un *De profundis* en faux-bourdon sur le tombeau de Lulli... Mlle Le Rochois fut *enterrée* le 10 octobre (1728) *dans l'église* de Saint-Eustache, qui était alors la paroisse du Palais-Royal. »

Là ou ailleurs, que Marthe Le Rochois repose en paix ! Elle l'avait bien mérité, en travaillant le mieux qu'elle put à l'œuvre sainte, c'est-à-dire en mettant à ses pieds un abbé et un duc — sans compter les autres...

Notons que cette Marthe, orpheline dès le berceau (elle était née à Caen en 1650), privée par la suite

d'un oncle qui l'avait élevée, dut à l'état désespéré où la laissait la perte de ce dernier appui, la carrière brillante qu'elle fournit à l'Académie royale de musique pendant une période de vingt années.

Oh! elle ne sortait pas de la cuisse de Jupiter!

CHAPITRE IV

La femme et la fille de Dancourt. — L'auberge de *la Cornemuse*. — Mimi Dancourt, devenue Mme de la Popelinière, et le duc de Richelieu. — Un père de quatorze ans. — La Grandval et la Desmares. — Une magnifique tabatière. — Singuliers scrupules de grande dame. — Une oraison funèbre. — La danseuse Florence et le Régent. — Le fils du sieur *Coche* et l'abbé de Saint-Albin. — Mlle Florence et le prince de Léon. — Mme de Soubise et le roi. — Lettre de cachet. — L'entremetteuse et l'archevêque. — La Mazé et la Grenouillère. — Les deux Souris et Émilie Dupré. — Le comte de Fimarcon et le duc de Melun. — Bons conseils et éternelles amours. — La flûte et le tambour. — La « belle » d'Uzée, la Le Roy et la Fillon. — L'opportunisme du duc de Noailles. — La princesse Palatine et le bal de l'Opéra. — Un voyage à Cythère. — Un grand seigneur qui l'est peu. — La fiancée du roi de Garbe. — Les trois sœurs Quinault. — La duchesse de Nevers. — La demoiselle en or. — Mlle de Seyne et Quinault-Dufresne. — Mlle Gautier et Mlle Duclos.

Louis XIV n'est pas encore mort, et déjà les grands seigneurs, officiers de sa maison, ne craignent pas de prendre femme parmi les comédiennes, ainsi que nous l'avons vu par l'exemple du marquis de Villiers.

La comédienne, sous les successeurs du grand roi, va infliger au blason de bien plus fréquentes et de bien plus graves défaites. Bientôt les fils des Preux et les descendants des Croisés deviendront ses plus humbles esclaves et lui sacrifieront tout ce qui faisait leur gloire et leur prestige. Continuons à suivre le cours de ses exploits galants.

Ce n'est pas seulement lorsque quelqu'une de ses pièces n'avait pas réussi, mais plus souvent encore lorsque sa femme avait trop réussi, que Dancourt allait souper à *la Cornemuse*.

Expliquons cette phrase.

Dancourt (*alias* Carton), l'acteur-auteur de la Comédie française, demandait quelquefois sur ses pièces, rapporte-t-on, le sentiment de sa fille aînée, Mimi, célèbre par sa beauté, ses grâces et son esprit. Malgré sa jeunesse, elle joignait à un goût sûr des connaissances que l'expérience seule peut donner. Quand Dancourt ne réussissait pas, les amis de sa femme, qui redoutait en ces circonstances les effets de sa mauvaise humeur, avaient soin de l'entraîner chez *Chéret*, fameux marchand de vins à l'enseigne de *la Cornemuse*. Là, Dancourt noyait son chagrin dans les bouteilles, et l'on assure que Chéret le voyait souvent.

Un jour que l'on répétait une de ses pièces dont il espérait beaucoup :

— Mimi, dit-il à sa fille, que penses-tu de ceci?

— Oh! mon père, répondit Mimi, je crains bien que, le jour de la première représentation, vous n'alliez souper *à la Cornemuse!*

La femme de Dancourt avait en effet des amis, et en très grand nombre, voire même du meilleur monde, auxquels Dancourt ne pouvait résister, et qui l'entraînaient souvent à *la Cornemuse*, alors qu'il eût été beaucoup plus disposé à rentrer chez lui pour y rosser sa femme à raison de quelque frasque galante qu'elle avait faite avec trop de retentissement.

Mme Dancourt marqua à la Comédie française plus par ses galanteries que par son talent.

Mimi, sa fille, marqua autant par ses galanteries que par son talent.

Naturellement, elle visait le blason.

Son attaque ne fut pas infructueuse, et, après avoir beaucoup exposé sa... vertu, elle finit par l'abriter sous le manteau de la noblesse financière.

Elle épousa en justes noces le fameux Alexandre-Jean-Joseph Le Riche de la Popelinière, qui, de son état, était fermier général.

Elle aurait pu s'en tenir à ce triomphe; elle n'en eut pas, malheureusement pour elle, la sagesse, et elle fit la sottise de se laisser tourner la tête par le duc de Richelieu, alors tout en sa fleur. — Mais Ri-

chelieu était un conquérant artistique, qui ne recherchait les conquêtes que pour le plaisir de conquérir, et, à peine Mimi Dancourt de la Popelinière se futelle rendue à lui à merci, que, l'ayant scandaleusement affichée, il l'abandonna.

Mimi de la Popelinière fit mille folies pour ramener le volage amant, ce à quoi elle ne put réussir ; le seul résultat qu'elle obtint fut que son mari, jugeant incompatible avec son honneur et sa considération de vivre plus longtemps avec une pareille affolée, demanda sa séparation et l'obtint.

Mimi en mourut, et M. de la Popelinière se remaria.

Vers ce temps-là, mais plutôt un peu auparavant, le duc de Chartres, qui fut bientôt duc d'Orléans, puis régent de France, faisait ses premières armes dans la carrière galante.

Le duc avait connu les plaisirs de l'amour à treize ans ; une dame de qualité, nous apprend madame sa mère, l'y avait initié.

Il paraît que la leçon avait été bonne, car, à quatorze ans, le duc fait déjà parler de lui, et la chronique scandaleuse du temps nous apprend qu'il a séduit la petite Éléonore, fille du concierge du garde-meuble du Palais-Royal.

« Il en eut, âgé de quatorze ans, un enfant, ce qui fit grand bruit. Monsieur s'en fâcha fort, Ma-

dame (la princesse Palatine) n'en fut pas mécontente. »

Ce fut alors le tour des actrices.

« La Grandval, comédienne, succéda à Léonore; mais on s'opposa à cette intrigue, parce qu'on la trouvait trop vieille et trop corrompue pour lui. »

A la Grandval succède la Desmares.

Christine-Antoinette-Charlotte Desmares était née à Copenhague en 1682, de père et mère comédiens, faisant partie de la troupe française entretenue par le roi de Danemark.

Son père ayant été appelé à la Comédie française, la petite Charlotte, à peine âgée de huit ans, parut sur cette scène, sans doute dans un rôle d'enfant, en 1690.

A la date de 1719, la princesse Palatine, mère du régent, la signale comme « une des meilleures actrices de la troupe du roi ».

Charlotte Desmares était la nièce de la Champmeslé : elle avait donc de qui tenir pour le talent et... la galanterie.

Son premier amant fut ce même grand Dauphin qui faisait jeûner la Raisin et qui fit remettre dix louis à Fanchon Moreau dans les circonstances que nous avons rapportées.

Elle ne fit avec ce prince ni ses affaires de cœur ni ses affaires d'argent.

Elle se rejeta alors sur le duc d'Orléans, « qui en fut un moment, au dire des *Mémoires* de Maurepas, réellement amoureux. »

Elle devint même comme le refrain des amours du prince, car, à chaque nouvelle maîtresse qu'il quitte, on le voit retourner à la Desmares.

Elle en eut une fille qui, dit M. de Lescure, « fut *reconnue* simplement, et non *légitimée*, mais qui, dès l'an 1722, prit les armes de France. »

La Desmares, peu de temps après, accoucha de nouveau, d'un garçon cette fois, et elle voulut mettre aussi cet enfant sur le compte du duc d'Orléans, mais celui-ci ne voulut pas le reconnaître.

« Mon fils, écrit la Palatine, a eu de la Desmares une petite fille. Elle aurait bien voulu lui mettre sur le corps un autre enfant, mais il a répondu : — *Non, celui-ci est trop arlequin.*

« Elle lui demanda ce qu'il voulait dire par là. Il répondit : — *Il est de trop de pièces différentes.* »

La Desmares avait alors, en effet, notoirement plusieurs amants, entre autres le comédien Baron, que le duc d'Orléans, dans sa jalousie, exila, un banquier suisse nommé Hogguers, ce même Électeur de Bavière qui protégeait la d'Arco et qui avait voulu congédier la Maupin avec un sac de quarante mille écus, et enfin le régent.

Ce dernier ayant refusé l'enfant, la Desmares le porta à l'Électeur, qu'elle « savait bon prince et ne reculant pas devant un bâtard ».

Il est probable que l'Électeur endossa. C'est du moins ce qui semble résulter de ces lignes de Madame :

« Je ne sais pas si elle (la Desmares) ne l'a pas donné (l'enfant) à l'Électeur de Bavière, qui y avait aussi travaillé de son côté et auquel cela a coûté la plus belle et la plus magnifique tabatière qu'on puisse voir. Elle était garnie de grands diamants. »

Nous ignorons ce que devint cet enfant.

Quant à la fille de la Desmares, elle fut mariée en 1719 au marquis de Ségur, colonel de cavalerie et brigadier des armées du roi.

C'est ainsi que le coin de la comédienne pénétrait chaque jour davantage dans le corps de la noblesse.

La Desmares jouait encore à la Comédie française en 1721. C'est à cette époque qu'elle se retira du théâtre.

Elle avait alors trente-huit ans, était encore très jolie et dans toute la force de son talent.

Qu'est-ce qui avait pu la déterminer à une retraite si prématurée?

Le mariage, peut-être.

Selon Boisjourdain, elle se serait mariée avec le

fils de Poisson, un des premiers comédiens (le père, pas le fils) du Théâtre-Français.

Or, ne peut-on supposer, avec quelque justesse, que ce mari, très épris, plus jeune que sa femme, et jaloux de ses droits, imposa à Charlotte, la viveuse Charlotte, le régime du pot-au-feu? Nous nous bornons à risquer l'hypothèse.

En l'admettant, on s'expliquerait encore que Poisson fils, qui interdisait à sa femme de continuer à jouer la comédie en public, eût, par une déférence assez naturelle à cette époque, fait exception quand il s'agissait de certaines représentations à la cour.

Il est certain, dans tous les cas, que la Desmares rompit au moins une fois sa retraite en faveur de cette élite de son public.

Nous lisons, en effet, dans la VI[e] lettre de M[lle] Aïssé, à la date de 1727 :

« Il y a eu des tracasseries à la cour; les dames du palais ont voulu jouer des comédies pour amuser la reine ; MM. de Nesles, de la Trémouille, Gaisî, Gontault, Tallard, Villars, Matignon, étaient les acteurs. Il manquait une actrice pour de certains rôles, et il était nécessaire d'avoir quelqu'un qui pût former les autres. *On proposa la Desmares*, qui ne monte plus sur le théâtre. M[me] de Tallard s'y opposa et assura qu'elle ne jouerait point *avec une comédienne*, à moins que la reine ne fût une des actrices.

La petite marquise de Villars dit que Mme de Tallard avait raison et qu'elle ne voulait point jouer aussi, à moins que l'empereur ne fît Crispin. Cette grande affaire finit par des éclats de rire. Mme de Tallard a été si piquée qu'elle a quitté la troupe. *La Desmares a joué* et les comédies ont très bien réussi. »

Cet accès de pruderie de la part de Mme de Tallard était des plus ridicules, et la marquise de Villars s'en moqua bien spirituellement en disant que pour sa part elle ne jouerait pas à moins que l'empereur d'Allemagne ne vînt atténuer la présence de la Desmares en remplissant le rôle de Crispin.

C'était d'autant plus ridicule qu'il y avait de nombreux précédents.

En 1685, notamment, on représenta à la cour un grand ballet, *le Temple de la Paix*, dont les personnages furent interprétés partie par les plus grandes dames et les plus grands seigneurs de la cour, partie par les danseuses et les danseurs du corps de ballet de l'Opéra, et l'on vit danser ensemble, mêlés et confondus, Mme la duchesse de Bourbon, Mlle de Blois, Mlle d'Armagnac, Mlle d'Uzès, Mme de Lewestein, Mlle d'Estrées, la princesse de Conti, Mlle de Pienne, les danseuses La Fontaine, Bréard, Laurent, Lepeintre, *Desmatins*, le comte de Brione, le prince d'Enrichemont, le chevalier de Sully, le comte de Guiche, le chevalier de Soyecourt, le

marquis de Moy, les danseurs Pécourt, Dumirail, Joubert, Magny, Favier.

La Desmatins n'avait pas meilleure réputation que la Desmares, et la duchesse de Bourbon valait bien Mme de Tallard!

La Desmares, après avoir subjugué les plus grands princes et régenté même le régent, mourut en paix, le 12 septembre 1753, à Saint-Germain en Laye.

« Il existe, dit M. de Lescure dans *les Maîtresses du Régent*, deux portraits de Mlle Desmares : l'un par Watteau, en costume de *Pèlerine*, l'un de ses rôles. Le plus connu est de Coypel, gravé par Lépicié. Il suffit de voir ce cou à robustes attaches, ce double menton, cette opulente poitrine, ces cheveux drus, ce nez aux ailes frémissantes, ces yeux ronds, ce teint à la flamande, pour se convaincre que jamais la Desmares n'emporta à la ville quelque chose des tristesses tragiques. De quel joyeux coup de talon elle devait repousser au loin, dans l'ombre de sa loge, la solennelle défroque de velours et d'or, pesante parure de sa royauté cornélienne! Quel bonheur de quitter le cothurne pour la pantoufle, et de jeter son bandeau de clinquant par-dessus les moulins! — Heureuse femme! elle trouvait le moyen de répondre à une invitation à souper entre deux tirades sesquipédales! Heureuse femme! elle eut

mis *Athalie* en mirlitons et bu du champagne dans cette urne funèbre, que plus tard la Lecouvreur devait remplir de larmes!

« On comprend que l'art et la vie aient été également légers à cette femme insoucieuse et charmante, promenant d'amour en amour, de festin en festin, son cœur facile et son appétit insatiable. »

Voilà une oraison funèbre bien digne de l'héroïne.

Le Régent n'aimait ni les femmes ni les hommes qui engendrent la mélancolie.

Son amour se plaisait à recruter surtout parmi les comédiennes, où l'on trouvait à cette époque plus d'insouciance, plus de gaieté, plus de liberté — et une absence générale de préjugés.

Il variait d'ailleurs ses distractions entre la Comédie française et l'Opéra, et il alternait volontiers entre la Desmares et la Florence.

La Florence était une danseuse — de l'Opéra, cela va sans dire.

Elle était extrêmement belle — presque aussi belle qu'elle était bête, ajoutent quelques-uns, ce qui, chez une danseuse, est la dernière expression de la beauté.

La Palatine dit :

« La mère de l'abbé de Saint-Albin (Florence) était fort belle, mais elle n'avait nul esprit ; c'était une sotte ; lorsqu'on la voyait on aurait pensé, avec ses

jolies mines, que personne n'était plus fin qu'elle. »

Boisjourdain, de son côté, parle en ces termes de la Florence :

« C'était une danseuse de l'Opéra, très belle personne pour qui le Régent marqua un goût soutenu pendant quelque temps. »

Maurepas va conter l'histoire de la liaison :

« Les amours de M. le duc d'Orléans avec la Desmares furent interrompues par le goût qu'il prit pour la Florence, danseuse de l'Opéra qui avait, en ce temps-là, sur son compte, M. Mittantier, greffier en chef de l'Hôtel de Ville de Paris, et qu'elle ne quitta point pour ce prince.

« Elle devint grosse et eut un garçon qui a été baptisé à Saint-Eustache, comme fils du sieur *Coche*, valet de chambre de M. le duc d'Orléans. C'est ce fils que M. le duc d'Orléans a reconnu depuis sous le nom d'abbé de Saint-Albin, à la sollicitation de Madame (la mère du régent), qui l'aimait beaucoup par rapport au père Lignières (jésuite confesseur du jeune roi Louis XV), à qui il faisait régulièrement sa cour. »

Ce fils, fait prêtre malgré lui, fut plus tard duc, pair et archevêque de Cambrai.

Il eut moins de talent que Fénelon, sans doute, mais sa mère était si jolie !

Par malheur, Florence était en même temps la

moins constante des maîtresses ; il y a même lieu de douter que ses pieds fussent plus légers que son cœur.

Ses infidélités allèrent si loin, qu'elles finirent par impatienter le Régent, qui était pourtant un des protecteurs les plus accommodants que jamais danseuse puisse rencontrer.

Le Régent avait fait tout ce qu'il était possible pour parquer le cœur de la ballerine : il l'avait retirée de l'Opéra et l'entretenait de la façon la plus brillante : rien n'y fit. Non seulement Florence continua de revoir son greffier de l'Hôtel de Ville, mais elle greffa sur ce greffier une foule d'autres rivaux au chef de l'État, jusqu'à ce que celui-ci, lassé de tant de zèle pour une arboriculture qui n'amenait à son front que des frondaisons dont il n'ambitionnait pas absolument la couronne, abandonna l'espalier et revint à la Desmares.

Laissons, maintenant, la parole à Saint-Simon :

« Le prince de Léon (fils du duc de Rohan) était un grand garçon élancé, laid et vilain au possible, qui avait fait une campagne de paresseux et qui, sous prétexte de santé, avait quitté le service pour n'en pas faire davantage. On ne pouvait d'ailleurs avoir plus d'esprit, de tournure distinguée, ni plus l'air et le langage du grand monde, où d'abord il était entré à souhait. Gros joueur, grand dépensier

pour tous ses goûts, d'ailleurs avare, et tout aimable qu'il était, et avec un don particulier de persuasion, d'intrigues, de souterrains et de ressources de toute espèce, plein d'humeur, de caprices et de fantaisies, opiniâtre comme son père et ne comptant en effet que soi dans le monde.

« Il était devenu fort amoureux de Florence, comédienne que M. le duc d'Orléans avait longtemps entretenue, dont il eut l'archevêque de Cambrai d'aujourd'hui... M. de Léon dépensait fort avec cette créature, en avait des enfants, l'avait menée avec lui en Bretagne, mais non pas dans Dinan même, où il avait présidé aux États, et il arrivait avec elle en carrosse à six chevaux, avec un scandale ridicule. Son père mourait de peur qu'il ne l'épousât. Il lui offrit d'assurer cinquante mille livres de pension à cette créature et d'avoir soin de leurs enfants, s'il voulait la quitter, à quoi il ne voulait point entendre. Quelque mal qu'il eût été toute sa vie avec Mme de Soubise, qui, de son côté, ne l'aimait pas mieux... elle était fort peinée de voir son propre neveu, et qui devait être si riche, dans de pareils liens. Elle fit donc en sorte, avec ces billets dont j'ai parlé, qui mouvaient si ordinairement entre le roi et elle, qu'il parlât au fils, puis au père, à qui séparément il donna des audiences, et longues, dans son cabinet. La Florence fut pourtant enlevée aux Ternes, jolie

maison dans les allées du Roule, où le prince de Léon la tenait, et mise dans un couvent. Il devint furieux, ne voulut plus ouïr parler de père ni de mère, et ce fut pour consommer la séparation d'avec Florence et raccommoder le fils avec ses parents, et le rendre traitable à un mariage, que le roi manda le prince de Léon près le duc de Rohan. »

La lettre de cachet par laquelle le duc de Rohan fit enfermer Florence n'avait pas été obtenue sans peine : il avait fallu, pour l'arracher au roi, tout le crédit de Mme de Soubise, qui avait été sa maîtresse, et qui, même après sa rupture, avait toujours conservé sur lui le plus grand empire.

Mme de Soubise avait été fort belle ; mais sa couleur, comme dit Saint-Simon, paraissait *d'un blond hasardé*.

La lettre de cachet obtenue par elle contre Florence ne semble pas lui avoir porté bonheur, car elle mourut deux ans après, en 1709, à l'âge de soixante et un ans. Florence avait été enfermée en 1707.

Depuis cette époque, nous ne savons rien de précis sur le sort de la danseuse.

Mourut-elle au couvent, convertie par force ou gagnée par la grâce ?

L'en laissa-t-on, au contraire, sortir, lorsque la fureur et la passion du prince de Léon furent apaisées et qu'on ne vit plus aucun danger pour la famille

de Rohan dans la libre circulation de sa jolie personne ?

Rien n'étaie positivement la première hypothèse.

Il y a en faveur de la seconde un couplet du recueil de Maurepas, en date de janvier 1742, dans lequel la Pâris (célèbre *appareilleuse*) adresse ou est censée adresser à M. de Marville, lieutenant de police, une requête qui commence ainsi :

> A toute abbesse de Cypris,
> Sans en excepter la Pâris,
> Non plus que la *dame Florence*...

Il faudrait conclure de ce couplet que Florence, sortie du couvent, et ayant perdu sa beauté, avait été réduite à exploiter celle des autres.

C'est bien difficile à admettre. Il semble impossible que l'on eût laissé tomber dans cet excès d'ignominie la mère d'un enfant reconnu du Régent, de cet abbé de Saint-Albin qui, à l'époque où nous reporte le couplet, s'il n'était pas encore archevêque de Cambrai, était tout au moins évêque de Laon, et de plus duc et pair.

Être duc et pair, évêque, et souffrir que sa mère fasse un pareil métier, c'est chose qui dépasse l'imagination, — si l'on veut bien, du moins, se rappeler le temps où cela se serait passé.

Aussi, M. de Lescure, qui connaît bien ce temps-là, n'accepte pas les conclusions qui résultent matériellement du couplet.

« Mais non, dit-il ; Florence était morte. Un imparfait de Madame *permet* de le croire : — *Florence* ÉTAIT, dit-elle, dès le 26 juillet 1716, et elle le répète le 2 novembre 1719.

« Après tout, mourir ainsi, cela ne vaut-il pas mieux que de la voir accolée à ces noms infamants, la Pâris, la Lacroix, et que de devenir, comme ces deux célèbres appareilleuses, la risée de Paris et l'esclave de la police?

« Cela ne vaut-il même pas mieux que, ruinée de beauté et d'argent, s'aller jeter à la Seine comme *la Mazé*, et coquette désespérée, se noyer en plein jour, en rouge et en mouches, en bas de soie couleur de chair, et d'aller à la mort comme à la noce ? »

Eh ! bien, n'en déplaise à notre très érudit et très éloquent auteur, nous ne saurions partager son opinion en ce qui concerne cette *Mazé*, qu'il vient d'évoquer sans que sa cause le demandât nécessairement, et nous trouvons que cette fille d'Opéra, comme l'appelle Mathieu Marais, a fait preuve, en se suicidant dans les conditions que l'on vient de lire, d'une résolution, d'une énergie, d'une crânerie, comme nous disons aujourd'hui, dont bien des grandes

dames et des grands seigneurs de l'époque eussent été incapables.

La Mazé était une simple *marcheuse* de l'Opéra, mais elle n'était pas moins jolie que la Florence, et, à quoi bon le dissimuler, elle avait cru pouvoir faire flèche de tout bois, — moyennant quoi elle était parvenue à se constituer trois mille livres de rente sur la Ville.

Quoi de plus légitime? Ne l'était-ce pas tout au moins autant que l'enfant reconnu de Florence?

Mais le magot de la Mazé n'eut pas la même chance que l'abbé de Saint-Albin : au lieu de croître *eundo*, il décrut, grâce aux tripotages de Law et du Régent, si bien qu'elle se trouva tout à coup complètement ruinée par le « Système ».

Alors, que fit-elle?

Comme elle avait encore le hoquet de la vie d'autrefois, elle préféra mourir plutôt que de recommencer, et, s'étant parée comme aux jours des grandes luttes galantes, elle salua le monde avec la grâce et la courtoisie du gladiateur antique, puis se donna libéralement en pâture aux poissons — qu'elle avait, hélas! trop connus!

C'est la Grenouillère, l'éternelle Grenouillère, qui fut le théâtre de cette fin sublime !

Ne l'oubliez pas, ô nymphes de la Seine, vous qui, pendant l'été, vous rendez là chaque dimanche,

sans doute pour y laver, comme dans la piscine de Bethzaïda, tous les péchés dont vous vous êtes couvertes pendant la semaine. Le souvenir de la Mazé vous dira comment on se refait une virginité.

A la Florence et à la Desmares, succédèrent dans la faveur du Régent la Souris et la Dupré.

La Souris était une chanteuse. M. Arsène Houssaye explique qu'on la nommait ainsi « à cause de sa taille svelte et fine ».

Nous croyons qu'on l'appellait la Souris uniquement parce qu'elle était Mlle Souris.

Nous la voyons figurer pour la première fois à l'Opéra dans le *Jugement de Pâris*, où elle créa un rôle. Nous la retrouvons ensuite dans le personnel des premières représentations de plusieurs autres opéras, tels que *les Éléments* (1725) et *Télégone* donnés la même année. Mais elle ne joue que des rôles secondaires et ne paraît pas avoir jamais été une cantatrice *di primo cartello*.

Elle était extrêmement jolie, élégante, distinguée, et elle fit de nombreuses conquêtes, parmi lesquelles le Régent.

Mais elle n'était pas moins libertine, infidèle, volage et capricieuse.

Ses amours avec le Régent ne durèrent pas long-

temps, mais ce fut plutôt la faute du duc de Richelieu que celle de la chanteuse.

Le Régent s'étant avisé de contrarier les relations de la princesse sa fille avec l'irrésistible séducteur, celui-ci résolut de s'en venger en lui enlevant la Souris, avec laquelle « le prince vivait publiquement ». Pour réaliser son projet, le duc mit dans sa confidence Thévenard, artiste de l'Opéra, chanteur aussi distingué qu'ivrogne émérite, et lui donna deux cents louis pour les frais d'une fête villageoise dans une maison que l'acteur possédait à Auteuil.

« Il y eut grand concours de peuple qui venait pour le bal, pour le feu d'artifice, pour l'illumination, et la Souris devait en être la reine. Tout devait passer pour être fait pour elle et pour ses plaisirs. — Richelieu arriva l'après-dînée dans un de ces chars qu'on nommait alors des *phaétons :* deux hommes avertis prièrent la Souris de venir près d'un grand seigneur qui voulait lui parler ; on la fit monter dans le char, et on alla à toute bride à Paris, sans que le Régent parût déconcerté ni fâché de l'insulte. »

Thévenard avait joué là un rôle d'autant moins délicat, qu'il était lui-même un des amants de la Souris.

La Souris avait une sœur cadette qui était aussi à l'Opéra, et qui s'appelait *Souris* comme elle, ce qui

établit encore mieux que ce nom de Souris était bien leur nom de famille.

M. de Lescures dit de ces deux sœurs :

« Ces deux sœurs Souris, deux sœurs à la taille svelte et fine, au cœur volage, à la dent aiguë, *qui grignotèrent* sous la Régence *pas mal de grands seigneurs*, et dont il faut chercher les mérites ailleurs que sur les registres de l'Opéra... »

Naturellement, après l'équipée de la Souris avec Richelieu, le Régent ne voulut plus en entendre parler, et il se rejeta sur une danseuse — de l'Opéra toujours — nommée Émilie Dupré.

Il paraît que c'était une Bretonne, de Rennes, et qui joignait, contrairement à ce que l'on rencontre habituellement chez les danseuses, la naïveté au désintéressement.

C'était, comme on voit, un oiseau rare, — d'autant mieux qu'on nous la représente comme étant en même temps fort belle.

Après avoir appartenu à l'un des roués, le comte de Fimarcon, puis au duc de Melun, elle était échue au Régent, qui l'honora d'une confiance toute particulière.

Le Régent qui, interrogé sur les affaires de l'État par Mme de Parabère, lui répondait en l'amenant devant un miroir et disant : « Regarde, contemple, et dis-moi si une pareille tète est faite pour disposer

l'esprit aux idées de la politique? » et qui faisait profession de ne pas permettre que l'oreiller fût une succursale de son cabinet, le Régent, disons-nous, dérogea à ces habitudes uniquement en faveur de la danseuse. Ce que ni Mme de Parabère, ni Mme de Sabran, ni Mme d'Averne, ni même Mme de Tencin n'avaient pu obtenir de lui, il l'accorda à Émilie Dupré, ainsi qu'on va le voir par le récit suivant :

« L'abbé Dubois, à son retour d'Angleterre, ayant à communiquer au Régent des dépêches importantes, relatives aux affaires étrangères et au roi George, sur lesquelles il fallait répondre sur-le-champ, entra à sept heures du matin dans la chambre du Régent, qu'il trouva avec Émilie. Dubois voulait se retirer, mais le Régent arrêta l'abbé, lui demandant pourquoi il venait ce jour-là d'aussi bonne heure? *Émilie est secrète*, ajouta le Régent; *elle a un excellent esprit; elle nous donnera un bon conseil.* — Dubois obéit et travailla avec le Régent, qui demanda à Émilie ce qu'elle pensait de ce qu'elle venait d'entendre. Émilie répondit si bien, que le Régent, adoptant son avis, s'écria : *Ne t'avais-je pas dit, l'abbé, qu'Émilie nous donnerait de bons conseils? Exécutons donc ce qu'elle vient de prononcer.* »

Voici pour le désintéressement de la danseuse :

« Ce fut (Émilie) une des maîtresses qui vécurent le plus longtemps avec le Régent. Voulant un jour lui

faire un présent de boucles d'oreilles de quinze mille francs, Émilie, qui avait déjà reçu quelques bijoux, répondit modestement que ces diamants n'étaient pas faits pour elle, et qu'ils étaient trop beaux. »

Cela fait rêver de la morale en action.

Enfin, voici pour la naïveté :

« Le duc d'Orléans avait pour sa maîtresse la plus grande estime. En échange de la promesse qu'elle lui fit de n'avoir plus d'amant après lui, Philippe riposta par un serment de fidélité. »

Et Émilie crut à ce serment.

Dix mois après, elle était remplacée, et elle-même retournait à Fimarcon, avec qui elle dépensait les deux cent mille livres que le Régent lui avait fait gagner au jeu de Law.

A propos de quoi Philippe disait philosophiquement :

« — Il faut bien que tout le monde soit heureux ! »

Puis, Émilie, ruinée, passa à M. de la Roche-Aimon, avec qui, Fimarcon, furieux, se battit en duel, et, enfin, elle tomba aux mains du vieux duc de Mazarin, ce maître fou, à qui elle fit faire quelques-unes de ses dernières folies.

Il y a lieu de croire qu'à cette époque-là, son désintéressement et sa naïveté étaient allés rejoindre les lunes d'antan.

Une assez jolie consommation de grands seigneurs,

après tout, pour une danseuse qui jouit d'une réputation de sagesse relative!

Cependant, le Régent ne sortait plus d'une danseuse que pour tomber dans une autre.

C'est ainsi que d'Émilie Dupré, il était allé à Mlle d'Uzée, « la belle » d'Uzée, également danseuse de l'Opéra, — en passant par la Le Roy, autre fille d'Opéra, et la Fillon, qui avait peut-être aussi appartenu à l'Opéra, mais qui était devenue avant tout une fille galante, en attendant de se faire *appareilleuse.*

La Le Roy fut triomphalement promenée par le Régent, un jour, au bal de l'Opéra, et serait ensuite prématurément morte des suites d'un coup de pied « donné par le plus brutal des amants ».

On ne nous dit pas le nom de ce galant personnage, mais il n'y a aucune apparence que ce soit le Régent, dont la passion n'était jamais assez violente pour aller jusqu'au coup de pied, bien qu'il lui soit pourtant arrivé une fois de battre Mme de Parabère et de la jeter par terre.

Quant à la belle Mlle d'Uzée, elle ne fit que passer entre les bras du Régent : peut-être n'était-elle pas assez forte buveuse. Quoi qu'il en soit, le Régent s'en fatigua rapidement.

Heureusement pour elle que le duc de Noailles

éprouva, à ce moment-là, le besoin d'être libertin.

Duclos, dans ses *Mémoires secrets*, dit à propos de ce seigneur :

« Dévot ou libertin suivant les circonstances, il se fit disgracier en Espagne (où il était ambassadeur), en proposant une maîtresse à Philippe V. Il suivit ensuite M[me] de Maintenon à l'église, *et entretint une fille d'Opéra* au commencement de la régence, *pour être au ton régnant.* »

On ne saurait se montrer plus opportuniste.

Or, cette fille d'Opéra n'était autre que la belle d'Uzée ; mais le duc de Noailles, en la prenant uniquement « pour être au ton régnant », n'avait pas assez médité sur ce proverbe qui recommande de ne pas badiner avec l'amour et de ne point jouer avec le feu, car, en peu de temps, il devint amoureux fou de sa maîtresse, dont la mort seule put le séparer. Ce fut elle qui mourut, et ce fut lui qui pleura.

Le Régent avait un fils, qui fut plus tard surnommé le *dévot*. C'était Louis d'Orléans. Mais, s'il tourna, par la suite, à la dévotion jusqu'au ridicule, voire même jusqu'à la folie, il ne faut pas croire qu'il eût toujours été un « saint », — car on l'appela aussi le *saint*.

Le Régent d'ailleurs ne l'avait pas élevé pour cela,

à moins qu'on ne veuille considérer les bals masqués de l'Opéra comme un des moyens les plus sûrs d'être agréable au Seigneur.

Ce n'était point l'avis de la Palatine, mère du Régent, et grand'mère du jeune Louis d'Orléans, pour lors simple duc de Chartres.

Nous lisons, en effet, dans une des lettres de cette princesse :

« Je suis extrêmement vexée, car hier au soir, j'ai appris que mon fils et Madame d'Orléans ont permis à leur fils d'aller à ce maudit bal de l'Opéra. C'est le moyen de perdre corps et âme un garçon qui était si pieux : car aller au bal de l'Opéra ou dans un mauvais lieu c'est tout un. »

Les alarmes de la Palatine n'étaient que trop fondées.

Ce fut effectivement au bal de l'Opéra que le jeune duc de Chartres rencontra Mlle Quinault-Dufresne.

On va voir ce qu'il en advint :

« D'août 1721 à janvier 1722, dit M. de Lescure, nous trouvons peu de faits à noter dans la vie intime de la cour du Régent. Les choses s'y passent comme à l'ordinaire. Mme d'Averne s'y ennuie de plus en plus avec son amant. Le Régent commence à se dégoûter de sa maîtresse. Attentif, enfin, à la voix de la conscience, ou plutôt au sourd murmure d'une constitution ébranlée, il se fait par moment une

sorte de sagesse de l'impuissance, de philosophie de l'épuisement, qu'il exprime d'une façon toujours originale et pittoresque.

« *Son fils*, M. le duc de Chartres, est tombé malade d'une maladie qui ressemble fort à celle qui le menace... On attribue, non sans quelque raison, l'alitement du prince *aux excès voluptueux dont la Quinault lui a fait un dangereux besoin*. Le Régent ne blâme pas son fils d'une conduite copiée sur la sienne. Sa morale est digne de lui. — « Nous ne « sommes pas de fer, lui dit-il, il se faut ménager. »

Ce récit est absolument conforme à ce que Mathieu Marais dit dans son *Journal*, sur le même sujet, à la date du 9 janvier 1722 :

« M. le duc de Chartres est tombé malade d'une grosse fièvre... Saigné plusieurs fois du bras, du pied ; abcès vidé par le nez, parce qu'il ne s'était jamais mouché. Mais la fièvre ne le quitte point ; on dit *qu'il s'est épuisé auprès de la petite Quinault, comédienne*, qui est sa maîtresse. »

On voit que la « petite Quinault » avait fait faire au duc de Chartres un joli voyage à Cythère et qu'elle n'avait pas ménagé les agréments le long de la route.

Était-ce une raison pour que le duc de Chartres « la quittât *platement*, lui laissant un enfant et *quelques centaines de louis* » ?

Voilà qui était peu grand seigneur et surtout peu digne du fils du Régent.

Mais ce dernier suppléait à la ladrerie de son fils, car nous lisons dans le livre de M. Nérée Desarbres, *Deux siècles à l'Opéra*, à propos de Mlle Quinault-Dufresne : « Enrichie par Samuel Bernard, entretenue par le marquis de Nesle, *protégée par le Régent*, vraie fiancée du roi de Garbe, elle est enfin épousée par le duc de Nevers. »

Est-ce avant ou après les relations de la Quinault avec le duc de Chartres, que le Régent « protégea » la danseuse?

Ce pourrait bien être avant, pendant et après.

On sait qu'en fait d'amours le Régent était peu délicat et qu'il ne reculait même pas devant l'inceste...

Quoi qu'il en soit, nous savons que la Quinault-Dufresne avait été préalablement enrichie par Samuel Bernard et qu'elle n'en était par conséquent pas à « quelques centaines de louis » près au moment où le duc de Chartres la quitta.

Mais, comble d'ingratitude, le duc de Chartres ne se borna pas à quitter « platement » la Quinault sous prétexte qu'elle lui avait donné trop de plaisir : il éprouva encore le besoin, quand il fut perdu de dévotion, de vomir la honte et l'infamie contre ce qu'il avait adoré. Il osa écrire une dissertation *contre les*

spectacles, se faisant ainsi le précurseur du sauvage Jean-Jacques Rousseau, dissertation où se trouvent les lignes suivantes :

« Tout le monde convient que les actrices et même les spectatrices ne sont occupées qu'à souffler le feu de l'impureté par leurs ajustements... La facilité dont on sait que sont les comédiennes et les filles d'Opéra, qui est telle que ces noms sont synonymes avec ceux de la courtisane ou de femme publique, empêche que la difficulté de réussir ne suspende la brutalité, est cause que les jeunes gens s'adressent plutôt à elles qu'à d'autres, ce qui fait la crapule, et je ne crains point de dire que cette réputation a le même inconvénient que la nudité qu'on voyait dans les anciennes ; cette débauche engage à de fortes dépenses qui ruinent les familles... »

Comme on sent, dans cette dernière phrase, toute la peine qu'éprouva jadis le prince à abandonner « quelques centaines de louis » entre les mains de celle qui avait failli le faire mourir de plaisir!

Mais revenons à celle-ci, à Mlle Quinault-Dufresne.

M. Nérée Desarbres, dans son ouvrage déjà cité, classe Mlle Quinault parmi les danseuses de l'Opéra.

Peut-être avait-elle commencé par être danseuse, pour passer ensuite au Théâtre-Français, ainsi que le fit plus tard Mlle Clairon, qui, elle, avait débuté comme chanteuse ; mais elle est généralement beau-

coup plus connue comme actrice dramatique qu'en qualité de ballerine.

Nous avons vu que Mathieu Marais la qualifie de *comédienne;* si elle eût appartenu au ballet de l'Opéra, il l'aurait certainement spécifié, en la qualifiant de *danseuse.*

On lit d'autre part dans les *Mémoires secrets de Bachaumont*, à la date du 17 septembre 1768 ;

« M. le duc de Nevers vient de s'éteindre, âgé de près de quatre-vingt-douze ans. C'était un seigneur de beaucoup d'esprit, mais dont les mœurs ont passé quelquefois à la cour pour trop philosophiques. On prétend *qu'il avait épousé la demoiselle Quinault*, excellente *comédienne*, et sœur du fameux Dufresne. »

Puis, M. de Lyden, qui connaît aussi bien son théâtre d'autrefois que celui d'aujourd'hui, donne la note suivante :

« Quinault (*Marie-Anne*), *cantatrice*, *comédienne* et *compositeur*. Elle était la sœur du comédien de ce nom. Grâce à la bienveillance du duc d'Orléans (le Régent), elle reçut le cordon de Saint-Michel. Elle était de plus logée, servie et nourrie au Louvre. Elle y resta soixante ans, y mourut à l'âge de *cent trois* ans, après avoir épousé *secrètement* le duc de Nevers. Elle était très considérée et recevait brillante et nombreuse compagnie. »

Remarquons que partout il s'agit de la même personne, de la Quinault qui a épousé, — secrètement ou officiellement, peu importe, — le duc de Nevers. D'après M. de Lyden, cette Quinault avait été *cantatrice* avant d'être comédienne : pourquoi n'aurait-elle pas été danseuse avant d'être cantatrice? La Desmatins, qui se distingua comme chanteuse, avait débuté à l'Opéra par la danse.

Il est d'ailleurs difficile de rejeter l'autorité de M. Nérée Desarbres, qui fut longtemps secrétaire de l'Opéra, et qui a évidemment relevé les noms qu'il cite sur les registres même de l'Académie de musique.

Donc la Quinault-Dufresne, à notre avis, fut successivement danseuse, cantatrice, actrice dramatique, et, parallèlement, compositeur.

Ces divers talents expliquent l'admission au Louvre, admission qui avait lieu dans les conditions suivantes :

Louis XIV ayant définitivement abandonné le Louvre, place y fut faite, peu à peu, sous la grande galerie, pour loger tout ce qu'il y avait de plus célèbre en fait d'artistes, de plus habile en fait d'artisans, sculpteurs, peintres, graveurs, décorateurs, comédiens, orfèvres, horlogers, ébénistes, arquebusiers, fourbisseurs, etc., etc. Cette appropriation toute libérale, fait observer avec raison M. Ferdi-

nand de Lasteyrie, était, du reste, dans la pensée de Henri IV, à qui en revient véritablement l'honneur. On lit en effet dans les lettres patentes du 22 décembre 1608 :

« Nous avons eu cet égard, en la construction de notre galerie du Louvre, d'en disposer les bâtiments en telle forme que nous y puissions commodément loger quantité des meilleurs ouvriers et plus suffisants maîtres qui se pourraient rencontrer, tant de peinture, sculpture, orfèvrerie, horlogerie, insculpture en pierreries, qu'autres de plusieurs et excellents arts, tant pour nous servir d'iceux, comme pour être par ce même moyen employés par nos sujets en ce qu'ils auraient besoin de leur industrie, et aussi pour faire comme une pépinière d'ouvriers de laquelle, sous l'apprentissage de si bons maîtres, il en sortirait plusieurs qui, peu après, se répandraient par tout notre royaume, et qui sauraient très bien servir le public, etc. »

Quelques-uns de ces artistes ou de ces artisans logés au Louvre, les plus distingués, étaient aussi nourris aux frais du Trésor royal.

Ce fut le cas de Mlle Quinault-Dufresne.

Mais si M. Nérée Desarbres n'a pas commis d'erreur en qualifiant cette demoiselle de danseuse, nous craignons fort qu'il n'en ait fait une en disant qu'elle fut « entretenue par le marquis de Nesle ».

Il se peut qu'il y ait là quelque confusion.

Ce qui nous porte à le penser, c'est l'article que nous trouvons dans le *Dictionnaire portatif des Femmes célèbres* (édition de 1788), et qui est ainsi conçu :

« Quinault (*les demoiselles*) étaient *trois* sœurs des deux acteurs de ce nom, et filles du comédien Quinault, qui avait commencé à jouer en 1695, et s'était retiré du théâtre en 1717. L'aînée de ces trois sœurs, nommée Françoise, avait épousé *Hugues de Nesle, comédien*, et était une très gracieuse actrice. Elle avait débuté en 1708, et mourut en 1713, âgée de vingt-cinq ans. Elle jouait les premiers rôles dans le tragique et tous les rôles comiques. La seconde (*Marie-Anne*) fut reçue en 1714, et quitta le théâtre en 1722. La troisième, enfin (*Jeanne-Françoise*), débuta par le rôle de Phèdre en 1712, sous le nom de *Quinault*. C'était une excellente actrice, qui jouait parfaitement les rôles comiques chargés. Elle se retira en même temps que Dufresne, son frère. Mlle Quinault, célèbre au théâtre par ses rôles de soubrette et de caractères, répétait quelquefois un rôle devant le miroir, non pour étudier ses mouvements, mais pour se corriger; elle priait ses amis de se cacher, sans qu'elle en sût rien, et de lui dire ensuite où elle avait manqué. »

On conçoit qu'avec ces trois sœurs, toutes trois

galantes et ayant appartenu, à la même époque, au même théâtre, les chroniqueurs qui, la plupart du temps, ne prennent pas la peine de préciser, aient par la suite induit en erreur plus d'un historien.

Il y avait donc une sœur Quinault (*Françoise*), qui avait été mariée à un comedien nommé Hugues de Nesle; et, en effet, M. Georges d'Heilly, dans son *Histoire de la Comédie française,* donnant par ordre chronologique la liste des comédiens et comédiennes qui ont brillé sur la première scène française de 1686 à 1769, y fait figurer le nom d'une mademoiselle de Nesle, entrée au théâtre en 1708. C'est bien Françoise Quinault, et l'on voit tout de suite l'erreur qui a pu être commise avec ce nom de *De Nesle.* Comme les noms des comédiens ne sont pas ordinairement empruntés aux plus beaux et aux plus illustres de l'Armorial de France, on a conclu du nom du mari de Françoise Quinault qu'une des trois sœurs était la maîtresse du marquis de Nesle.

Nous n'affirmons pas positivement qu'il en soit ainsi, mais nous considérons l'erreur comme très probable.

De même, nous ne pensons pas, malgré la note de M. de Lyden, que Mlle Quinault-Dufresne, qui fut la maîtresse du duc de Chartres et du Régent, et qui devint plus tard la femme légitime du duc de Nevers, s'appelât *Marie-Anne.*

Ce nom appartenait à la seconde des Quinault, ainsi que le dit formellement le *Dictionnaire* dont nous avons donné un extrait.

Or, la Quinault qui fut célèbre, c'est la troisième sœur, qui se nommait *Jeanne-Françoise.*

C'était la cadette, et c'est pour cela que Mathieu Marais l'appelle « la petite » Quinault.

C'est aussi *Jeanne-Françoise* que la nomme la *Bibliothèque des Curieux*, de M. Louis Loire.

Elle ne vécut pas *cent trois* ans, mais seulement *quatre-vingt-quatre* ans, étant née en 1699, et étant morte en 1783.

Très précoce, elle avait débuté à l'âge de treize ans.

Les anecdotes abondent sur son compte. Nous n'en rapporterons que deux, qui suffisent pour donner une idée de son esprit et de sa belle humeur.

Sortant un jour d'une audience de d'Argenson, qui venait d'être nommé ministre, celui-ci la reconduisit jusque dans l'antichambre et l'embrassa gaiement devant cinquante personnes, en lui disant :

— Vous savez que je n'ai pas perdu le droit d'aller souper chez vous.

A peine le ministre a-t-il le dos tourné, qu'un solliciteur, croyant que l'actrice était une femme de la cour, s'approche d'elle et lui demande sa protection.

Mlle Quinault se retourne et lui tend les bras :

— Monsieur, dit-elle, je ne puis mieux faire pour vous que de vous rendre ce que le ministre m'a donné.

Sur quoi, elle se mit à l'embrasser ni plus ni moins que si elle était en scène avec Gros-René

Voilà pour la belle humeur, et voici pour l'esprit :

Le duc de Chaulnes ayant fait peindre sa femme en Hébé ne savait comment se faire peindre lui-même afin de former pendant.

Il vint consulter là-dessus Mlle Quinault, qui lui répondit aussitôt :

— Mais c'est tout simple... Faites-vous peindre en *hébété*.

C'eût été un contraste et non un pendant, car Mme de Chaulnes avait autant d'esprit que Mlle Quinault.

Mlle Quinault était la belle-sœur de Mlle de Seyne, également actrice de la Comédie française, et qui avait épousé Quinault-Dufresne.

Mlle de Seyne eut l'honneur de débuter en 1724, devant le roi Louis XV, alors âgé de quatorze ans, et qui avait été déclaré majeur l'année précédente : — C'était au palais de Fontainebleau.

Peu de jours après, elle débutait à la Comédie française dans le rôle d'*Hermione*, « toute nue et

toute vêtue d'or ». — Qu'est-ce que cela veut dire? Nous avouons n'y rien comprendre.

Il paraît que le roi, sur qui elle avait fait une vive impression, lui avait fait présent d'un costume de huit mille livres. Ce costume devait évidemment être cousu d'or.

D'ailleurs, il semble que Mlle de Seyne était destinée à être couverte d'or encore plus que Danaé. La marquise de Prie, en effet, qui, maîtresse du duc de Bourbon, devenu ministre dirigeant, faisait, comme elle disait elle-même, « la pluie et le beau temps », voulut marcher sur les traces du roi et fit cadeau à la débutante « d'un costume tout parfilé d'or, l'or des frères Pâris ».

Une personne aussi dorée ne pouvait manquer d'être adorée; aussi bientôt tous les seigneurs de la cour furent à ses pieds, et comme le rôle dans lequel elle parut avec le costume parfilé d'or était celui d'Agathe dans *les Folies Amoureuses*, tout le monde joua pour elle *les Folies Amoureuses*.

Elle en savait long à ce sujet, lorsqu'elle vint s'échouer dans le mariage: « car, dit Arsène Houssaye, elle avait traversé les passions amoureuses... Elle s'était embarquée plus d'une fois, toutes voiles tendues, sans s'inquiéter du soulèvement des vagues. Fille de Vénus, elle n'avait pas craint le baptême de Vénus. »

Le comédien qu'elle épousa était justement ce Quinault-Dufresne, frère des trois sœurs dont nous venons de parler, et le plus vaniteux des artistes dramatiques qui soit jamais monté sur les planches.

Il avait juré de n'épouser qu'une princesse, lui qui ne descendait jamais du piédestal des empereurs ou des rois sur lequel l'avait hissé son répertoire. Aussi Mlle Marie Dupré de Seyne était-elle princesse trois heures par jour, en vertu du même principe qui avait sacré Quinault-Dufresne empereur et roi. De plus, Mlle de Seyne était couverte d'or, ce qui ne gâte jamais rien, même chez les princesses, et, quand elle passait ses blanches mains dans la chevelure de son futur, elle l'appelait : « Fils des dieux! »

Mlle de Seyne ne resta pas longtemps au théâtre après son mariage; sa santé ne le lui permit pas, et elle dut se retirer dès l'année 1736. Elle végéta ensuite encore pendant vingt-trois ans, rongée lentement par ce qu'on appelait alors une « maladie de langueur », et mourut en 1759.

Quinault-Dufresne qui, après la retraite de sa femme, continuait de jouer, disait souvent, d'un ton mélancolique et avec la naïve vanité dont il était pétri :

« On me croit heureux, c'est une erreur populaire : je préférerais à mon état celui d'un gentil-

homme qui mange tranquillement douze mille livres de rente dans son vieux château. Oui, en vérité, j'aimerais mieux être à sa place que d'être ce que je suis, moi, Quinault-Dufresne! »

Mlle de Seyne était fort jolie. Arsène Houssaye nous la dépeint d'après un portrait de Nattier, « qui l'a représentée dans le costume du temps, robe à ramages, gorge au vent, cheveux poudrés, avec un léger bouquet sur le front. *La seule nature* a barbouillé de rouge les lèvres et les joues, après avoir répandu sur le nez et sur les tempes un nuage de poudre à la maréchale. Mlle de Seyne ne montre que discrètement sa gorge, et pour cause; elle cache ses mains sous une draperie inexplicable. Son œil noir est à la fenêtre, mais les jalousies sont baissées. Elle s'appuie, avec une grâce charmante, sur une urne, la Seine. De Seyne, de la scène, à la Seine, comme on disait alors. Nattier n'a pas manqué l'allégorie... »

« La seule nature », soulignée, fait allusion à un quatrain mis par Lépicié au bas d'un autre portrait de la comédienne, gravé par lui, d'après d'Aved, quatrain ainsi conçu :

L'art ne vous prête point sa frivole imposture,
De Seyne, vos attraits, vos talents enchanteurs
N'ont jamais emprunté qu'à *la seule nature*
Le don de plaire aux yeux et d'attendrir les cœurs.

Au souvenir de Mlle de Seyne se rattache intimement celui de Mlle Gautier, qui faillit être Mme Quinault-Dufresne à sa place, et qui avait débuté au Théâtre-Français en 1716.

Mlle Gautier était grande, bien faite, belle de visage, avec beaucoup de fraîcheur.

Elle avait reçu une bonne éducation, faisait bien les vers et peignait supérieurement en miniature.

Elle était en même temps douée d'une force musculaire extraordinaire et bien des hommes n'auraient pu lutter avantageusement avec elle pour la vigueur du poignet.

Le maréchal de Saxe à qui elle avait porté un défi de ce genre la vainquit, mais il assura que de tous ceux qui avaient voulu s'essayer contre lui à la même lutte, il en était fort peu qui lui eussent résisté aussi longtemps qu'elle. Elle roulait entre ses doigts une assiette d'argent comme une oublie.

Il y a tout lieu de penser que Mlle Gautier prenait de fréquentes revanches contre Maurice de Saxe dans une lutte qui était plus dans la nature de son sexe, car elle fut quelque temps sa maîtresse et l'heureux maréchal ne s'est jamais vanté de l'avoir battue au jeu de l'amour.

Parmi les autres amants qui comptèrent dans l'existence de Marie-Jeanne Gautier, il faut noter le grand maréchal de Wurtemberg, avec qui elle fit un

voyage à Stuttgart, à la cour du duc régnant, qui était alors le prince Everard-Louis.

« Ce prince avait une maîtresse qu'il aimait beaucoup. Soit que Mlle Gautier lui fût supérieure par la figure, et qu'elle s'imaginât que la beauté dût régler les rangs entre celles qui tirent de leurs charmes leur principale existence, soit caprice ou jalousie, elle fit tant d'impertinences à la favorite, que le prince ordonna à Mlle Gautier de sortir de sa cour.

« Revenue à Paris, le dépit d'avoir été renvoyée lui inspira le dessein de s'en venger par une insulte d'éclat. Elle se rendit *incognito* à Stuttgart et s'y tint cachée quelques jours pour méditer sur sa vengeance.

« Ayant appris que la maîtresse du duc était à la promenade en calèche, elle en prit une, qu'elle mena elle-même avec des chevaux très vifs; et, passant avec rapidité derrière celle de son ennemie, elle enleva la roue, renversa la calèche, se rendit du même train à son auberge, où sa chaise l'attendait avec des chevaux de poste, et repartit à l'instant, pour éviter les suites de cette affaire. »

Cependant Mlle Gautier n'avait pu résister à la fascination exercée sur le sexe faible par la belle prestance, le noble visage, les allures superbes, l'air imposant de celui que Mlle de Seyne appelait par

moquerie « le Fils des dieux », c'est-à-dire de l'olympien Quinault-Dufresne.

C'était avant le mariage de celui-ci avec Mlle de Seyne.

La Gautier et Quinault s'aimèrent. « Ils vécurent quelque temps ensemble ; et Mlle Gautier, en devenant chaque jour plus passionnée, voulait l'épouser. Il y a toute apparence qu'il le lui avait fait espérer ; mais s'étant refroidi autant qu'elle s'était enflammée, il ne voulut plus entendre parler de mariage ; et cette femme, si violente et si absolue tant qu'elle n'avait pas vraiment aimé, tomba dans une mélancolie profonde. »

Ainsi Quinault-Dufresne fut le seul homme que Marie-Jeanne aima sincèrement ; et elle l'aima à ce point que, le voyant devenir indifférent à cet amour, elle ne songea plus qu'à se consacrer à Dieu, et cela d'une façon irrévocable.

« Une fois entrée aux carmélites, Mlle Gautier n'eut jamais le moindre retour vers le monde ; et jamais religieuse ni dévote ne porta plus loin l'humilité chrétienne : elle se croyait sincèrement indigne de ses compagnes, dont elle éprouva plus d'une fois les mépris. Des relations qu'elle eut avec la reine (Marie Leczinska) lui procurèrent dans la maison une considération qu'elle ne cherchait pas. Cette princesse fut enchantée des sentiments de piété de la

sœur *Augustine de la Miséricorde* (c'était le nom de religion de Mlle Gautier). Il s'établit entre elles une correspondance de dévotion dont Moncrif était le médiateur. La reine et la sœur Augustine se sont aussi quelquefois écrit directement. La veille de sa mort, la sœur envoya à la reine les huit vers suivants qu'elle avait faits, et qu'elle dicta à la religieuse qui la veillait :

Thérèse (1), je t'entends!... Une éternelle vie
Brise de mon exil les liens importuns.
Avec une prière offerte par *Sophie* (2),
Mon âme va voler sur l'autel des parfums.
O reine! âme céleste et le charme du monde!
Si sur moi tes regards daignèrent s'abaisser,
J'implore, en expirant, ta pitié profonde!...
Demande mon bonheur ; le Ciel va t'exaucer.

« Les personnes qui ont connu Mlle Gautier aux carmélites de Lyon, ont assuré qu'elle avait conservé jusqu'à la fin la gaieté de son caractère ; que sa vivacité s'était changée en ferveur pour ses devoirs ; et, qu'étant devenue aveugle dans les dernières années de sa vie, elle se servit toujours elle-même, sans vouloir être à charge à personne. On ajoute que le Pape lui avait donné un bref pour paraître au parloir à visage découvert. On ne devine pas la raison de cette singularité. »

(1) Patronne des carmélites.
(2) L'un des noms de baptême de la reine.

Marie-Jeanne Gautier mourut en 1757; elle était née en 1691.

Au moment où avaient débuté au Théâtre-Français Mlle Quinault-Dufresne et Mlle Gautier, brillait dans tout l'éclat du talent et de la beauté, sur la même scène, Marie-Anne de Châteauneuf, dite Mlle *Duclos*, qui avait débuté, elle, en 1693 — comme artiste dramatique — mais qui avait d'abord paru à l'Opéra comme artiste lyrique.

Aussi bien, dit Arsène Houssaye, ne perdit-elle jamais l'habitude de chanter, et l'on peut dire qu'elle chanta pendant quarante ans la tragédie à la Comédie française.

Elle succédait à la Champmeslé, et si elle ne la remplaça pas au sens exact du mot, elle ne manqua pas de toucher les cœurs et d'arracher des larmes. — « Le Régent, dont elle fut la maîtresse, le Régent, qui était un bon juge en matière d'art, puisqu'il était artiste lui-même et qu'il connaissait son cœur pour avoir étudié le cœur des autres, ne pouvait voir cette tragédienne joüer *Ariane* ou *Inès*, sans pleurer toutes ses larmes. »

Heureusement Mlle Duclos savait, pendant la nuit, sécher ces larmes, et comme cette opération était agréable au Régent, il revenait souvent entendre la belle tragédienne.

A la vérité ce n'était pas pour rien qu'elle séchait

ainsi les pleurs du Régent, du moins s'il faut en croire le portrait de l'actrice par Detroy, qui l'a représentée en Danaé, couchée, demi-nue, sur son lit, sous une averse de louis d'or, qui la caresse comme une pluie de roses.

Mais d'autre part, il est juste de reconnaître que ce n'était pas toujours sans danger pour elle, à en juger par l'anecdote suivante :

Le parterre redemandait l'*Ariane*, de Thomas Corneille, lorsque Dancourt vint annoncer une autre pièce pour le lendemain ; mais le parterre ne voulait pas entendre raison.

La tâche de l'orateur était assez scabreuse. *Ariane* était le triomphe de Mlle Duclos ; malheureusement *elle était chargée d'un certain fardeau qu'elle n'avait pas reçu des mains de l'hymen*, et qui touchait au terme prescrit par la nature.

C'était cet état qu'il fallait avouer au parterre sans blesser la délicatesse de l'actrice, de laquelle l'annonceur savait qu'il serait entendu.

Lorsque le tumulte et les cris eurent cessé, Dancourt s'avance, fait des excuses, force compliments, parle d'une maladie de Mlle Duclos, et, par un geste adroit, il désigne le siège du mal.

A l'instant, l'actrice, qui ne perdait ni une de ses paroles, ni un de ses gestes, s'élance des coulisses sur le théâtre, applique un soufflet sur la joue de

l'orateur, et se tournant vers le parterre avec le même feu, elle dit :

— A demain, *Ariane.*

« Ce fardeau qu'elle n'avait pas reçu des mains de l'hymen, » cette « maladie » dont Dancourt se bornait à désigner le siège, eh! bien, d'où les tenait-elle, si ce n'est de cette habitude de sécher les larmes qu'elle avait fait couler?

Rendons la parole à M. Arsène Houssaye :

« Mlle Duclos n'avait guère que cinquante-cinq ans — avait-elle compté plus de cinquante-cinq amants? — quand elle salua l'aurore du plus beau jour de sa vie.

« Ce jour-là, elle se maria.

« Elle était vieille, il est vrai, mais son mari n'avait que dix-sept ans. C'était le beau Duchemin, élève de Baron, qui venait de débuter par le rôle d'Achille dans *Iphigénie en Aulide.*

« Ce bel hyménée donna le jour à toute une famille de procès : séparation de biens, séparation de corps. Mlle Duclos fut battue, Mlle Duclos fut trahie. La comédie humaine était entrée chez la tragédienne avec ses coudées franches. Une fois separés, les époux se retrouvèrent sur la scène, elle jouant Phèdre, lui jouant Hippolyte. Que de fois Hippolyte rudoya Phèdre dans la coulisse! Tout Paris s'amusait de ce mariage ridicule; ce n'était pas assez de

les voir grimacer sur les planches de la Comédie française, on les mit en spectacle à la Comédie italienne et au Théâtre de la Foire : *La Réunion forcée* et *Les Mariages assortis*.

« M[lle] Duclos fut vengée. Duchemin, congédié par ordre de la cour, fut réduit à courir la province et revint mourir fou à Paris. »

CHAPITRE V

Curieux succès de larmes. — Mlle Prévost et le bailli de Mesmes. — Mlle Antier et le marquis Bonnier de La Mosson. — Une collectionneuse de tabatières. — Mlle Petitpas, lord Weymouth et Geliotte. — Mme de Jully et Mme d'Epinay. — Un voyage à Montpellier. — Les deux évêques. — Amère déception. — Un quatrain du poète Roy. — Menaces de mariage. — Mlle Defresne et le marquis de Fleury. — La Camargo et Mlle Prévost. — Un double enlèvement. — Le cardinal Fleury et le père de la Camargo. — Le comte de Melun et M. de Marteille. — Un amour prétendu sérieux. — Défilé galant. — Un scandale. — Le costume de Vénus pudique. — Le marquis de Sourdis et le comte de Clermont. — La Camargo et la duchesse de Bouillon. — Un chassé-croisé. — La belle rôtisseuse. — Montcrif et la duchesse de Bourbon. — La Carmargo et Sainte-Pélagie. — Une abbaye qui se fait attendre. — La vente d'un duché. — Qu'il faut battre le fer quand il est chaud. — Mlle Leduc et le château de Berny. — La marquise de Saint-Geniès. — Mlle Sallé et Samuel Bernard. — La Camargo et le symbole de la virginité.

A l'époque où la Mazé faisait le saut de Leucade à la Grenouillère et où la Maupin entrait au couvent, vers 1704 ou 1705, apparaissait à l'Opéra, à côté de la première danseuse Subligny, — Mlle Prévost.

« Mlle Prévost, dit Nérée Desarbres, est la pre-

mière danseuse qui ait exécuté un ballet-pantomime avec Balon, comme elle artiste à l'Opéra.

« La scène choisie fut la dernière d'*Horace*, de Corneille, mise en musique par Mouret.

« La représentation eut lieu sur le théâtre de Sceaux, à la demande et sous les yeux de la duchesse du Maine.

« L'effet produit fut immense. Les acteurs sur le théâtre, les illustres spectateurs dans la salle, tout le monde pleurait. »

Nous n'avons plus guère idée de ça, — la danseuse qui fait pleurer d'attendrissement, — et, pourtant, c'est de l'histoire la plus authentique, et qui n'a pas encore deux siècles de date. La fibre lacrymale s'est singulièrement endurcie depuis cette époque, et la danseuse qui, de nos jours, obtiendrait un succès de larmes parmi les abonnés de l'Opéra, mériterait certainement qu'on lui érigeât une statue à côté de celle de Jeanne Darc sur la place des Pyramides.

Mlle Prévost n'eût cependant rien de commun avec Jeanne Darc, et son camarade Blondi, un des plus séduisants danseurs qui eussent encore paru sur la scène, en sut quelque chose, car elle l'aima longtemps sans chercher à lui faire croire le moins du monde que la conservation de son talent fût attachée à celle de sa virginité.

Quelqu'un qui ne fut pas moins bien renseigné à cet égard, ce fut M. le bailli de Mesmes.

Écoutons là-dessus les frères de Goncourt parlant, dans leurs *Portraits intimes du* XVIIIe *siècle*, des scandales de l'Opéra à cette époque :

« Hier le bruit, et les conversations, et l'attention étaient autour de la danseuse Prévost demandant à M. le bailli de Mesmes le payement d'une rente qu'il s'était obligé de lui faire tant qu'il vivrait, lui représentant son billet, affirmant lui avoir prêté, maugréant à haute voix que la qualité de M. l'ambassadeur l'empêchât d'être appelé en justice. Et la curieuse, et l'amusante, et la piquante disculpation et confession du malheureux ambassadeur moqué ! Comme malignement le public suivait sur le Mémoire les folies de M. le chevalier de Mesmes, son coup de cœur à voir danser et bondir la petite Fanchonnette ; sa rougeur lorsqu'il va la voir chez père et mère, et qu'il la surprend vêtue de calemande rayée, dans la chambre haute et obscure où errent une bergame et quatre chaises de tapisserie ; puis les conversations, et le chevalier se chargeant du détail de la vie et des mémoires du rôtisseur et du cabaretier ; bientôt le chevalier fait bailli de Malte, ambassadeur, et la Fanchonnette de s'appeler Mlle Prévost ; alors cave et cuisine, et meubles, et bonne chère et beaux habits, et bijoux, et vaisselle, et mai-

son honorable à recevoir gens titrés, gens de robe et d'épée; l'ambassadeur *trompé*, boudé, puis enfin pardonné, *sous condition d'une rente de six mille livres par an;* l'ambassadeur encore *trompé*, puis père, puis *ruiné* ou à peu près, puis enfin *chassé* du plus superbe geste, et du plus magnifique : *C'est à vous d'en sortir !* »

C'est en 1726 que ce scandaleux procès défrayait la chronique : Mlle Prévost était alors âgée de quarante-six ans, étant née en 1680. Elle restait, malgré cet âge, la reine de la danse, lorsqu'une de ses élèves, Marie-Anne de Cuppis Camargo, vint, en débutant à l'Opéra, lui ravir sa couronne.

Si elle ne lui eût ravi que cela, elle l'aurait peut-être pardonné ; mais Mlle Camargo, qui était de la race des grandes conquérantes, lui prit du même coup le cœur de Blondi, qu'elle aimait encore.

Aussi, Mlle Lecouvreur écrit-elle, à la date de 1728 :

« On jouait hier *Roland* — de Quinault et Lulli ; — Mlle Prévost, bien qu'elle se surpassât, eut des applaudissements bien médiocres en comparaison d'une nouvelle danseuse nommée Camargo, dont le public est idolâtre, et dont le grand mérite est la jeunesse et la vigueur.

« Je doute que vous l'ayez vue. Mlle Prévost la protégeait d'abord, *mais Blondi en est devenu amou-*

reux, et il y a eu de la pique. Elle a paru jalouse ou mécontente des applaudissements du public, et depuis ce temps ils sont augmentés au point que cela paraît une fureur, et que la Prévost sera folle si elle ne prend le parti de se retirer. »

Mlle Prévost ne devint pas folle, mais elle se retira — après avoir toutefois soutenu la lutte encore pendant deux ans — en 1730, et elle mourut en 1741, âgée de soixante et un ans.

Nous retrouverons tout à l'heure l'heureuse rivale de Mlle Prévost, la Camargo. Il nous faut parler tout de suite d'une cantatrice de l'Opéra, dont la réputation ne fut pas moins bruyante que celle de Mlle Prévost, et qui se retira du théâtre précisément au moment où cette danseuse venait de partir pour l'autre monde.

Mlle Antier nous est signalée spécialement par une lettre de Mlle Aïssé, parlant du « beau de La Mothe Houdancourt, recherché des plus belles et des plus riches dames de la cour ».

Mlle Aïssé ajoute :

« Il a donné congé à Mme la duchesse de Duras pour *la Antier*, dont il est fou ; il ne la quitte point, et on les prie à souper, comme mari et femme. On dit que c'est charmant de voir l'étonnement de la Antier ; il n'y a jamais eu une passion aussi violente et aussi

réciproque. Le rôle de Cérès a fait naître cette passion. »

Ce rôle de Cérès se trouve dans un opéra en cinq actes, de Quinault et Lulli, représenté pour la première fois le 3 février 1680, et intitulé : *Proserpine*. Ce même rôle, créé par Mlle Saint-Christophe, avait été repris par Mlle Maupin ; Mlle Antier le chantait pour la troisième fois.

Mlle Antier fut quittée par « le beau de La Mothe-Houdancourt » pour Mme de Parabère, que le Régent avait définitivement abandonnée.

Mais elle fit bien d'autres passions parmi les grands seigneurs du temps, et, notamment, elle régna longuement de la façon la plus souveraine sur le cœur et la bourse d'un financier-gentilhomme des plus fameux, nous voulons dire le marquis Bonnier de La Mosson, receveur général des États de Languedoc.

« Il était, disent les frères Goncourt, un des plus gros financiers de France, un financier qui, au dire de Chevrier, avait payé cinquante mille écus le droit d'avoir un suisse à sa porte. Il aimait le plaisir, il aimait l'amour, il aimait la vie large, enivrée, magnifique ; et il portait tous ces amours-là comme vertus : ses vices voulaient le soleil. Il était bon vivant, généreux, charitable comme un homme heureux, content de lui et des autres, n'enviant rien, ne voulant de

mal à personne, faisant gracier les coquins qui voulaient le voler, très pardonneur de nature, s'inquiétant peu d'être triché, crédule plus que jaloux, fait d'un bon bois de mari; et, par là-dessus, très galant homme, ami de ses aises, des franches coudées, des gaietés crues, affolé d'opéras, du bruit de la musique, et des beaux yeux, et des belles voix; adorant le théâtre, ses mœurs, ses libertés, ses nudités et sa comédie... Bonnier vivait dans les coulisses. Il passait dans les coulisses son temps et ses caprices. Ce lui était une patrie que les coulisses, une patrie où il trouvait des comédiens qui lui tenaient lieu de famille, et des parasites qui lui tenaient lieu d'amis... »

Quelle aubaine pour la Antier que cet homme qui faisait de ses maîtresses des princesses, qui ne voulait voir que par leurs yeux et qui n'avait d'autres volontés que leurs désirs! Aussi en usa-t-elle et en abusa-t-elle autant que jolie femme puisse le faire vis-à-vis du plus confiant, du plus crédule et du plus soumis des amoureux. Et cela dura longtemps, cela aurait même duré toute la vie du marquis financier, si, à la fin, la Antier, pour dernier caprice, n'avait eu celui d'épouser un autre homme que Bonnier de La Mosson.

Mais comme, au milieu de ses fantaisies les plus extravagantes, la Antier savait, au fond, rester une

femme positive et pratique, elle ne voulut pas sortir de la finance, et ce fut avec le sieur Truchet, fermier général à Amiens, qu'elle se maria, vers 1730.

Et pourtant, tout le monde est d'accord là-dessus, Marie Antier, par ses galanteries, pour ne pas dire par ses débauches, avait scandalisé l'Opéra lui-même !

S'arrêta-t-elle dans cette voie à partir du jour où elle fut Mme Truchet?

Il y en a fort peu d'apparence. — Extrêmement riche par elle-même et ayant épousé un fermier général qui l'était encore davantage, si elle eût voulu renoncer à la galanterie, elle aurait commencé par renoncer à l'Opéra, et il est constant qu'elle y chanta encore pendant onze ans, jusqu'en 1741.

Ah ! le sieur Truchet dut en voir de belles !

Vécurent-ils longtemps ensemble? Nous n'en savons rien ; la négative nous paraît plus probable.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que cette « créature », si décriée pour ses mœurs, fut constamment très bien en cour et auprès du clergé.

« Sa maison, dit M. de Lyden, était montée sur un pied princier. *Pensionnaire du roi et de la reine*, comblée de splendides cadeaux par les seigneurs de la cour, *elle était l'enfant gâtée même des grandes et nobles dames.*

« La comtesse de Toulouse lui fit don d'un service d'argent complet, de colliers et de bijoux, pour être

allée à Rambouillet chanter dans plusieurs ballets dansés par le roi, *et où chantaient les princesses.* Sa Majesté (Louis XV) lui offrit une *tabatière* d'or enrichie de diamants. Chaque fois qu'elle se faisait entendre aux Tuileries, le roi lui faisait un riche présent. Elle eut bientôt une telle quantité d'objets précieux qu'elle dut en vendre. »

Elle devait avoir tout au moins un commencement de collection de tabatières, car à celle que lui donna le roi, il faut ajouter celle qu'elle reçut du maréchal-général duc de Villars, le jour où, en 1712, après la bataille de Denain, Mlle Antier posa sur la tête du vainqueur, au cours d'une représentation, la couronne triomphale. Cette dernière tabatière, en or, était accompagnée de vingt-cinq mille livres.

Cela représenterait, ensemble, de nos jours, une valeur d'environ cent mille francs.

Il allait bien le maréchal de Villars ! — Mais peut-être les Camisards, qu'il avait rançonnés, pillés, incendiés, torturés, décimés en 1704 — la même année que Mlle Antier débutait à l'Opéra — goûtèrent-ils moins sa générosité que la future épouse du financier Truchet.

Voilà pour la cour, la noblesse et l'armée.

Le clergé ne resta pas en arrière.

Nous voyons, en effet, qu'à la mort de Mlle Antier le clergé de Saint-Germain-l'Auxerrois vint en

grande pompe prendre son corps au magasin de l'Opéra pour lui donner la sépulture dans l'église même. — C'était en 1747; M[lle] Antier avait vécu soixante ans. On se rappelle que Marthe Le Rochois, dont Marie Antier était l'élève, avait obtenu le même honneur de la part du clergé de Saint-Eustache.

Sans la Révolution, peut-être ces deux comédiennes auraient-elles été canonisées!

La Antier s'étant mariée, Bonnier de La Mosson, l'aimable dilettante des filles d'Opéra, demanda des consolations à une autre chanteuse, la Petitpas.

Cette jolie et charmante personne, dont le nom est complètement oublié aujourd'hui, fut cependant, vers 1730, une des gloires de notre grande scène lyrique. Sa réputation était immense, sa vogue aussi, et elle ne faisait pas moins de bruit par ses galanteries que par son talent.

« La jolie chanteuse, nous apprend Chevrier, avait jeté son dévolu sur les Anglais, qui venaient troquer leurs guinées contre les faveurs indiscrètes d'une fille d'Opéra, allaient faire un tour en Provence et repassaient la mer en jurant contre les Français, dont ils n'adoptaient que la perruque. » — « L'Anglais qu'elle avait préféré, ajoutent les frères de Goncourt, était un Anglais de huit cent mille livres de rentes, auquel les courtisanes avaient bien voulu recon-

naître une extrême facilité : c'était lord Weymouth. »

Malheureusement, tout homme a une patrie, même un Anglais, même un Anglais qui aime, et celui-ci ayant éprouvé le besoin de revoir la sienne, il profita du départ des hirondelles pour filer dans un autre sens qu'elles et mettre la Manche entre sa bourse et l'Opéra.

L'Anglais parti, l'hiver fut bientôt venu, et, un matin de février de l'année 1732, la Petitpas se trouva si dépourvue, qu'elle quitta l'Académie de musique sans tambour ni trompette, et même sans congé.

« A quelques mois de là, elle écrivait qu'on lui achetât une maison de quarante mille livres, et, ajoutait la fille d'esprit, dans un quartier marchand où les boutiques se louent bien... Paris disait que la Petitpas avait pris goût à l'Angleterre et aux Anglais chez eux ; et que même elle apprenait l'italien pour débuter sur l'un des plus grands théâtres de Londres. Elle devenait Anglaise, cette Parisienne, la plus renommée des Parisiennes et des filles de joie pour l'agrément de la table et la capacité de vin de Champagne. Paris se consolait, ne pouvant faire mieux ; il la remplaçait : parmi les gens d'affaires, quelques femmes jeunes et jolies se révélaient, le disputant à la Petitpas, et presque aussi habiles qu'elle *à dire des ordures entre deux vins;* quand, soudaine nou-

velle! la Petitpas revient, la Petitpas est revenue avec beaucoup de guinées et un petit milord qui ne demande qu'à naître. L'Opéra était pauvre en sujets: il ne bouda que pour la forme; et directeur et public firent bientôt fête à la Petitpas, rentrée en grâce. »

C'est alors que se produisit le coup de foudre entre la Petitpas et Géliotte, Jélyotte ou Jéliotte, le délicieux chanteur et la coqueluche de toutes les grandes dames, celui-là même dont cette Mme de Jully, que Rousseau peint « à l'œil mourant et au sourire voluptueusement dédaigneux », disait à sa belle-sœur, Mme d'Épinay : « — Rends-moi un grand service... Débarrasse-moi de Jélyotte! » — Géliotte, qui vit les duchesses, les comtesses, les marquises et les baronnes briguer la faveur de souper chez lui, et qui, *proh! pudor!* recevait les élues en robe de chambre!

C'était dans les *Fêtes grecques et romaines*, et la Petitpas dut doubler au pied levé son chef d'emploi, Mlle Antier, Mlle Lemaure, Mlle Eremans, Mlle Pélissier, Mlle Julie ou une autre... La Petitpas faisait Délie, et Géliotte, Tibule; leurs rôles leur commandaient de s'aimer, et comme ils se plaisaient fort l'un à l'autre, ils n'eurent aucune peine à obéir, au contraire... Aussi, lorsque, à la fin de certain duo qu'ils avaient chanté avec la flamme de la passion dans les yeux, ils s'embrassèrent, conformément aux indica-

tions de la pièce, leurs lèvres s'unirent avec frénésie, et le public, qui sentit dans ce long baiser de feu l'échange de deux âmes — de deux fantaisies, dirait plus justement Champfort — applaudit avec enthousiasme.

Ce jour-là, Mlle Petitpas grandit de plusieurs coudées dans la faveur publique : l'amour — le caprice, si l'on veut — avait décuplé son talent, et l'administration de l'Opéra, prenant bonne note de cette hau-se, porta le traitement de la cantatrice amoureuse à trois mille deux cents livres. — Profitons de l'occasion pour dire que la Petitpas était une cantatrice légère.

Qui l'eût cru ? Géliotte, l'enfant chéri des dames, et qui, comme Capoul, sortait de Toulouse, où il était chantre à la cathédrale, Géliotte, qui voltigeait sur le sein des belles comme le papillon sur les fleurs, Géliotte, le Gascon et le bourreau des cœurs, Géliotte, qui marchait sur les brisées de ses deux autres compatriotes, Lauzun et Riom, Géliotte devint jaloux de la Petitpas !

Ah ! la bonne et charmante plaisanterie !

Aussi la Petitpas en rit-elle beaucoup d'abord...

Puis, elle pleura...

Et, enfin, elle s'en lassa.

Ce qui fit que Bonnier de La Mosson étant libre, elle se jeta dans ses bras — pour changer.

Pour la changer encore davantage, Bonnier lui proposa de voyager, et comme elle ne demandait qu'à se distraire, elle lui dit : En route !

« Le singulier voyage! Grand train tout d'abord, et bel équipage; nobles façons d'enlèvement; — mais l'exil, mais, au second relai, le regret, le regret de Paris; et quels ennuyeux pour escorte! Or, ils n'étaient pas moins de quatre. C'était M. Midi, le ci-devant banquier Midi, Midi, sur lequel *le jour en son midi n'a jamais lui :*

Tant ridicule est sa cervelle,
Et sa mine effrayante aussi.

« A côté de Midi, un joueur en titre d'office, le très ordinaire gentilhomme Saint-Rome, jadis servant le roi, et maintenant les demoiselles; Saint-Rome, l'Ennui lui-même! Non loin de Saint-Rome, une perruque à bourse, une face antique, un vieux masque qui n'est plus que rides, Cardinal Destouches, qui dérangea quelque chose dans quelques opéras, et sans cesse parle musique comme un furieux; et, aux genoux de la Petitpas, Gilles Bonnier, *mon amant*, dit la belle,

Qui m'ennuyait bien tout autant.

« Si bien qu'à la portière, pages et laquais la voyaient souvent, tournant le dos à la carrossée,

sourire, rire, et regarder, pour se distraire et se régaler les yeux d'un peu de jeunesse. Ainsi la bande allait, et le chemin marchait. A Montpellier, on dételle; mais grand bruit! L'évêque, un évêque qui vit à mille lieues de son temps, un évêque qui ignore le bel usage, un évêque qui a la morale bourrue, bref, un saint Cyprien — c'était jouer de malheur, — l'évêque donc, Colbert de Croissy, menace, mais si fort, que Bonnier rattelle et fuit devant une menace d'excommunication jusqu'à Narbonne avec sa maîtresse déguisée en homme. A Narbonne, autre évêque, le grand Beauveau, autrefois le plus bel homme de l'Église; un évêque qui sait vivre, et laisse vivre le ménage à son aise. Mais, un beau jour, les choses se gâtent : le couple et la compagnie se sauvent nuitamment; et voici un équipage fort fatigué qui ramène la troupe errante dans la grande Ville, cette capitale de la tolérance :

Où le curé de Saint-Sulpice,
Tout occupé de sa bâtisse,
Sait comme on mène les brebis
De l'archevêque de Paris (1). »

La Petitpas domine souverainement Bonnier : elle vit en princesse, dépensant sans compter, satisfai-

(1) Edmond et Jules DE GONCOURT, *Portraits intimes du* XVIIIe *siècle*.

sant tous ses caprices. — Ses amies jalousent sa fortune et la lardent de coups de langue. Elle laisse dire et promet un fils à Bonnier, le rêve du bonhomme ! Mais elle ne lui donne qu'une fille. Amère déception ! Bonnier ne continue pas moins d'aimer sa maîtresse avec plus d'ardeur encore... Ce n'est pas sa faute, à elle, après tout, si on lui a fait une fille au lieu d'un garçon ! D'ailleurs, ne devient-elle pas poète pour lui ? Et, le jour de la fête de Bonnier, ne lui a-t-elle pas écrit ce quatrain sous la dictée de Roy :

> Au maître de mon cœur je donne ces tablettes,
> L'Amour lui-même les a faites
> De l'écorce d'un myrte où la tendre Cypris
> Écrivait le nom d'Adonis.

Bonnier n'est pas homme à se trouver en reste, et, pour l'aniversaire du premier jour de ses amours avec la jolie chanteuse, « à un retour de chasse, sous des tentes, dans la plaine Saint-Denis, il paye la Petitpas d'un ballet où, pour dernière scène, le fils de Vénus apporte à la déesse un bracelet de pierreries en forme de couronne. »

La folie de Bonnier allant croissant, sa famille s'en émut et voulut le faire interdire ; à quoi Bonnier répond en menaçant d'épouser la Petitpas et de la faire marquise de La Mosson. Oncle et neveux restent atterrés. Les choses continuent leur train, avec cette

seule modification que la Petitpas, qui avait quitté l'Opéra et qui depuis avait la nostalgie des planches, reparaît sur la scène dans son ancien rôle de l'*Europe galante.* — Et le ménage dura ainsi, sans autre secousse, jusqu'au moment où la cantatrice fut frappée par la mort, dans l'hôtel de Bonnier, à l'âge de trente-trois ans.

Le trésorier général des États du Languedoc installa alors dans son hôtel, pour sécher ses larmes et se donner toutes les consolations nécessaires, la Defresne, autre comédienne, la logeant dans son plus bel appartement, l'entourant des colifichets d'Hébert, la couvrant des diamants de Maignan et de Lempereur, lui faisant ciseler par Germain une vaisselle plus belle que la vaisselle du roi Stanislas.

Cette Defresne, qui n'avait jamais été que simple figurante à l'Opéra, fit, après avoir été lancée par Bonnier, une carrière très brillante — par la galanterie, bien entendu. Elle parvint à se faire épouser par le marquis de Fleury et joua les grandes dames tout comme une autre. Malheureusement, elle ne sut pas rester assez maîtresse de son cœur ; elle l'égara un peu de tous côtés, fut abandonnée de son mari, se livra de plus belle à tous les débordements, et mourut enfin dans l'indigence la plus complète et l'abandon le plus triste. — Admirable sujet à mettre en vers latins.

Mais revenons un peu aux ballerines. Pendant que la Antier, la Petitpas et la Defresne se repassent le cœur de Bonnier de La Mosson, que raconte-t-on au foyer de la danse?

On y parle des succès de la Camargo, on épluche son histoire et celle de son enlèvement.

Marie-Anne de Cuppi Camargo est née à Bruxelles, le 15 avril 1710, de parents nobles, originaires d'Italie et d'Espagne. Par son père, elle descend de l'illustre famille des Cuppi, « qui a donné à l'Église romaine un évêque d'Ostie, un archevêque de Trani, un cardinal au titre de Saint-Jean *ante portam Latinam*, doyen du sacré collège en 1577, sous le pontificat de Léon X, et encore un abbé de la célèbre abbaye de Villers, en Belgique. »

Par sa grand'mère, elle tient à la noble maison des Camargo d'Espagne. — L'aïeul de la Camargo, tué au service de l'empereur, laissa un fils au berceau et très peu de bien, ce qui mit sa veuve dans la nécessité de procurer au rejeton des talents qui pussent suppléer à son manque de fortune, et elle lui fit apprendre la musique et la danse.

Devenu homme, ce fils, Ferdinand de Cuppi Camargo, écuyer, seigneur de Renoussart (?), mais pauvre comme Job et fier comme un gueux espagnol, vécut un peu comme ces aventuriers de belles manières qui taillent le pharaon aux banques de Casa-

nova, un pied dans la bonne compagnie, un pied dans la mauvaise, et comme, nonobstant, il eût mieux aimé mourir que de déroger, il finit par rencontrer une belle jeune fille, aussi noble que lui, mais encore plus pauvre, qu'il épousa. Il en eut sept enfants.

L'avant-dernier fut Marie-Anne.

Cuppi, qui avait un agréable talent sur le violon et qui était en même temps professeur de danse, dirigea naturellement Marie-Anne vers la danse. Il ne perdit pas ses peines, et, à l'âge de dix ans, Marie-Anne dansait si joliment dans les salons de l'aristocratie belge, que la princesse de Ligne et quelques femmes de la cour, protectrices éclairées des arts, jugèrent qu'il y aurait péché à ne pas favoriser chez elle le développement d'un talent pour lequel elle marquait tant de goût et d'heureuses dispositions. Elles se cotisèrent pour envoyer à Paris le père Cuppi, avec ses enfants, afin que Marie-Anne pût y prendre des leçons de Mlle Prévost.

Celle-ci consentit à perfectionner Marie-Anne dans son art, à lui enseigner les dernières difficultés, et, au bout de trois mois d'exercices, la jeune Bruxelloise était assez instruite pour pouvoir retourner dans sa ville natale, y débuter au théâtre et y obtenir un très grand succès.

Le bruit de ce succès arriva aux oreilles de Pélis-

sier, alors directeur du théâtre de Rouen, qui, pour avoir la danseuse, engagea toute la famille Cuppi, les frères jouant du violon, le père donnant des leçons aux élèves du ballet.

Par malheur, Pélissier, bon directeur mais mauvais administrateur, se trouva bientôt, faute d'argent, dans l'impossibilité de se maintenir dans sa situation, et fut obligé d'abandonner son théâtre, dont quelques épaves vinrent enrichir l'Opéra de Paris. C'est ainsi que Mlle Pélissier, Mlle Petitpas et Mlle Cuppi de Camargo, engagées par Francine, firent leurs premiers pas sur la première scène lyrique de France.

Marie-Anne débuta dans les *Caractères de la Danse*, le 5 mai 1726; son succès fut foudroyant. Dès le lendemain, on ne conquérait des places qu'à la pointe de l'épée, tandis que modes, coiffures, toilettes, tout était à la Camargo.

Mais ce triomphe avait vivement alarmé Mlle Prévost, qui refusa de continuer ses leçons à cette rivale et intrigua pour qu'elle restât désormais reléguée parmi les plus infimes figurantes; elle alla, dans sa jalousie, jusqu'à refuser de faire danser par la Camargo un pas que demandait la duchesse de Berry.

C'en était fait de la Camargo, et elle serait probablement restée perdue toute sa vie dans la foule vulgaire des filles d'Opéra, lorsqu'un soir, comme elle

figurait dans une entrée de démons, Dumoulin, qui devait danser un solo, ne se trouvant pas en scène quand les symphonistes attaquèrent son air, mue par une inspiration soudaine, elle quitte son rang, s'élance au milieu de la scène, improvise le pas de Dumoulin, danse de « chic » et transporte d'enthousiasme tous les spectateurs.

Mlle Lecouvreur nous a dit comment, cette fois-ci, Mlle Prévost fut définivement vaincue, comme femme et comme danseuse : Blondi fut lui-même de l'avis du public et adora le nouvel astre, à qui il prodigua en même temps les meilleurs conseils professionnels. — Pécourt et Dupré s'en mêlèrent aussi, et tous ensemble contribuèrent de leur mieux à tempérer la vivacité et les grâces chorégraphiques de leur protégée d'un caractère de correction qui en fit une danseuse incomparable.

En entrant à l'Opéra, la Camargo y avait entraîné sa sœur cadette, qui n'avait que onze ans.

Il y avait déjà deux ans que les deux sœurs se rendaient chaque jour à leur poste et rentraient chaque soir aussi sous le toit paternel, quand tout à coup cette régularité reçut un violent accroc : une nuit, les deux sœurs ne répondirent pas à l'appel et ne revinrent pas même le lendemain dans l'asile qui avait jusque-là abrité leur innocence.

Le comte de Melun les avait enlevées toutes deux, et les tenait en son hôtel, rue de la Couture-Saint-Gervais.

Voici ce que rapporte, au sujet de cet événement, l'auteur des *Comédiennes adorées* :

« Deux ans après son début à l'Opéra, on disait la Camargo sage. Si Blondi l'avait aimée, il avait été discret. Au moins n'avait-elle eu aucune aventure. Elle n'allait pas tarder à débuter, de ce côté aussi, et avec un certain éclat.

« Entre tous ses adorateurs — et ils étaient nombreux — Mlle Camargo avait remarqué le comte de Melun. Quand tous les galants, voyant l'inutilité de leurs efforts, se retiraient, seul il avait persisté. Il en fut récompensé.

« Bientôt la Camargo consentit à le recevoir une fois, puis deux, puis trois. Mais il fallait beaucoup de discrétion et de prudence. Le sieur Cuppi surveillait fort scrupuleusement sa fille. Cette contrainte pesait fort au noble comte de Melun, aussi proposa-t-il à la belle de l'enlever. Ainsi ils seraient libres. Elle accepta.

« Par une belle nuit du mois de mai, tout était disposé pour l'enlèvement, lorsque au dernier moment un obstacle imprévu se présenta. Mlle de Camargo avait une jeune sœur, nommée Sophie, âgée de treize ans, qui dansait à l'Opéra. Sophie, voyant

qu'on enlevait son aînée, voulut être enlevée, elle aussi.

« Tout d'abord, M. de Melun refusa net. Mais la fillette jurant qu'elle allait crier à l'aide si on ne l'emmenait, force fut au comte de se rendre à ses désirs. Il enleva les deux sœurs. »

Le père Cuppi se montra furieux, il adressa une plainte au cardinal Fleury, alors ministre, qui trouva sans doute fort impertinent que ce père de famille se plaignît de l'honneur que le comte de Melun lui avait fait, et qui, dans tous les cas, ne tint aucun compte de ses prétentions tendant à ce que le roi ordonnât au ravisseur d'épouser Marie-Anne.

Et, la jeune Sophie étant rentrée seule huit jours après au foyer paternel, l'affaire en resta là.

Mais si Sophie était revenue chez ses parents, ce n'était pas apparemment avec l'intention d'y rester bien longtemps, car elle ne tarda guère de décamper — pour tout de bon cette fois — avec un galant à elle.

Au fond, ce n'était qu'un scandale de plus au pays des scandales, à l'Opéra. C'est surtout en matière de galanterie, et chez la femme, qu'on peut dire qu'il n'y a que le premier pas qui coûte.

La Camargo avait mis deux ans — nous ne comptons pas l'histoire de Blondi, qui avait été discret — pour faire ce premier pas. Le second lui coûta moins,

et il lui suffit de voir chez son amant un cousin de celui-ci, M. de Marteille, lieutenant aux armées du roi, et qui lui parut avoir la jambe mieux faite que M. de Melun, pour qu'elle s'enfuit avec lui.

Ce fut, dit-on, l'amour le plus sérieux de sa vie. Nous ne voulons pas y contredire ; nous devons faire observer, toutefois, que les amours de la Camargo et de M. de Marteille ne durèrent que trois mois, M. de Marteille ayant été rappelé subitement à l'armée et ayant eu la malechance d'y être tué. Que conclure d'une épreuve aussi courte ? Qu'est-ce qui peut garantir que si M. de Marteille n'eût pas été rappelé et qu'il eût pu vivre librement auprès de sa maîtresse, celle-ci n'en aurait pas eu, au bout d'un an, par-dessus la tête ?

« Amour sérieux » est vite dit. Sérieux, peut-être pour une comédienne ? Ce qui est, dans tous les cas, certain, c'est que la Camargo s'empressa de donner à M. de Marteille de nombreux successeurs. Dans le défilé, on remarque le marquis de Sourdis, qui se ruina pour elle. Aussi était-elle devenue rapidement riche. On lui connaissait déjà pour plus de cinquante mille livres de pierreries, et, quand, *par aventure*, on lui offrait « une écuelle d'or remplie de doubles louis », elle avait rarement le courage de la refuser.

Sa fortune grandissait avec le nombre des amants, et elle ne faisait rien pour en arrêter le flot, qui mon-

tait toujours : la sainte n'y touche d'autrefois tournait impétueusement à la bacchante, ainsi que l'atteste la scandaleuse aventure qui valut à Gruer de perdre la direction de l'Opéra.

Gruer avait succédé, comme directeur de l'Académie de musique, au compositeur Destouches. Il avait pour associés le comte de Saint-Gilles et le président Lebœuf; il était fort riche, aimait la bonne chère et les jolies femmes.

Un soir, le 15 juin 1731, rapporte Nérée Désarbres, il y avait fête galante à l'Académie royale. Les invités appartenaient au meilleur monde; les dames se nommaient : Mlles Pélissier, Petitpas, *de Camargo*, Duval du Tillet, etc. ; la chaleur était accablante, et le vin de Champagne avait exalté toutes les têtes.

Sur une proposition de Gruer, ces dames s'étant consultées du regard, et croyant ne rien avoir à refuser à leur directeur, par un mouvement simultané, empruntèrent le costume de la Vénus Pudique.

Il faisait si chaud !

Mais les fenêtres étaient ouvertes, et les voisins, les passants, *plus de mille personnes* purent assister à cette petite fête de famille !

Le bruit de l'équipée directoriale parvint aux oreilles du roi Louis XV, qui, personnellement, en rit beaucoup; mais obligé de donner satisfaction aux nombreuses réclamations de la morale outragée, il

laissa révoquer, par un arrêt du conseil d'État, le trop libertin Gruer, dont le privilège avait été renouvelé pour trente années.

Le marquis de Sourdis venait de faire présent à la Camargo d'une parure magnifique, lorsque le comte de Clermont « l'aperçut et en tomba amoureux ». Il n'eut pas besoin de recourir à l'enlèvement.

Le comte de Clermont était un grand et singulier seigneur; « il tenait au roi par le sang, au clergé par les bénéfices, à l'armée par le courage. Il était toutes sortes de personnages : prince du sang, chevalier des ordres du roi, pair de France, abbé commendataire, colonel et mestre de camp — et de plus un Condé; homme de cour, homme d'église, homme d'épée, ecclésiastique en habit galonné, moitié clerc et moitié héros, qui avait besoin de la permission du pape pour mener au feu ses trois régiments d'infanterie, de cavalerie et de volontaires étrangers; jeune, aimable, faisant la mode, jetant aux femmes et aux filles l'argent de ses abbayes du Bec au diocèse de Rouen, et de Chalis au diocèse de Senlis; un beau fils de la Régence à qui la fille badine du maréchal de Matignon, la marquise de Graves, avait trouvé un cœur à quatorze ans. Depuis ce, le cœur de Louis de Bourbon, comte de Clermont, avait fait le tour du beau monde, et la duchesse de Bouillon l'avait, quand, lassé des duchesses, du grand ton,

des nobles amours, de l'étiquette des adultères, il se laissa prendre à l'Opéra. Ce fut un chassé-croisé, ajoutent les frères de Goncourt dans l'ouvrage déjà cité : « La duchesse de Bouillon perdit le comte de Clermont et trouva le marquis de Sourdis; Camargo perdit le marquis de Sourdis et trouva le comte de Clermont. »

Clermont avait alors vingt-cinq ans ; colonel et abbé, il était de plus académicien, grand maître de la franc-maçonnerie de France; mais il n'avait pas attendu jusque-là pour déroger aux aristocratiques amours, car en même temps qu'il était l'amant de la duchesse de Bouillon, il honorait de ses faveurs Mlle Quoniam, une des plus jolies rôtisseuses qui eussent jamais troussé oie, poulet ou dindon.

Mais tout à son nouvel amour, il planta là rôtisseuse et duchesse et ne vécut plus que pour la Camargo, sans se préoccuper d'autre soin que de celui de prévenir le moindre caprice de la danseuse, à qui il prodigua l'argent de ses abbayes, sans compter celui qu'il put se procurer par la voie des emprunts, moyen qui ne tarda pas à s'épuiser aussi et qui mit le comte dans la nécessité d'employer toutes les ruses imaginables pour tirer de sa mère quelques subsides, ce dont Montcrif, son secrétaire et son complice, se trouva fort mal, car il y perdit sa place pour avoir refusé d'aller jusqu'au bout des expédients.

« Vous savez peut-être, disent les *Nouvelles à la main* du 12 février 1735, que le prince (Clermont) a remercié Montcrif, qui était le secrétaire de ses commandements, qui est bien heureux d'avoir obtenu, par sa protection, une place à l'Académie française... On dit plusieurs raisons de sa disgrâce, mais la vraie est que Mme la duchesse la mère, lui ayant demandé un état des dettes les plus pressées du comte de Clermont, il le fit avec son maître, et cet état ne montant qu'à cinquante mille livres, Son Altesse lui dit qu'il fallait le recomposer et le porter jusqu'à quatre-vingts, et que les dix mille écus de surplus serviraient pour faire un présent à Camargo ; mais Montcrif, abusant de la confiance de son maître, fit part du complot à Mme la duchesse, qui l'a sacrifié. »

Il s'agit ici du sieur François-Augustin Paradis de Montcrif, qui fut lecteur de la reine et membre de l'Académie française. Nous le retrouverons bientôt en parlant d'une autre comédienne, la Mazarelli.

Quant à Clermont, sa passion devient chaque jour plus violente, et il s'affiche partout et de toutes les façons avec sa Camargo, sans se soucier le moins du monde du respect de son rang ni des devoirs de son état, et, son idole étant tombée malade par suite des efforts qu'elle avait faits pour s'élever en dansant, il tint à la veiller en personne.

De son côté, la Camargo n'affiche pas une flamme

moins belle. Le colonel-abbé est obligé de faire campagne : aussitôt la Camargo prend le deuil et refuse de danser jusqu'à ce que son amant lui soit rendu.

Enfin, Clermont revient; joie délirante de la Camargo, transports délirants du prince, qui, pour avoir sa belle mieux et toute à lui, ne veut plus qu'elle danse en public et lui fait quitter l'Opéra. — Désespoir des habitués de l'Opéra, qui pestent contre Clermont. — Celui-ci fait alors répandre le bruit, pour donner le change, que Mlle Camargo a été enlevée de son hôtel et conduite à l'hôpital de Sainte-Pélagie. Mais les indiscrètes *Nouvelles à la main* soufflent là-dessus et font bien vite la lumière.

« On commence à espérer, disent-elles à la date du 24 mai 1736, que l'on reverra Mlle Camargo sur le théâtre de l'Opéra; l'enlèvement dont on avait parlé est une retraite volontaire de part et d'autre, qui s'est faite avec toutes les grâces de deux personnes qui sacrifient leur inclination à leur devoir. Certain bruit de dévotion, qui a, dit-on, pris M. le comte, a été la cause de cette séparation... Il sera assez payé de son sacrifice, s'il peut parvenir à avoir l'abbaye de Saint-Germain ou quelque autre bénéfice considérable qui ne lui saurait manquer, *quand il vivra dans les apparences de son état.* »

Ce qui veut dire que Clermont, en ayant l'air de

se ranger enfin aux devoirs de son état, espérait tout simplement obtenir de nouveaux moyens de subvenir aux dépenses de la Camargo. Mais l'abbaye tant désirée n'arrivait pas, la Camargo s'impatientait, et Clermont, n'ayant plus le courage d'affecter davantage les apparences de la sagesse, reprenait ses habitudes avec plus d'emportement que jamais.

Les *Nouvelles à la main* du 20 décembre 1736 constatent cette impatience de la Camargo et du prince attendant une abbaye qui ne met aucun empressement à se rendre à leurs vœux, impatience qui se traduit, chez Clermont, par une sottise de plus, la vente d'un fief important, pour calmer l'humeur inquiète de sa maîtresse.

« Camargo, disent-elles, fait tous ses efforts pour remonter sur le théâtre, et le comte de Clermont s'y oppose toujours avec la même opiniâtreté ; il en est si amoureux qu'il est jaloux même des plaisirs que le public partage avec lui en la voyant danser. C'est pousser la délicatesse bien loin ; c'est cependant là son seul motif. *Elle s'est bien fait payer le sacrifice.* M. le comte vient de vendre au roi son duché de Châteauroux deux millions six cent mille livres, et il lui a fait un présent de cent mille francs. »

On trouvera que cent mille francs, pour tant d'amour, et sur une somme de plus de deux millions

et demi, ce n'était pas beaucoup; mais il ne tenait qu'à la Camargo d'avoir le prix intégral de la vente. Si elle n'eut que cent mille francs, c'est qu'elle ne voulut pas accepter davantage — pour le moment. N'était-elle pas sûre d'obtenir du prince tout ce qu'elle voudrait, quand elle le voudrait?

Elle eut tort cependant. Le comte de Clermont était jeune, et il était imprudent de compter avec lui sur un amour éternel. Une femme doit toujours battre le fer quand il est chaud; plus tard, il risque d'être trop tard.

La Camargo l'éprouva bien.

La fameuse abbaye de Saint-Germain, en effet, était enfin venue; mais l'amour de Clermont commençait à décliner, et notre danseuse n'eut que peu de temps à jouir de ce magnifique château de Berny, où la Leduc devait bientôt lui succéder.

Le château de Berny était la maison des champs de l'abbaye de Saint-Germain. La Camargo put voir poser la première pierre de la salle de spectacle qu'y fit construire le prince-abbé, et où elle devait danser « pour la plus grande joie des moines ravis »; — mais ce fut une autre qui dansa à sa place, une demoiselle du corps de ballet de l'Opéra, et qui n'était que simple figurante, celle même que nous avons déjà nommée — la Leduc.

Détrônée chez Clermont, la Camargo voulut

reprendre sa couronne au théâtre. Elle reparut donc à l'Opéra ; mais pendant son absence une rivale sérieuse s'était emparée de la scène et de la faveur du public : c'était Mlle Sallé, la sage, la vertueuse Sallé, qui remplaçait, dans sa danse, l'élévation par la grâce — la pirouette et l'entrechat par l'expression d'une nonchalante et décente volupté. Il fallut disputer l'empire, et cette lutte eut des chances diverses : tantôt Camargo avait le dessus, et tantôt Sallé l'emportait, d'où ces vers de Voltaire, qui expriment bien l'indécision du public :

Ah ! Camargo, que vous êtes brillante !
Mais que Sallé, grands dieux ! est ravissante !
Que vos pas sont légers, et que les siens sont doux !
Elle est inimitable et vous êtes nouvelle.
Les Nymphes sautent comme vous,
Et les Grâces dansent comme elle.

Entre ces deux « étoiles », une troisième avait trouvé le moyen de se faire une place au firmament chorégraphique : c'était Mlle Roland, ainsi que nous l'apprennent ces autres vers :

De Camargo, de Sallé, de *Roland*,
Maint connaisseur exalte le talent :
Sallé, dit l'un, l'emporte par la grâce ;
Roland, dit l'autre, excelle en enjouement,
Et chacun voit avec étonnement,
Les pas hardis, la noble et vive audace
De Camargo.

Entre les trois la Victoire balance.
Mais si j'étais le berger fabuleux,
Je ne sais quoi de grand, de merveilleux,
Me forcerait à couronner la danse
De Camargo.

On manque absolument de renseignements sur cette Roland, qui pourtant, comme en voit, rivalisait avec Sallé et Camargo.

Il y avait eu, une cinquantaine d'années auparavant, à l'Opéra une danseuse du nom de Roland, qui fit une assez belle fin, en devenant marquise de Saint-Geniès, vers 1684. Peut-être la rivale de Camargo et de Sallé était-elle la petite-fille de la marquise de Saint-Geniès.

Quant à Mlle Sallé, sa vertu fut quelque peu relative : on ne peut guère douter de ses rapports galants avec le fameux financier Samuel Bernard, qui lui donna vingt-quatre mille livres pour avoir bien voulu danser devant la table de ses convives, à l'occasion du mariage du président Molé, son gendre. — Le roi David dansa pour moins devant l'Arche!

Pour la Camargo, elle remplaça Clermont par un nombre considérable de galants, successifs, alternatifs ou simultanés.

Puis, elle se retira du théâtre en 1751, ayant fait une très grosse fortune.

On n'en entendit plus parler, jusqu'au jour où circulèrent les lignes suivantes des *Mémoires secrets* à la date du 13 mai 1770 :

« Mlles Camargo et Carton, deux anciens sujets émérites de l'Opéra, sont mortes depuis peu. L'une a été, dans son temps, une très célèbre sauteuse ; c'est elle, en quelque sorte, qui a créé cette danse haute, si à la mode aujourd hui, mais qui s'est bien perfectionnée depuis. Elle était renommée pour la légèreté et la vivacité de ses gambades, et son nom fait encore époque dans les fastes du théâtre de l'Académie royale de musique. »

Grimm, de son côté, écrit, à la même date :

« Tout le monde admirait, aux obsèques de Mlle Camargo, les tentures blanc et bleu, symbole de *virginité* refusé aux personnes mariées, mais qu'on accorde toujours aux prêtresses de Terpsichore. »

Nous parlerons un peu plus loin de Mlle Car*tou* ou Car*ton*.

Bachaumont dit Carto*n ;* la *Bibliothèque des Curieux* dit Carto*u ;* les frères de Goncourt disent Carto*n*, et Nérée Desarbres dit Carto*u*.

CHAPITRE VI

Le comédien Legrand et le marquis de Courtanvaux. — Adrienne Lecouvreur, Voltaire et Dumarsais. — Le chevalier de Rohan et lord Peterborough. — Beaucoup d'amour, beaucoup d'esprit et beaucoup d'argent. — Maurice de Saxe et *Victoire.* — La jalousie qui fouette l'amour avec des roses. — Dans les bras de Morphée. — Le cheveu cassé. — La duchesse de Courlande et sa demoiselle d'honneur. — Anne Iwanowna. — Les bijoux d'Adrienne Lecouvreur. — Les destinées des Empires. — La comédienne et la duchesse. — La Fable et l'Histoire. — Un remède harmonieux. — Mlle Dangeville. — L'amour et les délices de tous les gens de goût. — Une vieille poupée. — Le cocher de l'acteur Baron et la cuisinière d'Adrienne Lecouvreur. — Élevée sur les genoux de... la Comédie. — Mlle Gaussin et le duc de Gesvres. — Les tableaux anacréontiques. — La science du cœur. — Cela fait tant de plaisir et coûte si peu ! — La Gabrielli. — L'infant don Philippe et Catherine II. — Un heureux charbonnier. — Vive l'amour et la bagatelle ! — La force du naturel. — Les *toquades* de la Gaussin. — Helvétius et le financier. — Le fermier général Bouret et le danseur Tualaïgo. — On est bien forcé d'être sage...

Le journaliste Antoine de Laplace (il écrivait au *Mercure*) rapporte cette histoire :

« Le comédien Legrand avait une jeune et jolie maîtresse, à laquelle il était fort attaché, et qui,

ayant un jour disparu de chez lui, le plongeait dans les inquiétudes les plus vives, lorsque, environ un mois après, il reçut un billet de la part du marquis de Courtanvaux, qui l'invitait à dîner. Qu'on se peigne la surprise de Legrand, lorsque à table il reconnut sa maîtresse à côté du marquis, et superbement vêtue ! Il avait trop d'esprit et d'usage du monde pour ne pas sentir que le seul rôle qu'il eût à jouer en pareil cas était celui de la résignation et de la plaisanterie : aussi se borna-t-il, en sortant de table assez tard, à supplier le marquis de lui accorder, par forme de réparation, la grâce d'accepter un dîner chez lui, à quelques jours de là, avec son ancienne maîtresse. Au jour indiqué, les deux conviés, arrivés chez Legrand, furent à leur tour bien surpris de voir le comédien leur présenter avec gravité une petite fille très simplement mise, et supplier très humblement M. le marquis de permettre qu'elle prît place à table avec la compagnie.

« — Ah ! ah ! s'écria le marquis, quelle est donc « cette enfant, mon cher amphitryon ? La fille de ta « cuisinière, apparemment, ou celle de ta ravaudeuse ?

« — Nenni, reprit le comédien, c'est la nièce de « ma blanchisseuse, c'est-à-dire la cousine ger- « maine de la belle dame qu'il vous a plu de m'en- « lever, qui réunit maintenant toutes mes affections « pour la famille, et peut seule me consoler d'avoir

« perdu sa parente; car, s'écria-t-il, en parodiant le « vers de *Thésée*, de Quinault :

C'est le sort de Legrand de s'enflammer pour elle!

« Ce dîner, comme on l'augure, fut très gai, et fut suivi de plusieurs autres. Legrand s'attacha à la petite blanchisseuse, lui donna de l'éducation, l'envoya débuter à Strasbourg, lui ouvrit les portes de la Comédie française et appela le public à saluer une grande actrice qui s'appelait Adrienne Lecouvreur. »

Adrienne Lecouvreur débuta à la Comédie française en 1717, dans le rôle de Monime, de *Mithridate*. Elle avait alors vingt-deux ans. Voltaire, qui était âgé d'un an seulement de plus, fit pour elle ce que Racine avait fait pour la Champmeslé : il lui forma l'esprit et le cœur, ou plutôt il lui perfectionna l'un et l'autre, couronnant ainsi l'œuvre de Legrand... Mais n'y eut-il pas, entre le comédien et le poète, un autre amant? La chronique murmure le nom de Dumarsais, César Chesneau Dumarsais, le grammairien-philosophe, auteur du fameux *Traité des Tropes*... Mais il paraît qu'il n'en faut rien croire, que Dumarsais ne cultiva jamais Adrienne que comme une fleur de rhétorique, par pur amour de l'art, et qu'il ne fut lié avec elle que par les nœuds de l'amitié. C'est l'abbé Léonor-Jean-Christine Soulas

d'Allainval, auteur bien oublié de l'*Embarras des Richesses* et de l'*École des Bourgeois,* deux comédies qui eurent un certain succès en leur temps — c'est Soulas d'Allainval, disons-nous, qui délivre ce certificat au critique et à l'actrice. Voici ce que l'abbé raconte des leçons de Dumarsais à Adrienne :

« Jamais début sur aucun théâtre ne fut peut-être plus brillant que celui d'Adrienne Lecouvreur. Un seul homme, tapi dans un coin de loge, se bornait. de temps en temps, à dire à demi-voix : *Bon, cela!* Et cet homme ayant été remarqué, l'actrice, à qui l'on fit part de cette espèce de phénomène, voulant voir quel il était, et ayant appris que c'était le fameux grammairien-philosophe Dumarsais, l'invita par un billet très poli à lui faire l'honneur de venir dîner chez elle en tête à tête.

« Dumarsais, quoique bien accueilli en arrivant chez elle, débuta par la prier, avant de se mettre à table, de vouloir bien avoir la complaisance de lui réciter une tirade de l'un des rôles qu'elle aimait le mieux ; à quoi l'actrice ayant consenti, fut bien surprise de n'entendre de la part de Dumarsais que deux ou trois : *Bon, cela!* et, quoique un peu humiliée, ne persista pas avec moins de politesse à lui demander le mot de cette singulière énigme.

« — Volontiers, mademoiselle; attendu que, si « l'explication vous déplaisait, je vous épargnerais

« l'ennui de dîner avec un homme qui aurait eu le « malheur de vous déplaire.

« — Parlez, je vous en prie; votre réputation « m'est connue, je ne peux que gagner beaucoup « à vous entendre.

« — Eh bien, mademoiselle, apprenez donc que « jamais actrice n'annonça de plus grands talents « que les vôtres, mais donnez aux mots la vraie « valeur nécessaire à ce qu'ils doivent exprimer, « surtout dans votre bouche.

« — Ah! monsieur, s'écria la jeune actrice, quelle « obligation ne vous aurais-je pas si vous aviez assez « d'indulgence pour me mettre en état de me corri- « ger de ce défaut! »

Et du Marsais, ayant renouvelé fréquemment ses visites, la mit en état.

Notons que Dumarsais, qui était avocat, marié et père de famille, quitta, à cette époque-là, le barreau, sa femme et ses enfants. On a dit que ce fut pour entrer chez le président de Maisons, qui l'avait chargé de l'éducation de son fils. C'est peut-être une explication pour ce qui concerne le barreau, mais non pour ce qui a trait à la femme et aux enfants.

Mais, sans nous occuper davantage de cet amant hypothétique, n'y eut-il pas aussi, entre Legrand et Voltaire, le chevalier de Rohan?

Celui-ci fut sans doute un amant nécessaire,

comme lord Peterborough, qui succéda à Voltaire.

Le chevalier de Rohan donnait de l'argent, de même que milord Peterborough.

Ce dernier en donna beaucoup, et Adrienne fit une grosse fortune. Lord Peterborough, quand il se sentait en bonnes dispositions, avait coutume de dire à la comédienne :

— Allons, madame, qu'on me montre beaucoup d'amour et beaucoup d'esprit!

Et, Adrienne montrait beaucoup d'amour et beaucoup d'esprit.

Mais c'étaient des comédies qu'elle se faisait payer très cher : le lord, d'ailleurs, n'en avait jamais que pour son argent.

Adrienne, toutefois, n'était pas insensible, et elle montra au comte Maurice de Saxe, pour rien, beaucoup d'amour et beaucoup d'esprit.

Maurice de Saxe était venu en France vers 1720. Fils naturel de ce Frédéric-Auguste II, Électeur de Saxe, roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie, dont nous avons déjà signalé quelques-unes des aventures galantes, et de la comtessse Aurore de Kœnigsmark, il fut élevé avec le même soin que le prince électoral lui-même, donna dès son enfance des preuves de son inclination pour le métier des armes, suivit plus tard Frédéric-Auguste dans toutes ses expéditions militaires, se distingua dans de nom-

breux combats, et, s'étant rapidement acquis une réputation guerrière, épousa la jeune comtesse de Loben, une très riche héritière. — Le comte de Saxe a dit plus tard que ce qui avait surtout contribué à lui faire contracter ce mariage, c'est que la comtesse de Loben avait pour prénom : *Victoire;* mais il paraît que ce prénom, qui lui plaisait tant, ne suffit pas à l'attacher assez sérieusement à sa jeune épouse, car il ne tarda pas à faire dissoudre son union.

Après avoir servi en Hongrie contre les Turcs, le prince-aventurier passe en France. Il y achète un régiment allemand qui, depuis, porta son nom, et y étudie la guerre jusqu'en 1725. Il y étudia en même temps l'amour et fit en cette matière de nombreuses expériences, notamment avec Adrienne Lecouvreur.

« Le maréchal de Saxe, dit Arsène Houssaye, était l'amoureux le plus jaloux qui fût au monde. On se demandera alors pourquoi il recherchait les comédiennes : peut-être Maurice de Saxe n'était-il jaloux qu'avec elles ; peut-être ce sentiment de jalousie qui avive la passion l'aiguillonnait-il autant que l'amour lui-même. Ce qui est certain, c'est qu'il avait quelque joie à découvrir qu'il était trompé ; c'était le dilettantisme de la jalousie, car alors il s'abandonnait à une colère bleue qui faisait pâlir tout le monde, même Adrienne Lecouvreur, quoiqu'elle fût bien habituée

aux fureurs orageuses des amants trahis. Mais après cette colère bleue, Maurice de Saxe retombait tout éperdu dans les bras de l'infidèle, plus heureux que jamais. Il avait un aphorisme à son usage : *La jalousie fouette l'amour avec des roses.*

« Un soir qu'il devait partir de bonne heure pour une fête à Versailles, Adrienne lui fit de si belles protestations qu'il ne douta pas que la nuit ne fût pour un autre.

« — Qui attendez-vous ? lui demanda-t-il.

« — Morphée, dit-elle en se retournant sur son « oreiller ; vous pouvez venir demain au point du « jour me réveiller du sommeil où je vais tomber.

« — Je viendrai, madame, » dit le comte en s'en allant.

« Après avoir refermé la porte de la chambre à coucher, il s'arracha un cheveu, non pas précisément de désespoir. Il fixa le cheveu sur la porte et sur le chambranle, mettant ainsi ce fragile scellé sur les serments d'Adrienne Lecouvreur. Les jaloux sont comme les voleurs : à toute heure, en tous lieux, le maréchal avait de la cire sur lui, pour pouvoir — c'était l'usage alors — prendre l'empreinte des serrures.

« Quand il revint de Versailles, le cheveu était cassé. Il entra comme la tempête. Adrienne se mit à rire. Il lui conta son stratagème, elle rit plus fort ;

il menaça de la quitter, elle rit à gorge déployée.

« — Vous vous en allez, mais vous revenez tou-
« jours ; cette fois, je vous prends au mot, mais ne
« revenez plus. »

« Ce fut le héros qui trembla.

« — Mais, madame...

« — Monsieur, je ne veux jamais avoir tort.

« — Vous avez toujours raison, c'est moi qui ai
« tort. »

Il ne faudrait pas croire, d'après ce récit, que Maurice de Saxe fût alors *maréchal* de France.

Ceci se passait, en effet, vers 1725, au plus tôt, et ce ne fut qu'en 1744 que le comte Maurice de Saxe, après avoir forcé les lignes de Lauterbourg, fut créé maréchal de France.

Au moment où le comte aimait si fort Adrienne, il pensait aussi à autre chose.

La souveraineté du duché de Courlande était vacante par suite de la mort du prince Ferdinand, et Maurice de Saxe pensait que, pour un prince sans emploi comme lui, cette couronne n'était pas à dédaigner.

Il était, d'ailleurs, homme à sacrifier une femme pour un trône, et — comme on va le voir — réciproquement.

C'est pourquoi il partit en 1726 pour Mittau, où il fut reçu très favorablement par les États et eut plu-

sieurs entrevues secrètes avec la duchesse douairière, Anne Iwanowna, fille du tsar Ivan III, veuve du duc de Courlande et tante à la mode de Bretagne du futur tsar Pierre II.

Maurice de Saxe confia à la princesse ses projets, et non seulement la gagna aux intérêts de sa cause, mais encore lui inspira une vive passion.

Anne ne songea plus qu'à faire réussir le comte dans son entreprise et à l'épouser ensuite. Elle déploya tant d'ardeur et d'habileté dans ce but, que les États se prononcèrent pour l'élection de Maurice comme successeur du prince Ferdinand. Les gouvernements de Russie et de Pologne s'opposèrent vainement à cette décision ; le fils de la comtesse de Kœnigsmark allait être définitivement proclamé souverain de Courlande, lorsqu'une amourette de cet illustre bâtard vint tout compromettre et tout perdre.

Maurice, qui ne montrait de l'amour à la duchesse que pour les beaux yeux de la Courlande, s'était, en effet, épris réellement d'une demoiselle d'honneur d'Anne Iwanowna, et bientôt le secret de cette liaison n'en fut plus un pour personne, pas même pour la duchesse, qui, furieuse, abandonna son amant à ses seules ressources et prit même parti contre lui, si bien que la décision des États fut cassée et le comte de Saxe invité à aller chercher une couronne ailleurs.

Le pire, c'est que celui-ci avait fait des dettes considérables et se trouvait complètement dénué d'argent.

Dans ces conditions, il pensa à Adrienne Lecouvreur et lui écrivit pour lui signaler sa triste situation.

D'autres prétendent qu'il appuya sa demande de subsides à la comédienne sur la nécessité où il se trouvait de se créer des partisans et une armée pour soutenir les droits que lui donnait la décision des États de Courlande.

Quoi qu'il en soit, Adrienne, n'écoutant que son cœur, et plus généreuse que la princesse Anne Iwanowna, vendit ou mit en gage ses bijoux et sa vaisselle, et envoya à son infidèle amant une somme de quarante mille livres, moyennant quoi le comte Maurice de Saxe put revenir à Paris, où il arriva en 1729.

Et voilà comment Maurice de Saxe manqua, non seulement d'être duc de Courlande, mais encore de monter sur le trône de Russie, car, le 29 janvier 1730, Pierre II étant mort après avoir régné trois ans, ce fut Anne Iwanowna, la duchesse douairière de Courlande et l'ex-maîtresse du comte, qui fut proclamée impératrice de toutes les Russies.

A quoi tiennent les destinées des empires !

Nous aimons à croire que Maurice de Saxe fut très

reconnaissant vis-à-vis de celle qui lui avait rendu un si éminent service; mais il n'eut pas longtemps à lui prouver sa gratitude. Adrienne mourut, en effet, le 20 mars 1730, c'est-à-dire un an à peine après que le comte fut revenu de sa malheureuse campagne de Courlande.

Comment mourut Adrienne?

« Cette actrice (M[lle] Lecouvreur), dit le *Dictionnaire des Femmes célèbres*, fut attachée jusqu'à sa mort à M. le comte, *depuis* maréchal de Saxe, qu'elle enleva, dit-on, à une très grande dame. *L'on a fait des contes sur la façon dont elle mourut.* »

L'auteur de ces lignes, qui écrivait en 1788, n'avait pas prévu que ces *contes* se changeraient en un *drame* sous la plume de Scribe et Legouvé, et que le drame finirait par passer pour de l'histoire.

Or, d'après le drame, évidemment inspiré par les *contes* dont parle notre auteur, Adrienne Lecouvreur serait morte empoisonnée par un agent de la duchesse de Bouillon, sa rivale auprès de Maurice de Saxe.

Nous n'oserions rien affirmer là-dessus. M. Arsène Houssaye ne croit pas plus que l'auteur du *Dictionnaire* à l'empoisonnement. Il risque l'hypothèse qu'Adrienne serait morte tout prosaïquement d'une forte dose d'ipécacuana que lui aurait administrée « un médecin qui ne croyait pas qu'on pût mourir

avec un remède si harmonieux ». Et il ajoute : « Elle mourut dans les bras de Voltaire, mais bien loin de lui, car elle avait les yeux fixés sur un buste de Maurice de Saxe, à qui elle débitait à tort et à travers des tirades tragiques. »

Nous croirions volontiers que Maurice de Saxe fut l'objet des dernières pensées d'Adrienne Lecouvreur, car elle l'aimait toujours et il la trompait, ce qui fit dire un jour à la comédienne, dans un moment de mauvaise humeur, et par allusion aux quarante mille livres qu'elle avait envoyées en Courlande à son amant :

— Ce que c'est que de payer l'amour des hommes, ils vous trompent comme des femmes !

En cette année 1730, qui vit mourir Adrienne Lecouvreur, parut pour la première fois sur la scène de la Comédie française une femme qui devait, elle aussi, y laisser de longs souvenirs, nous voulons dire Mlle Dangeville.

Trente-huit ans après, en 1768, Bachaumont écrivait encore, à propos de cette comédienne, les lignes qu'on va lire et qui rappellent d'une façon concise toute sa valeur artistique et galante :

« Mlle Dangeville, cette héroïne émérite du Théâtre-Français, *l'amour et les délices de tous les gens de goût*, a une très belle maison de plaisance à Vaugi-

rard. C'est là qu'avant hier, jour de sa fête, on lui en a donné une aussi agréable que magnifique. Elle a fait l'entretien du jour. Il y a d'abord eu un dîner de dix-neuf personnes, composé, en beaux esprits, de MM. de Saint-Foix, Le Miére, Dorat, Rochon et Duclairon, tout récemment arrivé de son consulat de Hollande; en gens de Comédie, des demoiselles La Motte, Fannier, et de M[me] Drouin. Le reste était des anciens amis *ou amants de la maîtresse de la maison.* Il ne faut pourtant pas oublier M. de Saint-Aubin, peintre, qui n'a pas le moins contribué aux divertissements. A la fin du dîner, après avoir beaucoup *tosté* en l'honneur de la reine de Vaugirard, M. de Saint-Foix a commencé des couplets sur la fête : tous ses émules l'ont suivi, jusqu'à ce qu'une symphonie, partie du jardin, ait annoncé quelque chose de nouveau. On s'est transporté vers les lieux d'où elle s'annonçait : on est entré dans un bosquet délicieux, où s'est trouvée la statue de M[lle] Dangeville sous la figure de Thalie, avec tous les attributs de son art. On lisait, au bas du piédestal, un hymne de la composition de M. de Saint-Foix. On a procédé à l'inauguration de cette statue, et tous les beaux esprits sont venus en cadence, des guirlandes de fleurs à la main, lui rendre leurs hommages. On a encore chanté des couplets; on a joué différentes petites parades,

courtes, spirituelles et délicates. Ensuite, le jour tombant, tous les bosquets se sont trouvés illuminés : *on a introduit le peuple* : il s'est formé des danses partout. On avait établi des rafraîchissements pour *cette populace*, qui bénissait sans cesse l'illustre *Marie*. Enfin, un feu d'artifice très brillant a terminé le spectacle. Un grand souper a suivi, et le champagne et l'esprit ont recommencé à couler avec la même abondance. »

Ne dirait-on pas d'une véritable reine faisant largesse à ses sujets?

Reine, elle l'avait été par la grâce et la beauté, elle l'était encore par l'esprit et le talent ; elle continuait à être toute-puissante par son crédit. Les ministres s'étaient mis à ses pieds, et le duc de Choiseul, qui gouvernait la France pour Louis XV — même contre la Du Barry — n'avait rien à lui refuser.

La noblesse en détresse et le talent méconnu recherchaient sa protection, et le même Bachaumont écrit, à la date du 18 septembre 1764 :

« M. Rochon de Chabannes, auteur de plusieurs comédies, s'étant attaché au char de Mlle Dangeville, l'actrice *bienfaisante* l'a présenté à M. le duc de Praslin et a procuré à M. Rochon, par l'entremise de ce ministre, une place de deux mille écus dans les bureaux des affaires étrangères. »

Mlle Dangeville était donc aussi le canal des faveurs... Elle avait conquis cette puissance par la galanterie, qui est la politique des femmes. Ses amants avaient été nombreux, mais elle les avait choisis parmi ceux qui pouvaient le mieux la servir, c'est-à-dire parmi les plus grands et les plus élevés, et elle avait eu cette adresse, qu'après avoir été ses amants, ils demeurèrent pour la plupart ses amis, de sorte qu'ayant quitté le théâtre, au lieu de s'éteindre, comme tant d'autres, dans l'oubli et l'obscurité, elle conserva jusqu'à son dernier jour sa suprématie — ce qui dénote une nature d'élite, car il n'est guère de talent qui résiste à l'épreuve de l'abdication.

Et le peuple applaudissait à cette élévation de la comédienne, qui lui faisait comprendre, aussi bien qu'aux grands seigneurs, et mieux que l'*Encyclopédie* et les philosophes, qu'il y avait quelque chose au-dessus de la naissance, et que ce quelque chose, c'était le mérite personnel.

Marie-Anne Botot-Dangeville était née en 1714 et vécut jusqu'en 1796, c'est-à-dire l'espace de quatre-vingt-deux ans.

Ses ennemis prétendaient qu'elle était « buse » dans la conversation. Peut-être n'avait-elle pas cet esprit de repartie que possédèrent à un si haut degré Mlle Quinault et Sophie Arnould ; mais elle avait l'intelligence très vive et surtout beaucoup de bon sens,

avec, aussi, plus de réserve et plus de convenance, et, sur la scène, dans un âge déjà avancé, elle offrait encore toute l'illusion de la jeunesse.

Écoutons toujours Bachaumont :

« Il n'y a que vous qui ne vieillissez point, inimitable Dangeville! *Toujours fraîche*, toujours nouvelle, à chaque fois on croit vous voir pour la première. La nature s'est plu à vous prodiguer ses dons, comme si l'art eût dû tout vous refuser, et l'art s'est efforcé de vous enrichir de ses perfections, comme si la nature ne vous eût rien accordé. Quel feu dans votre dialogue! Quelle expression dans votre scène muette! Quelle force comique dans le moindre de vos gestes (Mlle Dangeville jouait les soubrettes)! *Quel aveugle préjugé vous refuse dans la société un esprit* qui pétille dans vos yeux, qui brille sur toute votre physionomie!

« Si l'on voulait personnifier cette intelligence humaine, on ne pourrait lui donner une figure mieux assortie que la vôtre. Continuez à faire les délices et l'admiration de la scène française. Sur votre modèle puissent se former des actrices dignes de vous remplacer! espoir d'autant moins fondé, que plus elles auront de sagacité pour saisir la finesse de votre jeu, plus elles se sentiront hors d'état de vous atteindre. »

Et, lorsque Bachaumont écrivait ces lignes, Mlle Dangeville avait près de cinquante ans!

Comment admettre qu'une pareille actrice fût « buse » dans la conversation !

Rachaumont tient un tout autre langage au sujet de Mlle Gaussin, devenue vieille et continuant à jouer.

« A qui, dit-il, les conseils d'un amour-propre bien entendu eussent-ils été plus nécessaires qu'à Mlle Gaussin ? Elle ne sent pas qu'il est un temps où il faut se soustraire aux applaudissements, sans quoi les applaudissements nous échappent à la fin. Son genre ne peut s'allier avec les rides de l'âge : *une vieille poupée* ne figurera jamais bien dans *l'Oracle* ni dans *les Grâces ;* Zaïre doit porter empreinte sur son front toute la candeur de son âme. Quand Mlle Gaussin joue dans cette pièce, on est tenté de demander si c'est à elle que M. de Voltaire adressa, il y a trente ans, cette épître si tendre, si touchante, où le cœur parle plus que l'esprit ? Ce qu'elle est fait oublier ce qu'elle a été. Plus heureuse cependant que Mlle Dumesnil en un point, elle n'a point encore de rivale qui la remplace. Ses défenseurs prétendent que son peu d'opulence la met dans le cas de sacrifier sa gloire à son bien-être : il faut qu'elle soit bien mal à l'aise, ou qu'elle se soucie bien peu de sa réputation. »

Mlle Gaussin, en effet, s'était un peu trop attardée au théâtre ; mais elle y avait eu de si beaux jours — et de si belles nuits !

Elle n'avait pas su, comme Mlle Dangeville, con-

server sa jeunesse et sa fraîcheur; mais elle avait tant joué de l'une et de l'autre!

C'était une fille de l'amour, et elle consacra toute sa vie à l'amour.

Voici comment on raconte sa naissance :

L'acteur Baron avait un cocher, un Alsacien sans doute, du nom de *Gaussem*, don Juan de l'office, qui mettait assez ordinairement à mal tout ce qu'il rencontrait de jeune et de joli dans la domesticité féminine.

D'autre part, Mlle Lecouvreur avait une cuisinière qui se nommait *Jeanne Pollet*.

Antoine Gaussem, comme cela était sans doute écrit au livre du Destin, — et comme cela eût pu arriver tout naturellement sans que ce fût écrit audit livre, — rencontra Jeanne Pollet et lui fit un enfant.

Adrienne Lecouvreur, qui, comme on l'a vu précédemment, avait toutes les raisons du monde d'être à cheval sur la morale, trouva que cela ne pouvait se passer avec un pareil manque d'orthodoxie, interpella vivement Baron à ce sujet, lui fit comprendre que si les bonnes mœurs venaient jamais à abandonner la cour et la ville, c'était au théâtre qu'on devait les retrouver, et, finalement, lui persuada que son cocher devait épouser sa cuisinière — ce qui fut fait. En même temps Lecouvreur avait stipulé que ce seraient Baron et elle qui serviraient de

parrain et de marraine à la petite fille venue au monde sans la permission de M. le curé.

Baron se montra bon prince et accepta.

C'est ainsi que Jeanne-Marie-Catherine-Madeleine Gaussem eut un état civil parfaitement en règle.

Seulement, de Gaussem ou Gaussen, on fit *Gaussin*, parce que, à cette époque-là, il était de règle de *franciser* toujours un peu.

Telle est la version donnée par Arsène Houssaye.

Mais, d'après le *Dictionnaire des Femmes célèbres*, il faudrait admettre une variante.

D'abord, la mère de Mlle Gaussin ne s'appelait pas Jeanne *Pollet*, mais bien Jeanne *Collot ;* ensuite, elle n'était pas la cuisinière de Mlle Lecouvreur, mais, ce qui vaut mieux et paraît presque plus logique, *ouvreuse de loges* à la Comédie française.

Élevée sur les genoux de ladite Comédie, Madeleine Gaussin se développa rapidement sous l'influence de cette atmosphère vivifiante.

« Son goût et ses talents pour le théâtre s'étaient manifestés de bonne heure, et, par son jeu, *ainsi que par sa beauté*, elle avait déjà fait les délices de la société de M. le duc de Gesvres, qui donnait des comédies à Saint-Ouen (ils ne perdaient pas de temps, les grands seigneurs, et cueillaient volontiers la jeunesse en sa fleur !), lorsque à l'âge d'environ dix-

sept ans elle partit pour Lille, où elle joua près de deux ans. »

Est-ce chez M. de Gesvres ou à Lille que la jeune et belle Gaussin figura dans *les Tableaux anacréontiques?*

Qu'importe? C'était dans sa plus tendre jeunesse.

Les « Tableaux anacréontiques » étaient sans doute quelque chose comme des « tableaux vivants ». — C'était renouvelé des Grecs, mais il paraît que Mlle Gaussin y excellait, ce qui prouve qu'elle était bien faite.

« Mlle Gaussin, dit Arsène Houssaye, se révéla dans les *Tableaux anacréontiques;* il y avait tant d'expression dans ses yeux et dans sa bouche, elle possédait à un si haut degré l'art des contrastes et des nuances, elle avait tant de grâces adorables pour incliner la tête, pour poser le pied, pour soulever la main, pour dénouer et répandre sa chevelure comme un flot d'or sur le marbre frissonnant de son épaule ou la neige empourprée de son sein, que les spectateurs, tout émerveillés, voyaient en elle Vénus, Junon, Diane, Daphné, Terpsichore, et jamais Madeleine Gaussin. »

Oh! que si bien qu'il y en eut plus d'un qui vit Mlle Gaussin, en sa personne réelle, sous ses métamorphoses!

Et c'est Arsène Houssaye qui, quelques lignes plus loin, le confesse lui-même.

« Les comédiennes, écrit-il, ne courent pas la province sans déchirer aux buissons leur robe de lin; mais comme, après tout, Madeleine Gaussin n'est pas une sainte du calendrier, je n'ai pas à faire l'apologie de ses vertus. *Ce qui est hors de doute*, c'est que, le 28 avril 1731, quand elle débuta à la Comédie française, *elle connaissait à fond la science du cœur*. Elle avait été à l'école du sentiment, de la jalousie, de la fureur : elle faisait résonner sous son jeu toute la gamme des passions. Elle avait passé par les joies infinies, par les tendresses ineffables, par les douleurs sauvages de l'amour... »

Et depuis ses débuts à la Comédie française, Dieu seul connaît toute la liste des heureux qu'elle fit!

Et cette liste est longue, à coup sûr, car, plus capricieuse que jamais jolie femme ne le fut, elle ne sut jamais résister à sa fantaisie et la satisfit toujours, à tout prix et à tous risques.

En même temps, heureuse de tout désir, de toute passion qu'elle faisait naître, elle n'avait pas le courage de rebuter un amoureux quel qu'il fût.

C'est elle qui, comme on lui reprochait son trop de facilité vis-à-vis des galants, répondit :

— Que voulez-vous? Cela leur fait tant de plaisir et cela me coûte si peu !

On attribue un mot à peu près semblable, quoique dans un autre ordre d'idées, à une cantatrice italienne de la même époque, la Chocetta, dite la Gabrielli, sans doute parce qu'elle était la fille d'un cuisinier du prince Gabrielli, ou plutôt peut-être la fille naturelle et adultérine de ce prince. Douée d'une voix merveilleuse et d'une beauté ravissante, elle eut, toute jeune encore, rapporte M. de Lyden, des succès extraordinaires. Grands seigneurs, souverains même se disputaient l'honneur de l'enrichir. Généreuse, prodigue, elle donnait sans compter.

— Tu donnes trop, lui reprochait sa sœur, très économe.

— *Per quel che mi costa !* (Pour ce que cela me coûte !) répondit-elle en riant.

Cette Gabrielli avait d'ailleurs des impertinences de reine.

Un jour, raconte encore l'auteur que nous venons de citer, elle fut mise en prison par ordre du roi de Sicile, qu'elle avait offensé. Sa captivité dura douze jours, pendant lesquels elle donna des repas somptueux, paya les dettes des prisonniers et fit distribuer des sommes énormes aux pauvres, qui lui formèrent, à sa sortie, un cortège bizarre, mais enthousiaste. L'infant don Philippe (un bossu) en devient éperdument amoureux, à Parme. Il la comble de présents, mais il l'enferme. Elle s'échappe en sé-

duisant son geôlier, et arrive en Russie, à la cour de Catherine II.

— Combien demandez-vous, interroge la souveraine, pour avoir chanté à ma cour ?

— Cinq mille ducats, répond la virtuose.

— Mais mes maréchaux ne sont pas payés sur ce taux-là.

— Eh bien ! que Votre Majesté fasse chanter ses maréchaux !

Nous revenons à Mlle Gaussin.

Sa prodigalité en galanterie était la même que celle de la Gabrielli en finances.

Doit-on le croire? elle serait allée jusqu'à son charbonnier !

Et, tout cela, par pure bonté d'âme, avec un peu de vanité d'avoir allumé une si belle passion.

Car il était devenu si amoureux de Mlle Gaussin, ce bon charbonnier, que, n'osant le lui avouer, et affreusement tourmenté par son désir, il était tombé malade, très gravement malade, à ce point qu'on le voyait sur le point de perdre la vie, ou tout au moins la tête.

Mlle Gaussin est informée des ravages qu'elle a causés dans l'âme de cet enfant de l'Auvergne, et, immédiatement, elle se rend près de lui, donne tout ce qu'il faut pour qu'aucun soin ne lui manque, puis, pour mieux aider à la cure, lui déclare que sitôt

qu'il sera en état, elle n'aura rien de plus empressé que de panser sa plaie vive...

L'Auvergnat, sur ces bonnes paroles, se cramponne à la vie, se rétablit avec une rapidité étonnante, et le jour où la Gaussin lui tint parole — car elle lui tint parole, ajoute-t-on :

— Fouchtra ! s'écria-t-il, vive l'amour et la bagatelle !

Encore un qu'elle avait réconcilié avec l'existence !

On avouera qu'il est impossible de se montrer plus sœur de charité que cela.

Mais ce n'est pas encore le plus merveilleux chez cette étrange fille.

Le plus merveilleux, c'est que tandis qu'elle se donnait à son charbonnier, elle refusait obstinément de se livrer... devinez à qui ?...

Au duc de Richelieu, à l'irrésistible Richelieu !...

A ce même Richelieu qui avait paraphrasé à son usage le vers fameux de Boileau :

> La *femme* est une esclave, et ne doit qu'obéir.

Oh ! certes, ce n'est pas qu'elle tînt à se montrer plus difficile vis-à-vis de Richelieu que vis-à-vis de tout autre : elle n'avait sous ce rapport, comme elle aimait à le dire, « aucun préjugé » ; pour elle, un homme était un homme, et cela ne lui faisait jamais

peur. Mais Madeleine Gaussin avait en ce moment-là une passion en tête, et l'on sait que chez les tempéraments tels que celui de notre héroïne, l'amour, c'est-à-dire le caprice du jour, refait parfois une virginité...

Le caprice du moment pour Madeleine Gaussin était à cette époque un étudiant en droit, fils d'un cabaretier de la Râpée, très joli garçon d'ailleurs, et qui lui avait manifesté ses sentiments amoureux par quelques actes où l'insanité le disputait à l'enthousiasme. Il se nommait Bagnolé.

Bagnolé, en héros digne d'une reine tragique, s'était armé d'un poignard et menaçait de s'envoyer dans l'autre monde par désespoir d'amour.

— Vous êtes un enfant, lui dit la Gaussin en lui prenant la main pour lui prendre le poignard ; relevez-vous et ne mourez pas. Je ne suis pas cruelle jusque-là. S'il faut que je vous aime, eh bien, je vous aimerai !

Et elle l'aima pendant quelques jours.

Cependant, comme une pareille absence de « préjugés » amenait chaque jour quelque nouveau scandale, le parterre ne laissait pas de s'en formaliser et le faisait sentir à l'actrice par quelque allusion vengeresse de la morale outragée.

C'est ainsi qu'à la première représentation d'une pièce de Destouches, *la Force du Naturel,* comme

l'un des personnages, parlant d'une jeune fille dont la Gaussin jouait le rôle, disait :

> . . . . C'est un pauvre mouton :
> Je crois que de sa vie elle ne dira non,

tout le monde, se rappelant l'histoire du charbonnier et celle de Bagnolé, partit d'un grand éclat de rire. Richelieu, seul, ne rit pas.

Une des plus violentes *toquades* de la Gaussin fut celle que lui inspira Helvétius, l'auteur du livre *De l'Esprit.*

On sait que le philosophe était remarquable par la beauté de son visage et la distinction de toute sa personne.

La comédienne s'en était littéralement affolée.

Mais Helvétius, esprit froid, était un époux modèle qui ne se « dérangeait » jamais.

Et la pauvre Gaussin soupirait dans le désert.

Un soir, au foyer, pendant un entr'acte, Helvétius était près de la comédienne ; il discutait éloquemment sur une question de métaphysique quelconque. Mlle Gaussin le contemplait avec admiration, quand un financier, vieux débris de la Régence, mais enrichi en proportion de ce qu'il était devenu vieux, s'approche d'elle et lui offre, sans autre précaution oratoire, cent pistoles pour qu'elle vienne souper avec lui.

Alors la Gaussin, lui désignant Helvétius :

— Turcaret, mon ami, lui dit-elle à voix haute et de l'air de tête le plus impertinent, vous voyez cette figure ; eh bien, je vous donnerai, moi, deux cents pistoles, si vous voulez venir souper chez moi avec elle.

Helvétius sourit, mais il n'alla pas souper chez la Gaussin.

Mlle Gaussin avait aussi passionnément aimé le fermier général Bouret, mais avant qu'il n'eût fait fortune, par conséquent d'une façon désintéressée, et, un jour, au milieu des plus folles ivresses, il lui avait donné un blanc-seing.

Devenu prodigieusement riche, et craignant l'usage qu'elle en pouvait faire, il va la trouver, balbutie, réclame en tremblant son billet.

Gaussin le tire de ses tablettes, ce terrible blanc-seing, et elle le remet à son ancien adorateur.

Bouret se jette dessus et lit avidement.

Au-dessus de la signature, la comédienne avait tout bonnement écrit :

Je jure d'aimer Gaussin toute ma vie.

Bouret.

Et Bouret de fondre en larmes.

Puis il disait à qui voulait l'entendre :

— Pauvre Gaussin ! quand je pense que la der-

nière fois que j'ai dîné avec elle aux Porcherons, c'est elle qui a payé le dîner!

Il est probable que le fermier général tint compte à la comédienne de tant de générosité et de désintéressement.

M. Arsène Houssaye raconte la chose autrement, mais c'est toujours au plus grand honneur de la comédienne.

Il ne faudrait toutefois pas croire que Mlle Gaussin ne fit le bonheur que de ceux en faveur de qui son cœur avait parlé; tant s'en faut, et elle eut une longue kyrielle d'amants utiles ou nécessaires. Mais c'est une justice à lui rendre que de dire qu'elle sacrifia toujours ces derniers à ceux qui lui étaient agréables.

Bachaumont l'affirme de la façon la plus positive en ces termes :

« Mlle Gaussin, dit-il, a eu les amants les plus illustres, *mais elle a toujours sacrifié l'intérêt au plaisir.* »

C'est pourquoi elle ne fit jamais grande fortune, s'usa de bonne heure et fut obligée de tenir la scène plus longtemps que l'illusion dramatique ne le permettait.

Il lui fallait cependant faire une fin, et elle la chercha dans le mariage.

« Mlle Gaussin, dit le *Dictionnaire des Femmes*

célèbres, épousa, en 1758, un Italien, nommé Toalaïgo, qui avait été danseur à l'Opéra. »

Il paraît que cet époux se montra jaloux non seulement du présent, mais aussi du passé, et qu'il battit la malheureuse comédienne pour tous les amants qu'elle avait eus avant son mariage.

Elle subit pendant cinq ans ce martyre et n'en fut délivrée que par la mort de son tyran.

Alors, seule, abandonnée de tous, elle se tourna vers Dieu...

Hélas! on est bien forcé d'être sage quand on ne peut plus faire autrement!

Mais Gaussin ne subit que quatre ans ce nouveau supplice, et ce fut la mort aussi qui la délivra, au cours de l'année 1767.

M. Arsène Houssaye lui fait cette oraison funèbre :

« Pauvre Gaussin! tant de beauté, tant de charmes et tant d'esprit! Elle qui avait quatre chevaux à son carrosse, elle qui avait été l'adoration de tous les enfants prodigues de la génération de Voltaire, elle mourut sans avoir eu de quoi faire un testament! Et, ce qui est bien plus triste, sans un ami pour qui elle pût regretter de n'avoir pas à faire un testament! »

CHAPITRE VII

Le code lyrique ou règlement de l'Opéra de Paris. — Trois rois dans le même lit. — Intimité en bonnet de nuit. — La Rhodope moderne. — On ne rend pas l'argent quand la toile est levée. — Mlle Carton et la courtisane de Naucratis. — Mlle d'Azincourt et Monlor. — Les filles d'opéra et la béquille du père Barnaba. — Mme Fontaine et Samuel Bernard. — Milord Kingston et Mme Latouche. — Une lettre à cheval. — Une femme qui se jette dans les vivres. — Une comédienne au persil. — L'homme le moins trompé de Paris. — Une curieuse négociation. — La sœur du comte de Nocé. — Mlle Pélissier et le juif Dulis. — Le vitriol au XVIIIe siècle. — Plus roué qu'un roué. — Une exécution en effigie. — Mme de Duras et la Parabère. — Les extravagances de la Pélissier. — Les Fêtes Pélissiennes. — Un boudoir tapissé de billets de banque. — Le marquis de Bully et Mlle de Méreuil. — Le président Bernard de Rieux et Mlle d'Azincourt. — Les fauteuils voyageurs. — Le conseilleur n'est pas le payeur. — Le duc de Bouteville et la Saint-Germain. — Mlle Mariette et le prince de Carignan. — Un bœuf en robe rouge. — Une princesse dans l'inquiétude. — La Poulette et la Rabon. — Un clou chasse l'autre. — Un spectacle inattendu. — Vénus callipyge. — Une réforme à l'Opéra. — La question des caleçons. — Le duc de Mazarin et la Minier. — Une princesse... sérieuse. — Le comte de Clermont et la Le Duc. — Un confesseur galant. — Mariage atténuant. — La danseuse de l'abbaye de Saint-Germain. — La Lyonnois et Ramponneau. — Louis Achille de Harlay et Mlle Lemaure. — La fille de Jephté au For-l'Evêque. — Un caprice acharné. — Les applaudissements d'un cadavre. — La Lemaure dans les carrosses du roi.

Nous avons promis de revenir sur Mlle Carton, — nous adoptons décidément Cart*on* au lieu de Cart*ou*, — chanteuse des chœurs à l'Opéra.

Nous avons vu en quels termes Bachaumont annonçait sa mort, en même temps que celle de la Camargo.

Bachaumont ajoutait, en ce qui concerne mademoiselle Carton :

« D'un talent fort médiocre, elle s'était acquis une grande considération entre ses camarades par ses saillies, dont quelques-unes ont été rédigées depuis en apophtegmes, ont fait proverbe, et sont consignées dans un ouvrage intitulé : *le Code lyrique ou Règlement de l'Opéra de Paris*. Elle s'était, d'ailleurs, illustrée par les conquêtes les plus distinguées, et se vantait de l'honneur unique *d'avoir partagé sa couche avec trois rois.* »

Trois rois ! — Les frères de Goncourt parlent même de *quatre*. Ce serait le maréchal de Saxe, qui, ayant emmené la Carton avec lui, dans une de ses campagnes, l'aurait présentée à ces *messieurs*, à son camp de Muhlberg. Les noms des trois souverains qui honorèrent Mlle Carton de leur intimité en bonnet de nuit ne sont pas désignés : mais il y a lieu de penser que ces trois galants ne furent autres que le roi de Prusse Frédéric II, le roi de Pologne, électeur de Saxe, Auguste III, et l'électeur de Bavière, Charles-Albert, qui fut aussi roi de Bohême.

La Carton avait été surnommée la *Rhodope moderne*. Pourquoi? Était-ce à raison de la petitesse de

son pied ? Avait-elle à son dossier l'érection de quelque pyramide? Avait-elle allumé dans le cœur de quelque autre Sapho les feux dont la muse de Lesbos brûla pour la courtisane de Naucratis? Sauf la pyramide, tout le reste est possible. Mais le surnom de Rhodope moderne venait à la Carton surtout de ce qu'elle avait beaucoup d'esprit, — de cet esprit cynique et épigrammatique qui mord dans un éclat de rire, et qui fut, paraît-il, un des apanages de la maîtresse d'Ésope, devenue ensuite femme de Psammeticus et reine d'Égypte.

« La Carton! disent les frères de Goncourt, l'épigramme de l'Opéra, la belle méchante impromptue, un diablotin cynique et rieur, la grand'mère spirituelle de Sophie Arnould! Tête folle et main vive, sacrifiant une amie à une saillie, et la fortune à un soufflet; méchante aux ridicules, présidente de foyer, jugeant les causes litigieuses d'un bon mot qui fait rire et qui fait loi, donnant procès gagné à la Dazincourt avec son fameux arrêt de *la toile levée*, écoutée, applaudie comme un tribunal qui serait une comédie; bonne fille, tous comptes faits, qui parfois se calomnie un peu pour avoir le droit de beaucoup médire. »

L'arrêt de la « toile levée » mérite qu'on en donne l'explication.

Il était d'usage, jadis, à l'Opéra, de rendre l'argent aux personnes qui voulaient quitter la salle avant la

fin du prologue. Mais cette facilité ayant donné lieu à des abus, l'administration du théâtre la retira et afficha sous le péristyle un avis ainsi conçu :

On ne rend pas l'argent quand la toile est levée.

Or, il advint, sous la judicature spirituelle que s'était faite Mlle Carton, qu'une de ses amies, une danseuse, Mlle d'Azincourt, — avec qui nous aurons à faire plus ample connaissance tout à l'heure, — vendit à un riche amateur ce qu'un ingénieux auteur a appelé depuis « le capital » des jeunes filles.

Le prix d'achat était très élevé et avait été payé d'avance.

Malheureusement, à la livraison, l'acquéreur constata que « le capital » de la d'Azincourt n'était rien moins qu'intact : il avait même été si fort entamé, qu'il était difficile d'en reconnaître la trace.

Très désillusionné, le Mondor voulut récupérer son or ; mais la demoiselle prétendit l'avoir bien gagné, et, finalement, pour éviter un scandale, les deux parties adverses convinrent de faire trancher leur différend par un arbitrage. Ce fut Mlle Carton, considérée à juste titre comme étant d'une compétence tout à fait magistrale en matière de galanterie, qui fut choisie pour prononcer sur le cas.

Mondor developpa sa plainte et fit valoir des ar-

guments dont la reproduction exigerait le huis clos, ce qui nous dispense de les donner; — la d'Azincourt, de son côté, présenta sa défense, qui consistait principalement à démontrer que les hommes, en ces choses-là, sont ignorants comme des carpes, et que les plus habiles y sont souvent trompés.

Après quoi, la Thémis de carton, ou plutôt Thémis-Carton, rendit cet arrêt mémorable, — si mémorable même, que la conclusion passa à l'état de proverbe :

« Lorsque la loi s'exprime en termes clairs et précis, il suffit au juge d'en faire l'application. Nous sommes en pays de droit écrit ; notre Code est buriné sur les murs de l'Opéra : il s'applique admirablement en l'espèce à l'affaire qui vous amène devant moi; voyez et lisez :

« On ne rend pas l'argent quand la toile est levée. »

Escobard s'en fût peut-être tiré d'une autre façon, mais non certainement avec autant d'esprit.

Quelques-unes de ces comédiennes du XVIIIe siècle sont vraiment bien étonnantes !

La Carton ne fit pas preuve de moins de présence d'esprit dans une autre circonstance, où elle témoigna en même temps de sa décision et de sa vigueur.

Elle était alors la maîtresse du fils d'un fermier général intéressé dans les vivres d'Allemagne, le jeune Lenoir de Cindré..

Celui-ci arrive un jour de très gauloise humeur auprès d'elle, et, au lieu de la saluer de quelque galant madrigal, a l'audace de l'aborder en lui chantant l'impertinent couplet qui suit :

Il faudrait dans Paris,
Ville en peuple féconde,
Qu'on connût aux habits
La qualité du monde,
Et que, sur la mandille
Des filles d'Opéra,
On brodât la béquille
Du père Barnaba.

A peine a-t-il terminé, que la Carton lui détache un maître soufflet qu'elle souligne de ces mots :

— Portez cela au *brodeur* de ma part !

Le jeune de Cindré fut ainsi convaincu par un argument *ex abrupto* qu'un grand seigneur ne gagne rien à manquer de respect à une comédienne, et il alla demander de l'amour à quelque fille moins susceptible au point de vue de la dignité et plus disposée à subir le prestige du nom et de l'opulence.

Lorsque Mlle Carton avait consenti à faire le bonheur de ce rejeton d'un fermier général, elle sortait du « protectorat » d'un duc anglais, milord Kingston, qui l'avait délaissée pour Mme Latouche, fille de Mme Fontaine, la favorite de Samuel Bernard.

Elle monta, en cette occasion, sur les plus grands

chevaux de sa dignité et lança dans le public une lettre adressée à milord Kingston, dans laquelle, après avoir rappelé qu'elle avait eu l'honneur de voir trois rois soupirer à ses pieds, elle ajoutait :

« Souvenez-vous, milord, que, dans un temps plus heureux, je vous donnai mon portrait enrichi de diamants ; je vous prie de me le renvoyer. C'est assez pour Mme La Touche de votre cœur et de sa gloire, sans que j'aie l'affront d'illustrer par mon image le triomphe de ma rivale. »

Ce ne fut pas moins par dépit de cette défection qu'elle se jeta dans la finance, en la personne du jeune de Cindré.

C'était une déchéance, et Mlle Carton le sentait bien.

Aussi disait-elle bien haut, faisant allusion à la fourniture de vivres qu'exploitait le père de son amant :

— Je me suis jetée dans les vivres, mais je lui ferai manger bien des rations !

En même temps, elle répandait avec profusion le fiel de son animosité sur son heureuse rivale, Mme Latouche.

Un soir, voyant passer sur la scène Darty, le beau-frère de cette dernière, elle l'apostrophe en ces termes :

— A propos, Darty, dis un peu à ta femme et à ta

sœur que, si elles veulent nous enlever nos pratiques comme elles le font, elles n'ont qu'à venir jouer nos rôles, car il n'est pas juste que nous ayons la peine et elles le profit!

Elle déchut bien davantage, la pauvre Carton!

S'il faut, en effet, en croire Chevrier, elle « finit dans la seule compagnie d'un laquais ».

Eh! bien, pouvait-elle mieux affirmer l'égalité?...

Bachaumont veut même qu'avant de se fixer là Mlle Carton soit descendue plus bas, — jusque dans la police, et que, comme la franc-maçonnerie commençait à inquiéter le pouvoir, notre comédienne, devenue la maîtresse d'un franc-maçon émérite, ait provoqué et recueilli des confidences d'oreiller sur les mystères du culte nouveau, les ait communiquées à ceux qui avaient intérêt à les connaître et en ait été « très remerciée ».

Certes, Mlle Carton aurait pu alléguer que la lune a des trous, que le soleil a des taches, que la comédienne, après tout, est une femme, et que la femme n'est pas parfaite...

Elle aurait pu même ajouter que la maîtresse de trois rois ne pouvait rien refuser de ce qui semblait utile à la conservation de la monarchie...

Mlle Carton ne dit rien de tout cela.

Elle se tut... C'est ce qu'elle avait de mieux à faire.

A l'époque où Mlle Carton présidait au foyer de l'Opéra, brillait, sur la scène de ce théâtre, la fameuse Mlle Pélissier, celle-là même que nous avons vue arriver de Rouen avec la Camargo et la Petitpas.

Mlle Pélissier était la fille naturelle de Marion de Drais et de Mlle de Méneton.

Elle avait déjà paru à l'Opéra avec succès, quand elle alla à Rouen, où elle épousa le directeur du théâtre de cette ville, Pélissier, dont elle eut un fils, qui fut plus tard violoniste à l'orchestre de la Comédie italienne. De retour à Paris, après cette campagne en province, elle fut accueillie par le public de l'Opéra avec la même sympathie qu'à ses débuts.

Elle avait débuté fort jeune dans la vie galante, lisons-nous dans le *Théâtre d'Autrefois et d'Aujourd'hui*, et les chroniqueurs de l'époque racontent qu'à peine âgée de quatorze ans, ravissante de formes, mignonne, elle fut servie sur un immense plat d'argent, garnie de persil, en guise de relevé, à un dîner de gentilshommes... N'allez pas croire, cependant, qu'elle fût complètement nue : elle avait conservé un collier de corail !

Plus tard, comme nous le verrons, d'autres comédiennes rééditeront ce mode d'exhibition.

Quant à Mlle Pélissier, en dépit de la légèreté de ses mœurs, elle fit les délices des habitués de l'Opéra, et particulièrement celles de son directeur, Fran-

cœur, puis celles d'un juif portugais prodigieusement riche, François Lopès Dulis.

Il y eut des négociations d'une certaine importance pour arriver à ce que ce fils d'Israël pût prendre possession de la maîtresse de Francœur.

Ce fut une Mme du Tort, sœur du comte de Nocé, qui s'entremit, nous apprennent les *Portraits intimes du* XVIIIe *Siècle*.

« Vingt mille livres, proposait Dulis. — Un juif! et les scrupules? Dix mille francs de scrupules, est-ce trop? disait Mme du Tort. »

« Là-dessus, Dulis brisa. Le mari (Pélissier) renoua, fit un rabais de cinq mille livres, et conclut. »

Et, pourtant, la Pélissier se vantait d'avoir le mari le moins... Dandin de Paris! — *Involontairement*, sans doute...

Ce qui est certain, c'est que la Pélissier fut, dès ce moment, la comédienne la plus riche de Paris. Elle se livra alors à des extravagances. Mlle Lecouvreur étant morte, la Pélissier se rendit adjudicataire de la garde-robe et des bijoux de la tragédienne, au prix de quarante mille écus, et, sans s'arrêter aux exigences du rôle qu'elle avait à remplir, s'affubla chaque soir, pendant quelque temps, d'un costume nouveau — mais bizarre. C'est ainsi qu'elle joua tour à tour le rôle de la Folie, dans *le Carnaval et la Folie*,

de Lamotte-Houdard et Destouches, avec les habits de Jocaste, de Zénobie, de Chimène, de Roxane, etc. — Cette exhibition fit accourir tout Paris, qui ne se scandalisa nullement.

Naturellement, la Pélissier, qui était fort intéressée et qu'on avait surnommée, par anagramme, *la pilleresse*, tira de Dulis tout ce qu'elle put en argent et pierreries ; puis, comme il eut le mauvais goût de se formaliser de ce qu'elle continuait à accorder ses faveurs à Francœur, elle le congédia brutalement.

Dulis, furieux, réclama ses pierreries, qu'il prétendit avoir prêtées seulement, et non données, à son ex-maîtresse, et il l'assigna même.

Mais le procès tomba dans les pamphlets et le ridicule.

Dulis, de plus en plus irrité, part pour la Haye, d'où il dépêche son valet de chambre, nommé Joinville, pour jeter du vitriol au visage de la Pélissier et rouer Francœur de coups de bâton.

Heureusement pour la cantatrice et le directeur de l'Opéra, Joinville fut trahi par un confident qu'il avait été forcé de prendre, ne pouvant accomplir seul sa double besogne ; le valet de chambre fut arrêté, convaincu d'un attentat qui n'avait manqué d'exécution que par des circonstances indépendantes de sa volonté, condamné et roué vif. — Dulis, comme instigateur et complice du même crime, fut

condamné à la même peine, et, comme il était en fuite, ne subit son châtiment qu'en effigie.

Mais quel était ce confident qu'avait si malheureusement choisi Joinville ?

Laborde, rapportant l'incident, dans ses *Essais sur la Musique*, va nous le dire :

« Le sieur Du Lis (on voit que le juif portugais avait des prétentions à la noblesse), juif fameux par ses richesses, voulant se venger de *quelque infidélité* de la Pélissier, chargea son valet de chambre de *payer un soldat aux gardes* pour donner des coups de bâton à celui qu'il soupçonnait de l'avoir offensé. Le soldat *honnête* fit semblant d'accepter la commission, pour qu'on n'en chargeât pas quelqu'autre, *et alla révéler le complot.* Le valet de chambre fut arrêté, et rompu en place de Grève. Du Lis ne fut exécuté qu'en effigie : et, le jour de son exécution, il donna en Hollande une fète splendide, pour célébrer le traitement qu'on lui faisait pendant ce temps-là à Paris. »

Nous engageons les conspirateurs à se méfier d'une *honnêteté* pareille à celle de ce soldat aux gardes.

Il est certain que cet « honnête » soldat pourrait disputer le prix de la délicatesse à Mlle Carton.

Ce soldat qui *fait semblant* d'accepter la commission « pour qu'on n'en chargeât pas quelque autre »

est évidemment la crème de l'honneur et du devoir. En acceptant la commission, il avait naturellement accepté l'argent, qu'il but, sans doute, à la santé du roué...

Plus roué que le roué, ce soldat... Mais quelle honnêteté !

Dulis, de beaucoup, s'en tira le mieux, en donnant « une fête splendide » le jour de son exécution en effigie.

Mais quel relief pour la Pélissier d'avoir fait rouer un homme qui avait voulu la vitrioler !

C'est qu'elle avait le bras long, la Pélissier !

« La Pélissier, disent les frères de Goncourt parlant de sa rivalité avec Mlle Le Maure, était tout ruse et tout finesse, insinuante et intrigante, *amie de la la cour*, *protégée des grandes dames*, maîtresse en l'art des cabales, montant sa claque *en princes du sang*, et *si fort liée* avec Mme de Duras, que Mme de Duras foudroyait du regard et du geste Mme de Parabère osant applaudir la Le Maure, faisait renvoyer pour elle, un moment, Thévenard et la Antier, *et consentait à être insultée par le public pour la servir et pour lui plaire.* »

Les frères de Goncourt, en disant cela, s'appuient sur le témoignage de Mlle Aïssé.

On comprend de reste que cette ferveur de Mme de Duras pour Mlle Pélissier ne prenait pas absolument

sa source dans les sentiments d'une pure et simple amitié, mais bien plutôt dans une passion moins avouable et qui était alors fort répandue à la cour et à l'Opéra.

Et cela nous explique ces lignes de Castil-Blaze dans son ouvrage sur l'*Académie impériale de Musique* :

« Vous conter ici les aventures de Mlle Pélissier serait me lancer dans un roman historique (*hystérique*, aurait-il mieux fait de dire) beaucoup trop prolongé; d'ailleurs, il me faudrait supprimer des *faits qui pourraient effaroucher mes lecteurs.* Ils en apprécieront *la gravité*, lorsque je leur dirai que Mlle Pélissier, femme charmante, belle comme Junon, séduisante par la noblesse et la grâce de sa taille, possédant une voix superbe qu'elle gouvernait admirablement, actrice accomplie, fut congédiée, exilée, bannie de l'Opéra... pour sa conduite infiniment légère... »

Bannie de l'Opéra, Mlle Pélissier passe en Angleterre, où elle fait fureur aussi bien au théâtre qu'à la ville; les lords, jeunes et vieux, se disputent ses faveurs, et les guinées pleuvent dans son boudoir.

Mais les grands seigneurs de Paris, pas plus que les grandes dames de la cour, ne pouvaient se consoler de l'absence de leur cantatrice adorée, et leurs plaintes finirent par toucher le cœur de Louis le

Bien-Aimé, qui chargea son ambassadeur à Londres de négocier le retour de l'exilée.

Mlle Pélissier, qui s'était tout à fait acoquinée à l'or anglais, fit la sourde oreille et refusa de se rendre aux sollicitations du diplomate; on employa alors les grands moyens, et, sur l'ordre formel de Louis XV, la chanteuse récalcitrante se vit contrainte de revenir à Paris, où les habitués de l'Opéra lui avaient préparé une rentrée triomphale.

Plus opulente que jamais, plus audacieuse et plus impudente, elle lâcha complètement la bride à ses fantaisies scandaleuses et remplit la ville du bruit de ses débordements.

« Mlle Pélissier, dit M. de Lyden, adorait le théâtre de la Foire; elle y passait la plus grande partie de ses journées, faisait une pension royale au directeur des marionnettes, *payait à beaux deniers comptants ou en cadeaux magnifiques les acteurs qu'elle distinguait*, — tout aussi bien Le Kain que Gilles, Bellecourt que Cassandre, — et qu'elle honorait de ses faveurs intimes. »

Mais voici bien d'une autre affaire! Nous avons vu comment le mari de la diva s'entendait à la négocier; eh bien, tout à coup, cet époux complaisant change de manière : il trouvait excellent que sa femme eût des faiblesses pour les grands seigneurs ou les financiers plus ou moins anoblis qui la

payaient grassement ; mais sitôt qu'elle, à son tour, se met à payer ses amants, il trouve que c'est détestable, et il se met à la rouer de coups, si bien que, peu habituée à pareil traitement, la belle libertine en meurt au bout d'un an. — Elle ne comptait que quarante-deux printemps !

Un dernier trait qui peint à lui seul cette victime d'un mari aussi discourtois que dépourvu de préjugés : on avait donné le nom de *fêtes Pélissiennes* à des dîners à la suite desquels se renouvelaient toutes les infamies des fameuses orgies de la Régence.

C'est la Pélissier qui, la première, croyons-nous, eut un boudoir tapissé des billets de la caisse, — une tenture évaluée, alors, à plus d'un million ; et c'est Lopès Dulis qui avait fait cette gracieuseté ! On comprend, après cela, le besoin que dut éprouver ce juif de faire vitrioler l'ingrate Danaé.

Oh ! elles faisaient voir de bien bons tours à leurs protecteurs, ces dames de l'Opéra d'alors !

Voici par exemple messire Jean-Louis de Lestandart, chevalier, marquis de Bully, qui a l'imprudence, l'an 1717, d'entrer dans une loge de l'Opéra.

Un obligeant voisin attire aussitôt son attention sur une petite actrice qu'on appelle Mlle de Mereuil, et dont il dit des merveilles.

Ce n'est pas seulement une artiste de talent, c'est

encore une personne de condition, que des revers de fortune ont réduite à embrasser une carrière aussi indigne de sa naissance que de ses sentiments. Avec cela, une sagesse inébranlable, une vertu à toute épreuve.

Le marquis, sans s'enflammer le moins du monde pour les qualités plastiques de la comédienne, mais touché de l'injustice du sort, ne peut s'empêcher de dire qu'il serait heureux de pouvoir rendre service à une personne aussi digne d'intérêt.

Quatre jours après, l'obligeant voisin la lui amena avec une de ses camarades. On dîna, et, au dessert, Mlle de Mereuil se trouve mal. Son amie la délace, et, dans cette opération, dévoile de très aimables choses.

Le marquis se sent plus attendri.

Cependant, on prend congé, mais le lendemain et les jours suivants l'actrice revient voir M. de Bully, et, à chaque fois, lui fait, sur sa position, les confidences les plus douloureuses. Puis, elle lui apprend, un jour, que ses parents, pour échapper aux poursuites de leurs créanciers, se sont enfuis en province, l'ont abandonnée, et qu'elle n'a plus de ressources que dans la charité de son amie.

Le marquis se sent alors vivement ému et déclare à Mlle de Mereuil qu'il lui constitue une pension de quatre cents livres. De plus, comme il part pour sa

terre de Bully, près Forges, il la décide à l'accompagner.

Là-bas, deux religieuses, qui viennent prendre les eaux dans la propriété du marquis, trouvent que la situation est délicate, équivoque même, et prête trop aux commentaires; elles sermonent la demoiselle, qui ne demande pas mieux que de rentrer dans les voies du Seigneur, mais qui trouve de mauvais goût d'épouser Jésus-Christ sans dot, et M. de Bully, se rendant à cette opinion, constitue à sa protégée une dot de dix mille livres pour le couvent de Longchamps.

Il fallait une préparation de trois mois, avant d'être admise au noviciat. Mlle de Mereuil commence cette épreuve, mais les quatre-vingt-dix jours étant sur le point d'expirer, l'apprentie novice déclare au marquis, dans une lettre très gentiment tournée, que, décidément, elle ne se sent pas une vocation assez déterminée pour le cloître et qu'elle est bien plus disposée à se consacrer à lui, son rédempteur particulier, qu'au rédempteur du genre humain.

M. de Bully est flatté, mais il craint l'Église; il répond toutefois qu'il consent « à partager avec elle les plaisirs innocents que la vraie amitié permet »; elle sort du couvent et revient auprès de son protecteur, qui s'occupe de lui trouver un mari au plus vite.

Et, pendant qu'il cherche, M[lle] de Mereuil, qui a remarqué que l'intendant du marquis a la jambe bien faite, se met à l'admirer si fort, qu'elle en est bientôt grosse.

Il devenait pour elle de la plus grande urgence de disparaître pendant quelque temps; aussi annonce-t-elle à M. de Bully que son père est à toute extrémité. M. de Bully se sent encore très ému à la nouvelle de ce surcroît d'infortune et met une cinquantaine de pistoles dans la main de l'affligée, qui « vole où le devoir l'appelle ».

Lorsqu'elle revint, nouveau malheur! Un lopin de terre, unique propriété immobilière laissée par le père défunt, venait d'être saisi par les créanciers et allait être vendu à vil prix. Il ne fallait pas plus de quatre cents livres pour sauver ce petit héritage. Bully donne les quatre cents livres, et huit cents par-dessus, plus une voiture de voyage, dans laquelle M[lle] de Mereuil va rejoindre un nouvel amant, ivrogne émérite, avec qui elle a bientôt fait de boire tout l'argent, la voiture et, ajoute la chronique, « les bottes même du postillon. »

Mais, cette fois, les écailles sont tombées des yeux du marquis; il y voit enfin clair et repousse une nouvelle tentative de la part de l'effrontée coquine pour lui arracher encore quelques plumes...

Que fait alors la *Lécluse?* — car c'était là le nom

véritable de la soi-disant demoiselle de Mereuil.

Elle assigne le marquis en demande de quatre-vingt mille livres, « tant pour dommage à sa vertu, que pour aliments d'un fils de dix-huit ans tout à coup montré, et complètement ignoré de son prétendu père ! »

Était-ce assez d'aplomb ?

Et le marquis de Bully eut du mal à se défendre. Il fallut des enquêtes, des mémoires, etc.

Il fut, à la fin, reconnu que la demanderesse avait eu des bataillons d'amants, avant de connaître le marquis ; qu'elle s'était fait chasser de l'Opéra pour son inconduite, et que le défendeur était tout à fait étranger à la naissance de ce garçon de dix-huit ans.

Les papiers manuscrits de Bachaumont, à la bibliothèque de l'Arsenal, contiennent cette note :

« Le président de Rieux est devenu si jaloux de sa maîtresse, qu'il entretient plusieurs personnes qui se relèvent jour et nuit aux environs de sa maison. L'aventure vraie ou fausse de M. de V..., qui, à l'aide d'un ami assez officieux pour avoir contrefait l'exempt, s'est fait amener cette fille à la campagne sous prétexte d'un ordre pour la conduire à la Bastille, a causé trois jours de fièvre au président. »

Le président Bernard de Rieux était le fils de Samuel Bernard : c'est tout dire au point de vue de l'opulence, et l'on conçoit que pareil seigneur fût généralement visé par les demoiselles de l'Opéra. Toutefois, il y avait souvent beaucoup à déchanter avec lui. Il était, en effet, très avare, et, de plus, extrêmement jaloux.

Il avait, avec cela, une singulière habitude : sitôt qu'il avait conclu marché pour quelque nouvelle maîtresse, il envoyait chez elle deux fauteuils, — l'un, disent les frères de Goncourt, pour être bien assis pendant le souper, l'autre pour bien dormir après ! Puis, quand il rompait avec sa maîtresse, le président faisait revenir chez lui les deux fauteuils.

Ils avaient terriblement voyagé, ces deux fauteuils !

Mais chez quelle jolie femme se trouvaient-ils, au moment où se produisit l'aventure rapportée par Bachaumont ?

C'était chez Mlle Dazincourt, danseuse de l'Opéra.

« La Dazincourt, lisons-nous dans les *Portraits intimes du* XVIIIe *Siècle*, était fille de cette femme connue à l'Opéra sous le nom de Lastre et du fameux Blondi. La mère mourut, moitié de maladie, moitié de misère. La petite grandit dans un couvent près d'Orléans. Blondi payait sa pension. Quand Blondi ne fut plus, une Mme Faviller la fit entrer chez

une couturière de la rue Guénégaud, et la couturière de la rue Guénégaud chez une couturière de la rue des Vieux-Augustins. La fille de Blondi était peu nourrie, accablée d'ouvrage; elle avait un miroir et sa jeunesse; elle songea à l'Opéra. Le sieur Javiller de l'Étang applaudit, mena la ci-devant ouvrière à l'Académie, et lui donna leçons tous les jours. Il fut remercié, et Mlle Dazincourt devint mère; l'enfant mourut. Aussitôt Mlle Dazincourt montée sur les planches, elle fut entourée de *seigneurs* et de propositions. L'Étang pourtant tenait toute la place. Son nom, une robe, une douzaine de louis, et la dame Masson aidant, le duc de Boutteville eut raison de cette constance. »

Ce duc de Boutteville avait précédemment fait des folies pour la Saint-Germain; sa bourse s'était fort allégée; mais la Dazincourt, ignorant ce dernier détail, eut des exigences que le gentilhomme ne put ou ne crut pas devoir satisfaire, et il se retira.

Notre danseuse se jette aussitôt dans les bras de M. de Saint-Martin, un mousquetaire gris, qui mange d'abord mille écus avec elle; mais le mousquetaire recevait sa pension d'un frère, prêtre de l'Oratoire, qui, apprenant l'usage qu'il en faisait, n'eût rien de plus empressé que de lui couper les vivres.

M. de Saint-Martin abandonne alors sa maîtresse pour rentrer dans les bonnes grâces de son frère, et

la Dazincourt tombe dans le plus complet dénuement.

Elle implore Boutteville, qui revient et fait de son mieux pour l'aider à sortir d'affaire.

Mais de quel moyen il use, ce grand seigneur, ce duc ! Écoutez là-dessus les Goncourt :

« Le duc de Boutteville, qui était amoureux, mais homme sage en même temps, et de bon conseil, *et s'intéressant fort à la fortune de ses maîtresses, conseilla à la Dazincourt de plaire* au président de Rieux.

« — Mais il est ennuyeux, mais il est jaloux... disait la Dazincourt, se défendant.

« — Mais son argent est bon, répondait Boutteville.

« Au bout de quoi, la Dazincourt envoya la Hardy chez le président. Le président envoya le nommé Factorie chez la Dazincourt. Les deux fauteuils furent apportés, accompagnés de deux vilaines robes et d'une vilaine boîte d'or. Le président écrivit. *Boutteville dicta les réponses à la Dazincourt*. Les deux fauteuils retournèrent chez le président. Boutteville partit pour l'armée de Bavière. La Dazincourt se consola avec le marquis de Cabriac, M. de Langle, M. de Cindré, M. de Saint-Martin, et d'autres encore. Le président renvoya les fauteuils, et les fit établir à demeure cette fois. Par son ordre, la Dazincourt écrivit sous ses yeux à Boutteville qu'il eût à

l'oublier et à respecter son bonheur. Il est vrai que, derrière lui, elle manda à son ancien amant sa nouvelle adresse. Et le nouveau ménage d'Opéra alla son train, le président aux aguets, tremblant, défiant, furieux des parades jouées sur sa maîtresse à l'armée, et des chansons chantées sur lui à Paris, jaloux du passé, jaloux du présent, jaloux de l'avenir, rêvant toujours Boutteville, et flairant Boutteville partout... »

Quelle décadence, messeigneurs ! Un duc de Boutteville se pliant au métier « d'Alphonse », et un magistrat anobli se rendant plus ridicule que Cassandre, le tout pour conquérir le droit de contempler dans l'intimité les mollets d'une balladine !

Que devenait, à ce jeu, le prestige de la naissance ?...

Quant à la Dazincourt, au contraire, le jeu ne lui fut pas défavorable, car elle amassa une fortune considérable, et, avec la fortune, cela va sans dire, beaucoup de considération !

La Révolution marchait bon train...

Nous avons dit que le duc de Boutteville, avant d'échoir à la Dazincourt, avait fait des folies pour la Saint-Germain.

Cette Saint-Germain était aussi une danseuse de l'Opéra, qui eut également la bonne fortune de faire

entrer dans sa nasse un financier de large envergure, nommé Crosat, lequel renouvela pour elle la magnifique galanterie de Dulis pour la Pélissier, et fit tapisser son boudoir de billets de la caisse.

Était-ce aussi Boutteville qui l'avait conseillée? On sait qu'il « s'intéressait fort à la fortune de ses maîtresses... »

Les deux fauteuils du président de Rieux avaient, comme il a été dit, beaucoup voyagé, et, avant d'arriver chez la Dazincourt, ils avaient fait notamment une station chez Mlle Mariette.

Qui, Mariette? Encore une danseuse de l'Opéra, parbleu! Mariette, surnommée *le Doguin*, à cause de son chétif minois, et qu'on n'appela plus ensuite que *princesse*, à cause de ses relations avec le prince de Carignan, de la branche de la maison de Savoie, dont un des descendants, le roi Humbert II, occupe aujourd'hui le trône d'Italie.

Ce prince de Carignan était, comme Henri IV, un véritable « diable à quatre », qui n'aurait pas boudé à la bataille, mais qui, en sa qualité de transalpin, aimait passionnément la musique, la danse, les jolies filles et le bon vin, toutes choses d'ailleurs qu'un bon Français n'a jamais dédaignées.

Le roi Louis XV en avait fait, conséquemment, l'intendant suprême de l'Académie royale de Mu-

sique, planant sur le ou les directeurs, et gouvernant tout ce qui était du ressort de cette Académie au gré de ses caprices amoureux.

C'est dire que, lorsqu'il eut jeté le mouchoir à Mlle Mariette, celle-ci devint toute-puissante à l'Opéra.

Aussi, il fallait voir de quelle façon la princesse traitait ses directeurs — les sieurs Lecomte et Lebœuf.

Un seul fait suffit pour en donner une idée.

Mariette avait demandé une gratification, qui lui fut refusée, sans doute parce que les directeurs étaient convaincus qu'elle n'avait, comme on disait dans le public, « ni oreille, ni cadence ; » — le lendemain, ils étaient révoqués !

Et ce n'était pas encore assez pour calmer l'irritation du « doguin » : Lecomte et Lebœuf furent exilés ! !

Lebœuf alla, par ordre, passer quelque temps à Besançon.

Lecomte eut pour résidence Moulins.

Lebœuf était un magistrat, un président de Chambre : aussi, à l'instigation de Mariette, l'Opéra célébra-t-il cette proscription par une estampe représentant un bœuf en robe rouge assis sur quatre ours.

Et voilà comment Mariette, grâce à son ascendant sur le prince de Carignan, traitait les témé-

raires qui osaient ne pas obtempérer à ses désirs.

Mais le prince de Carignan était inconstant, et la « princesse » n'était pas toujours sûre, le soir, de se réveiller le lendemain avec cette qualité.

Écoutons là-dessus la chronique du temps (*Nouvelles à la main*) :

« Le bruit avait couru que le prince avait quitté Mariette et pris la Rabon, et qu'il avait été si content de la façon dont celle-ci avait joué le rôle de la Sultane favorite, qu'il l'avait crue digne de le devenir en effet; mais ses feux n'ont pas été de longue durée, et il est revenu à son premier manoir. »

Puis :

« La faveur de la Rabon et la disgrâce de Mariette commencent à devenir un peu plus marquées; la nouvelle Sultane (la Rabon) a délogé *incognito* pendant la nuit, attendu que, logeant vis-à-vis de Mariette, sa maison n'était point commode pour le mystère; elle est dans une maison à elle seule avec un portier à moustache, et elle se donne dès lors des airs de souveraine sur le théâtre; Mariette dissimule, et le prince, qui est bon, garde toujours avec elle les mêmes apparences ; mais on prétend que la Rabon veut le sacrifice entier, et rendre la victoire éclatante. »

Enfin :

« La sœur de Mariette a fait aussi, depuis mon

départ, des progrès étonnants dans la danse; elle réunit le feu de Mariette, les grâces de la Sallé et la légèreté de Camargo, et je ne doute point qu'elle ne les surpasse un jour toutes les trois; elle est d'ailleurs faite à dessiner, et son visage se débarbouille tous les jours; on assure même que le prince de Carignan la trouve assez aimable pour le consoler des infidélités de Rabon, qu'il a honteusement répudiée. »

Cette sœur de Mariette était connue sous le nom de *Poulette;* son visage se débarbouilla si bien, qu'elle enflamma outre mesure le cœur d'un incandescent seigneur, lequel, assure Nérée Desarbres, « incendia la maison qu'habitait la cruelle, pour avoir l'occasion de l'emporter dans un hôtel somptueux qu'il voulait lui offrir. »

Cet incandescent seigneur ne serait-il pas le duc de Fronsac, celui à propos de qui le poète Gilbert a écrit un vers dans ce genre :

> Pour les plaisirs d'un seul que tout Paris périsse !

Quant à la Rabon, la terminaison de son nom est discutable, de même que celui de Mlle Carton : M. Georges d'Heilly, dans son *Histoire de l'Opéra*, l'appelle Rabo*u*. C'était également une danseuse, et nous la voyons figurer dans plusieurs ballets, notamment en 1735, dans *les Grâces*, ballet en trois

actes, avec prologue, de Roy, musique de Mouret. Ce ballet, dit M. d'Heilly, eut un grand succès; la mise en scène était de la plus grande richesse, et il fut admirablement chanté par Chassé, Jélyotte, Tribou, Latour, Mmes Eremans, Fel, Antier, Pélissier, et dansé par Dupré, Javillier, Dumoulin, Matignon, Ghérardi; Mmes Camargo, Mariette, Lebreton, *Rabon*, Carville, Bourbonnais, etc. »

Donc, Mariette fut chassée du cœur du prince de Carignan par cette Rabon, et cette dernière se vit à son tour détrôner par Mlle Poulette, qui vengeait ainsi sa sœur. Un clou chasse l'autre!

Au souvenir de Mariette se rattache celui d'une réforme dans le costume des danseuses de l'Opéra.

« Un soir, rapporte l'auteur de *Deux Siècles à l'Opéra*, Mlle Mariette eut sa robe, ses jupons et ses paniers enlevés par les aspérités d'un décor sortant du dessous, et posa pour *l'antique* pendant quelques secondes devant une salle fort garnie, applaudissant à ce spectacle inattendu. »

Une ordonnance prescrivait, le lendemain, aux danseuses de porter des caleçons sur la scène.

Ne serait-ce pas ce « spectacle inattendu » qui aurait ému le cœur du prince de Carignan? Mariette était peu séduisante par le visage, et il y a lieu de croire que son corps offrait des compensations.

Quoi qu'il en soit, le prince de Carignan ne vécut pas longtemps après cette hécatombe de danseuses.

« Mais il ne mourut point si bien, lisons-nous dans les *Portraits intimes du* XVIIIe *Siècle,* que venaient de mourir ses camarades, ses émules, ses rivaux. Il n'eut point la fin du duc de Mazarin, trouvé sur le parquet chez l'ancienne chanteuse de l'Opéra, la Minier, mort d'une indigestion d'un pâté haché de truffes et de marrons, laissant trente-trois mille bouteilles de champagne dans sa cave. Il ne mourut point digne de lui-même. Il mourut dans son lit, tout bourgeoisement, de maladie. » — Oui, mais criblé de dettes, ce qui n'est pas bourgeois.

On lui fit cette épigramme en guise d'épitaphe :

Cy gist dans la tombe funèbre
Un Savoyard juste et célèbre,
Grand protecteur de l'Opéra,
Qui, des produits d'ut, ré, mi, fa,
Savait grossir son revenu.
Hélas! qu'est-il donc devenu,
Ce prince qui payoit
Si bien ce qu'il devoit?
Il est allé, dit-on,
Aux habitants du Styx
Montrer le pharaon
Avec le passe-dix.

Un véritable émule du prince de Carignan pour la consommation des danseuses de l'Opéra, c'était ce

comte de Clermont, aussi prince du sang, et que nous avons vu délaisser la Camargo pour la Le Duc.

Et le comte de Clermont fit encore mieux les choses que le prince de Carignan.

La maîtresse de ce dernier, Mariette, n'avait été qu'une princesse — pour rire ; — la Le Duc, elle, devint princesse pour « de bon ». Le comte de Clermont, prince du sang, épousa en effet la Le Duc.

Le prince n'en était arrivé là, toutefois, que par gradation : il avait commencé par créer sa maîtresse marquise, en la dotant du marquisat de Courvoy, et la danseuse anoblie se disposait à suivre, déguisée en soldat, son amant à l'armée, lorsqu'elle en fut empêchée par un ordre du roi.

Cependant, toute marquise qu'elle était, M[lle] Le Duc n'avait pas voulu quitter l'Opéra.

Elle connaissait bien la maladie du prince, qui, comme nous l'avons déjà vu pour la Camargo, était jaloux du public, et elle comptait là-dessus pour arriver à ses fins.

Le comte de Clermont ne tarda pas, en effet, de demander avec instances à sa petite marquise de renoncer au théâtre.

La Le Duc, naturellement, refusa, et, comme Louis de Bourbon insistait, elle lui signifia tout simplement son congé.

Désespoir du prince, qui se traîne aux genoux de

la belle pour implorer son pardon, puis, magnanimité de la danseuse, qui consent à faire la paix avec son amant, mais à la condition qu'il ne la contrariera plus en rien, et que, surtout, il ne lui parlera plus de renoncer à la danse.

Clermont promet tout, jure qu'il sera éternellement l'esclave des volontés de la nymphe, et tout va, pendant quelque temps encore, pour le mieux, la Le Duc continuant de danser.

Par malheur, le prince tombe malade, et le voilà qui, soigné en famille, se met à s'ennuyer mortellement de ne pouvoir jouir de la présence de sa maîtresse.

Alors, il lui vient une idée!... S'il se confessait?

Et il demande un confesseur; mais il veut un confesseur sérieux, de son choix, un confesseur qu'il connaît bien et en qui il a toute confiance.

Ce confesseur vient; on le laisse seul avec le malade, qu'il console et réconforte de son mieux. La confession dura longtemps; et, quand elle fut finie, le malade était radieux.

Seulement, comme le confesseur se retirait, il y eut des yeux qui reconnurent la Le Duc sous le costume du prêtre...

Ce fut un scandale.

Pour l'atténuer, Clermont dit qu'il avait depuis quelque temps épousé secrètement sa maîtresse, et

il l'épousa effectivement peu après. A partir de ce jour, la Le Duc ne dansa plus que devant les pères de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

Avant d'être princesse de Clermont, Mlle Le Duc avait eu, comme dit Nérée Désarbres, « sinon des jours, du moins des nuits agitées ; » et ce qui porte à le penser, c'est ce qu'on lit dans une chronique du temps :

« A l'occasion de Mlle Le Duc, dont l'éclat importun offusquait les yeux de quelques filles du même ordre, dit cette chronique, on examinait les avantages et les inconvénients d'une fortune rapide. Quand on eut bien disserté sur cette matière, la demoiselle Carton, qui est d'excellent conseil et très utile à l'Opéra pour diriger la conduite de ses compagnes, prit la parole et, s'adressant aux envieuses de Mlle Le Duc, leur dit : — Eh ! mes pauvres filles, vous n'entendez rien à votre bonheur ; au métier que nous faisons, il est bien plus agréable de faire sa fortune sou à sou que tout d'un coup. »

Une autre danseuse de l'Opéra, Mlle Lionnois ou Lyonnois, n'eut pas la même chance que la Le Duc.

Bachaumont, à la date du 8 janvier 1762, s'exprime ainsi :

« L'Opéra a fait cette année l'acquisition de Mlle Allard. Mlle *Lyonnois* doit voir avec plaisir re-

naître son enjouement et sa gaieté dans cette agréable danseuse. »

La Lyonnois était vieille, alors ; mais elle avait eu, effectivement, sa période de succès.

« Artiste pleine de séduction, même d'un grand talent, elle fut, écrit M. Nérée Désarbres, la première femme qui se risqua dans la *gargouillade.* »

Et on lui fit des vers comme ceux-ci :

Quand, sous la forme d'un démon,
Lyonnois paraît sur la scène,
Chacun dit à son compagnon :
Je sens que le diable m'entraîne.

Très capiteuse, cette Lyonnois, et plus d'un grand seigneur le constata ; mais voilà ! Elle avait un défaut : elle aimait boire...

« Après avoir eu *les plus brillantes relations*, Mlle Lyonnois devint la maîtresse d'un gagiste de l'Opéra, avec lequel regulièrement elle s'enivrait deux fois par jour chez Ramponneau. »

C'est conforme à ce que disent les frères Goncourt dans leurs *Portraits intimes du* XVIIIe *Siècle :*

« Et la Lyonnois qui s'enivre chez Ramponneau avec du vin à quatre sous le pot, et fait chasser, de par M. de Maurepas, son mari de l'Opéra... »

Si la Lyonnois l'avait voulu, elle aurait pu être, elle aussi, baronne, marquise, comtesse ou princesse : car, à cette époque-là, le mariage avec la comédienne

sévit parmi les grands seigneurs comme une épidémie, et c'est la danse qui fait le plus de ravages.

Avec la Defresne, cette « marcheuse » que nous avons vue devenir marquise de Fleury, nous voyons Mlle Sullivan, simple figurante de la danse aussi, conquérir par la seule force de ses charmes le titre de lady Crawford d'Anchimanes ; Mlle Grandpré, autre figurante de la danse, refuse la main de l'amiral anglais Knowles, devenu fou d'elle, pour accepter celle du marquis de Senneville, non moins engoué que l'amiral ; Mlle Liancourt, artiste de même farine, légitime ses relations avec le baron d'Augny (*alias* Daugny, fermier général, comme nous le verrons plus loin) ; — Mlle Chouchou, qui figure également dans le corps de ballet de l'Opéra, épouse le président de Ménières, et Mlle Grognet, danseuse de talent, celle-là, s'unit par justes noces au marquis d'Argens.

Le chant, pendant ce temps-là, ne perd pas ses droits, et la Lemaure, cette rivale abhorrée de la Pélissier, se fait légitimement appeler baronne.

Mlle Lemaure n'avait ni beauté ni esprit, mais elle possédait une très belle voix et elle était capricieuse au suprême degré.

Elle débuta à l'Opéra, en 1724, selon Fétis et Nérée Desarbres, — en 1723, selon M. de Lyden.

Elle devint de bonne heure la maîtresse de Louis

Achille de Harlay, intendant de la généralité de Paris, et, forte de cette protection, elle se permit des fantaisies incroyables.

C'est ainsi qu'un soir, le 10 mars 1735, à la première représentation de *Jephté,* le roi étant présent, elle quitta soudainement la scène, sans aucun motif apparent, et ne voulut plus reparaître.

On connut bientôt, disent divers auteurs, la cause de ce brusque départ : la Lemaure avait, au milieu de la pièce, éprouvé le besoin d'aller souper chez son amant, M. de Harlay. Condamnée à quelques jours de For-l'Évêque, elle s'y rendit en carrosse de gala, escortée par l'intendant de la généralité de Paris et une foule de grands seigneurs, qui s'associaient ainsi à l'injure faite par la cantatrice à leur souverain maître et seigneur, Sa Majesté le roi de France, Louis XV.

D'après les frères de Goncourt, il y avait eu de la part de la Lemaure une cause un peu moins légère à sa grave incartade.

« L'Opéra donnait la première représentation de *Jephté*. Mlle Lemaure avait refusé un rôle. Des menaces de prison l'avaient contrainte. Elle commence à chanter ; on siffle. Elle s'avance vers la rampe, dit qu'elle se meurt, qu'on la fait jouer malgré elle, et se retire fort convenablement, évanouie. M. de Maurepas se trouvait dans la salle ; comme secrétaire

d'État de Paris, il avait l'inspection de l'Opéra ; il donne immédiatement ordre de la conduire *tout habillée* au For-l'Évèque. La Lemaure n'en sort le lendemain que pour jouer de toutes ses forces le malencontreux rôle. — Vraiment — faisait-on — les tablettes du For-l'Évêque sont excellentes pour le rhume : Mlle Lemaure, depuis qu'elle en a usé, chante mieux que jamais. — Les rieurs ne rirent plus pourtant de *l'emprisonnement injurieux et tortionnaire de la personne de la Lemaure ès prisons du For-l'Évêque* (c'étaient les expressions du *manifeste* de la cantatrice), lorsqu'ils apprirent que la chanteuse s'était réfugiée au couvent du Précieux-Sang, et que les efforts de M. de Maurepas, les prières de M. de Carignan et les avances de Momus avaient échoué devant la protection du duc d'Orléans, fort heureux, au fond de sa piété, d'enlever cette belle voix au royaume de Satan. »

Le duc d'Orléans dont il s'agit ici est le même que celui dont nous avons parlé : le fils du Régent, qui, après avoir jeté ses gourmes avec la Quinault, tomba dans la dévotion et mourut fou.

Le récit des Goncourt atténue un peu l'irrévérence de la Lemaure ; elle se trouvait contrariée, la pauvre enfant, d'être obligée de remplir un rôle que son ennemie jurée, la Pélissier, lui avait fait imposer.

Il suit aussi de ce récit que la Lemaure ne put,

immédiatement après avoir quitté la scène, aller souper chez son amant. Mais il n'exclut pas le cortège de seigneurs qui l'accompagna au For-l'Évêque.

Nous serions assez disposé à croire à l'exactitude de la version des Goncourt, si M. de Lyden ne relatait, de son côté, les faits d'une façon différente, et cela, avec des détails si précis et un caractère de vérité si marqué, qu'on ne peut guère lui refuser sa confiance.

Voici en quels termes s'exprime l'auteur du *Théâtre d'Autrefois et d'Aujourd'hui* :

« Comme tous les biographes l'ont constaté, Mlle Lemaure imposait ses caprices à son directeur, à la cour, au roi et même au public, ce qui est plus grave.

« Pour un oui, pour un non, elle quittait la scène ou son amant, passant du prince au simple garde, d'un fermier général à un abbé sans bénéfice, ou refusant de chanter devant Sa Majesté parce que son friseur Ricou l'avait fait attendre.

« Un soir, le 10 mars 1735, un vendredi, qui était, comme on sait, le grand jour de l'Opéra, le roi étant présent, au beau milieu de la représentation de *Jephté*, opéra en cinq actes, de Pellegrin et de Monteclair, elle quitta brusquement la scène et refusa d'y rentrer.

« Quelle était la cause de cette incartade que personne ne s'expliquait ?

« Eh ! mon Dieu, un caprice.

« Au centre d'un groupe de seigneurs qui l'applaudissaient avec délire, elle avait aperçu un gentilhomme, tout jeune et très beau, qui, froid, impassible, promenait ses regards distraits et ennuyés dans la salle. Soudain, elle s'était sentie prise d'un désir immodéré de l'émouvoir.

« Pendant que la scène et la salle sont en émoi, elle griffonne un billet, charge sa coiffeuse de le faire parvenir à son adresse, et rentre chez elle pour attendre son inconnu.

« Attente vaine ! le beau gentilhomme fut introuvable.

« En apprenant l'insuccès de sa démarche, la cantatrice brise quelques porcelaines, soufflette sa camériste, et jure qu'elle aura raison de cette indifférence.

« Cependant, M. de Maurepas, secrétaire d'État de Paris, avait pris fort mal la sotte incivilité de la princesse, et on décida que la fille de *Jephté*, au lieu d'aller pleurer sa virginité sur la montagne, irait au For-l'Évêque.

« Des exempts se présentent ; mais le Suisse les renvoie chez M. Achille de Harlay, surintendant de la généralité de Paris, où la jeune et capricieuse

chanteuse soupait. Nous avons dit que ce seigneur la protégeait.

« En vrai chevalier français, son hôte fait atteler et la conduit lui-même dans son carrosse jusqu'à la prison, où il l'installe.

« Cette incarcération ne faisait pas les affaires du directeur de l'Opéra, qui sollicite son élargissement. Il l'obtient à la condition que la coupable reparaîtra sur la scène le même jour.

« La rebelle, une fois libre, se refuse à l'exécution de cette clause et se met à la recherche de son inconnu. Mais elle ne rencontre qu'un jeune abbé, M. de La Garde, demeurant au Marais, chez sa mère. Notre abbé entreprend de convertir la cantatrice ; il la prêche si bien et acquiert sur elle un tel ascendant, qu'il réussit à la faire rentrer... à l'Opéra.

« Ce beau résultat porta bonheur à l'abbé. Il devint l'ordonnateur en sous-ordre des fêtes intimes de Louis XV, avec une pension de douze cents livres. La marquise de Pompadour le nomma sous-bibliothécaire, avec deux mille livres de traitement, lui fit allouer une pension de douze cents livres sur le *Mercure de France*, et l'informa de cette bonne aubaine en joignant à sa lettre un présent de douze mille livres.

« De 1737 à 1744, l'amoureuse prima donna continue ses recherches touchant son spectateur

invisible, mais les continue en vain. Son caprice est devenu une passion.

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

« Voilà qu'un jour, en 1744, à Longchamps, où elle promenait son luxe à côté de celui de la Le Duc, elle aperçoit enfin son gentilhomme. Aussitôt, elle s'élance hors de son carrosse ; mais elle s'accroche au marchepied et tombe.

« On s'empresse autour d'elle, on la relève ; hélas ! pendant ce temps l'homme disparaît.

« Dans son dépit, notre héroïne annonce sa retraite définitive et quitte l'Opéra le soir même. En même temps, loin d'abandonner ses projets, elle y persévère, mais en les modifiant.

« — Il ne sera pas mon amant, se dit-elle : il sera mon mari et m'applaudira.

« A un an de là, sollicitée de chanter dans les spectacles donnés à l'occasion du mariage du Dauphin, elle consent à s'y rendre, pourvu qu'un gentilhomme de la Chambre la vienne prendre et la conduise à Versailles dans un carrosse du roi.

« Ainsi fut fait.

« Comme elle entrait dans la cour du palais, elle est croisée par un seigneur de bonne mine.

« Oh ! miracle, c'est *lui* !

« — Quel est ce gentilhomme ? demande-t-elle cette fois sans se déranger.

« — M. le baron de Montbruel... marié à une femme charmante.

« Ce soir-là, pour la première fois, Mlle Lemaure chanta faux.

« — Bast ! se dit-elle en rentrant, j'attendrai.

« Elle devait attendre dix-sept ans !

« En 1762, elle apprend tout à coup que M. le baron de Montbruel, veuf et ruiné, est arrivé à Paris.

« — Cette fois, dit la Lemaure, dont le caprice durait depuis vingt-sept ans, il ne m'échappera point !

« Le même jour, elle voit son adoré...

« Que se passa-t-il ? On ne l'a jamais su ; mais, trois semaines après, l'ex-académicienne, âgée de plus de cinquante ans, devenait baronne de Montbruel.

« Neuf ans plus tard, cédant à de pressantes sollicitations et au désir de se faire enfin applaudir par son mari, elle consent à chanter au Colysée. On lui fait une ovation, la salle croule sous les bravos ; seul, son mari n'applaudit pas.

« Elle n'en eut pas cependant le démenti. Au moment où le baron, plus jeune qu'elle, rendait le dernier soupir, l'an 1780, la baronne lui saisit les mains et les rapprocha l'une contre l'autre.

« Les doigts se choquèrent deux ou trois fois de suite. Elle avait son bravo conjugal ; mais, hélas ! c'était un bravo posthume : M. le baron de Montbruel était mort ! »

Si la baronne de Montbruel était capricieuse, elle n'était pas moins vaniteuse — et même orgueilleuse.

Bachaumont, à la date du 3 juillet 1771, raconte de quelle façon elle se faisait conduire à sa place, lorsqu'elle chantait au Colysée :

« Un Suisse, dit-il, va la chercher à son appartement (sa loge), tandis que d'autres font faire le passage et bordent la haie. Le premier la précède jusqu'à l'orchestre, un écuyer lui donne la main, elle a deux ou trois femmes de suite. On la reconduit de même. Le premier jour, cette muse du chant avait paru en couleur rose ; cette fois-ci, elle était en blanc. »

C'est la Lemaure — Mme la baronne de Montbruel ! — qui, le jour où on la conduisit à Versailles dans un carrosse du roi, s'écria en mettant la tête à la portière :

— Mon Dieu, que je voudrais être à l'une de ces fenêtres, pour me voir passer !...

Catherine Nicole Lemaure, née à Paris en 1704, mourut en 1785, âgée, par conséquent, de quatre-vingt-un ans.

Maintenant, est-ce bien le baron de Montbruel que la Lemaure épousa ?

Quelques lignes de Bachaumont jettent du doute là-dessus.

L'auteur des *Mémoires secrets* écrit en effet, à la date du 10 septembre 1762 :

« Le grand rôle que Mlle Lemaure a joué sur la scène lyrique ne nous permet pas d'omettre ici une circonstance essentielle de sa vie. Cette *sublime* actrice, si connue par sa belle voix, sa laideur et ses caprices, vient de se marier à un jeune homme, chevalier de Saint-Louis, nommé M. *de Montrose.* Elle a plus de cinquante ans. »

Il est d'ailleurs possible que, ce chevalier de Saint-Louis étant mort, Mlle Lemaure ait épousé ensuite le baron de Montbruel.

Disons aussi, pour clore ce chapitre, que lorsque Louis-Achille de Harlay devint le protecteur de la Lemaure, il n'en était pas à ses premières armes avec les comédiennes.

Il avait déjà eu affaire avec diverses nymphes de l'Opéra, telles que la Richalet, la Breton, et, surtout, la Rabon, — la Rabon du prince de Carignan, — qui lui donna la gale... et à qui il le pardonna.

CHAPITRE VIII

Melpomène elle-même. — Un trait de délire. — Mlle Dumesnil. — Une ivrognesse. — Le marquis de Lomellini et l'ambassadeur de Prusse. — Tricot et littérature mêlés. — Autre ivrognesse. — Le duc de Bouillon et l'apothicaire. — Mlle Laguerre et son... commis. — Iphigénie en... Champagne. — Les treize coups de Mlle Laguerre. — La banqueroute d'un fermier général. — Mlle Dumesnil et Mlle Clairon. — Une nouvelle Messaline. — Frétillon à l'Opéra et au Théâtre-Français. — Marmontel et le bailli de Fleury. — L'amant en vers et l'amant en prose. — L'amant intime. — Le Russe pot-au-feu. — Un médaillon et une épigramme. — Ce que Mlle Clairon avait de cassé. — M. de Belloy et ses débauches avec Mlle Clairon. — *Le siège de Calais* et le comédien Dubois. — Grand émoi au « tripot comique ». — A l'hôpital, la Clairon! — Mlle Clairon sur les genoux de Mme Berthier de Sauvigny. — Bon mot d'un exempt. — Spirituelle réponse d'un officier. — Un assortiment complet. — Mlle Dubois et le duc de Fronsac. — La même avec le danseur Dauberval et le lieutenant de police. — Une épître de Dorat. — Un heureux adolescent. — L'Amour tout nu. — Mlle Clairon et Fréron. — Mlle Clairon et le duc de Choiseul. — Mlle Clairon et la Pompadour. — Mlle Clairon et le margrave d'Anspach. — Mlle Clairon et le comte de Valbelle. — Lady Craven et le poignard de Mlle Clairon. — Mlle Gogo, le maréchal de Saxe et le fermier général Daugny. — Comme chez le roi. — Mlle Beaumenard et son « guerluchon ». — Mme Bellecour et Collé. — Une bonne fortune du comédien Grandval. — Mésaventures matrimoniales de Mme Bellecour. — La baronne d'Augny.

.... Melpomène elle-même
Ceignit son front altier d'un sanglant diadème.
Dumesnil est son nom. L'amour et la fureur,
Toutes les passions fermentent dans son cœur;
Les tyrans, à sa voix, vont rentrer dans la poudre;
Son geste est un éclair, ses yeux lancent la foudre.

Ainsi chantait Dorat dans son poème de *la Déclamation*.

Il s'agit ici de Marie-Françoise Dumesnil, née à Paris en 1713, qui débuta à la Comédie française en 1737, et y conquit bientôt le premier rang.

On rapporte maintes anecdotes sur les effets de son jeu pathétique et violent.

Un jour, elle aurait fait reculer d'effroi le parterre, qui se tenait alors debout.

Une autre fois, dit-on encore, cette actrice jouait le rôle de Cléopâtre, dans la tragédie de ce nom. Au cinquième acte, lorsque, près d'expirer, elle terminait ses imprécations par ce vers :

> Je maudirais les dieux, s'ils me rendaient le jour,

elle se sentit frappée d'un grand coup de poing dans le dos par un vieux militaire qui lui dit à haute et intelligible voix :

— Va, chienne, à tous les diables !

On explique, pour l'intelligence de la chose, que ce vieux militaire « était dans les balcons du théâtre, précisément derrière l'actrice ». Et l'on ajoute :

« Ce trait de délire, qui interrompit et le spectacle et l'actrice, n'empêcha pas celle-ci de remercier l'officier (il paraît que c'était un officier), après la pièce, comme de l'éloge le plus flatteur qu'elle eût pu jamais recevoir dans ce rôle, tant elle avait fait illusion par la vérité de son jeu. »

Mettons que tout cela soit parole d'Évangile.

Mais ce qui ne peut faire l'objet d'un doute, c'est que la Dumesnil buvait comme un Suisse et se grisait comme un Polonais.

Fleury et Talma — pour l'honneur de la Comédie française — ont voulu nier le fait. Mlle Dumesnil, ont-ils dit, avait l'habitude de prendre, pendant les entr'actes, du bouillon de poulet chaud, avec un peu de vin, et c'est là ce qui a donné lieu à la calomnie.

Malheureusement, la correspondance de Voltaire met à néant ce pieux mensonge.

Écrivant à d'Argental, Voltaire s'exprime ainsi :

« J'ai reçu une grande et éloquente lettre de la Dumesnil ; elle n'était pas *tout à fait ivre* quand elle me l'a écrite. Je vois que Clairon lui donne de l'émulation ; mais si elle veut conserver son talent, il faut qu'elle *cesse de boire.* »

Dans une autre lettre au même d'Argental, Voltaire, faisant allusion à Mlle Dumesnil, dit encore :

« Il faut, pour jouer Zulime, une personne jeune et belle, qui ne *s'enivre* pas. »

Voilà qui est précis.

Passons à un autre témoignage.

On lit dans les *Mémoires secrets*, à la date du 30 janvier 1762 :

« Mlle Dumesnil est, sans contredit, plus artiste née que Mlle Clairon ; son jeu est plus naturel, plus décidé, plus franc ; mais son amour-propre lui aurait

dû conseiller de se retirer il y a quelques années. Elle n'a pas senti qu'elle ne pouvait que perdre à mesure que sa rivale gagnerait : ce n'est pas qu'elle ne lui fasse encore épouver quelquefois son ancienne supériorité, qu'elle ne l'écrase des élans de son génie. Malheureusement, ce ne sont que les derniers éclats d'une lumière qui s'éteint ! D'alleurs, *le vice crapuleux* par lequel elle se laisse dominer la met trop souvent dans le cas de substituer sur la scène les écarts de la raison aux désordres des grandes passions qu'elle doit dépeindre. »

Et Bachaumont dit ailleurs :

« Mlle Dumesnil *boit comme un cocher :* son laquais, lorsqu'elle joue, est toujours dans la coulisse, la bouteille à la main, pour l'abreuver. »

Qui boit aime. Mlle Dumesnil eut de nombreux amants, et des plus huppés, entre autres le marquis de Lomellini et l'ambassadeur de Prusse.

La première fois que celui-ci vint la visiter, elle le reçut avec une bien jolie mise en scène.

L'ambassadeur de Frédéric II la trouva occupée à « tricoter un bas », et lisant une « traduction de Tacite » pendant qu'elle tricotait.

On comprend l'enthousiasme du Germain devant un pareil spectacle.

« Il ne sut en quel termes exprimer son admira-

tion », ajoute l'auteur à qui nous empruntons l'anecdote.

Certes, il y avait de quoi être interdit!

Mais il y a aussi lieu de croire que, le jour même, l'ambassadeur exprima à Mlle Dumesnil ses sentiments dans un langage que les comédiennes d'alors comprenaient toutes.

Et le représentant de la Prusse dut, par la suite, rencontrer plus d'une fois le verre et la bouteille, au lieu du bas et du Tacite.

Le vice de l'ivrognerie, qui, ainsi que nous l'avons fait voir dans les *Grandes Viveuses* (1), était fort répandu alors parmi les grandes dames, avait bientôt gagné les comédiennes. Nous en avons déjà donné plusieurs exemples, et du vivant même de Mlle Dumesnil, il y eut à l'Opéra une chanteuse qui, sous ce rapport, ne lui cédait en rien.

Nous voulons parler de Mlle Laguerre, qui, artiste de second plan, obtint d'énormes succès comme femme.

« Marie Laguerre, écrit Arsène Houssaye à propos de Barthe, qui était devenu amoureux d'elle, Marie Laguerre, en dépit de ses joues éteintes et de ses epaules trop anguleuses, brillait d'un si charmant éclat, à quatre heures ou à minuit, quand, après comme avant *Iphigénie en Tauride*, elle allait

(1) Dentu, éditeur.

répandre les étranges éclairs de ses grands yeux noirs et les vifs sourires de sa lèvre, un peu trop fardée, au cabaret de Bergé où chez M[lle] d'Ervieux ! Marie Laguerre, au lieu de se confire en dévotion mélancolique comme les jeunes malades du Vaudeville d'aujourd'hui, excitait si gaiement les convives à vider ces larges coupes où le vin d'Aï était pour elle un élixir de talent, et aussi la tisane de sa longue et joyeuse agonie !... Comment s'étonner des enthousiasmes de Barthe? A regarder Laguerre, Fréron se découvrait un cœur, le chevalier d'Éon se découvrait un sexe, et M. de Soucy, le fermier général, découvrait sa caisse ! »

Et le duc de Bouillon, lui, qu'est-ce qu'il découvrait?

Il découvrait d'abord ces couplets, fort goûtés et fort à la mode :

Bouillon est preux et vaillant,
  Il aime la guerre ;
A tout autre amusement
  Son cœur la préfère.
Ma foi, vive un chambellan
Qui toujours s'en va disant :
— Moi j'aime la guerre, au gué,
  Moi j'aime la guerre !

Au sortir de l'Opéra,
  Voler à la guerre,
De Bouillon, qui le croira ?
  C'est le caractère.

Elle a pour lui des appas,
Que pour d'autre elle n'a pas.
Enfin c'est la guerre, ô gué!
Enfin c'est la guerre!

Puis le duc de Bouillon découvrait qu'en dépit des huit cent mille francs que lui avait déjà mangés — ou plutôt bus — Mlle Laguerre il avait dans le cœur de la comédienne un rival redoutable qui n'était autre qu'un simple apothicaire, décoré par les bonnes petites camarades de l'Opéra du titre de « premier commis de la guerre ».

Ce ne fut pourtant pas le duc qui la quitta, ce fut elle qui lui donna congé.

Alors, le fermier général Haudry de Soucy se mit sur les rangs pour succéder au duc de Bouillon.

Mlle Laguerre ne voulut pas le prendre en traître, et elle le prévint charitablement que, malgré l'immense fortune qu'il possédait, il n'en aurait pas pour deux ans avec elle.

De Soucy ne s'émut nullement de l'avis, et Mlle Laguerre l'agréa ; mais, conformément à ce qu'elle lui avait prédit, le fermier général, au bout de deux ans, était déclaré en état de banqueroute, et l'actrice lui donnait à son tour congé.

Mlle Laguerre eut, bien entendu, en dehors du duc, du fermier général et de l'apothicaire, d'autres nombreux amants et protecteurs.

Mais elle usait d'un procédé singulier, original et lucratif dans ses évolutions galantes : chaque fois qu'elle changeait de protecteur, elle vendait son mobilier, et le nouvel occupant avait charge de lui en acheter un autre. La chère enfant donnait à ce petit commerce une couleur de délicatesse et de sentiment : elle ne voulait conserver, disait-elle, aucun souvenir d'un amour éteint; puis, il eût été inconvenant que le nouveau venu rencontrât chez elle des objets pouvant lui rappeler qu'avant lui elle avait fait d'autres heureux.

Bon petit cœur, va!

Mais quelle jolie buveuse!

« Mlle Laguerre, dit Nérée Desarbres, avait l'habitude, lorsqu'elle devait chanter, de se surexciter par l'absorption de quelques verres de champagne. Un soir qu'elle en avait bu plus que de coutume, elle ne put achever le rôle d'Iphigénie, qu'elle jouait. Lorsque l'ivresse fut passée, elle reçut l'ordre de se rendre au For-l'Évêque, d'où elle sortait pour faire son service à l'Opéra. Le régime claustral n'était pas bien sévère : billets doux, cadeaux, amoureux et galants, tout pouvait arriver jusqu'à la prisonnière, tout..... hormis l'aï et le sillery, consignés à la porte.

« Rendue tout à fait à la liberté, Mlle Laguerre fit les honneurs d'un magnifique souper, offert en

réjouissance de cet heureux événement, et, séance tenante, prit l'engagement de ne jamais boire, à l'avenir, plus de treize coups de champagne dans le même repas, en mémoire de ses treize jours de captivité. »

Serment d'ivrogne !

Elle en but certainement plus, car elle en mourut à l'âge de vingt-huit ans.

Tout le monde connaît le mot que Sophie Arnould, qui la jalousait, lui appliqua un soir que, jouant le rôle d'*Iphigénie en Aulide*, elle donnait des signes non équivoques d'ébriété.

— Ce n'est pas *Iphigénie en Aulide*, cela, fit la mordante Sophie; c'est *Iphigénie en Champagne.*

Nous croyons que c'est effectivement à propos de Mlle Laguerre que le mot fut dit; d'autres, cependant, veulent que ce soit à propos de Mlle Dumesnil.

Elles avaient également de quoi le justifier l'une et l'autre.

Mais l'une et l'autre ne supportaient pas également le vin : car tandis que l'une, Mlle Laguerre, succombait à vingt-huit ans, l'autre, Mlle Dumesnil, soutenait le combat jusqu'à quatre-vingt-dix ans.

Elle était solidement trempée, la Dumesnil !

Mlle Dumesnil eut de bruyants et longs démêlés avec Mlle Clairon.

Les *Mémoires secrets* s'en font l'écho à chaque page.

« 9 *novembre* 1763. — En applaudissant à l'ouvrage de M. de la Harpe (*Le Comte de Warwick*, tragédie), on donne lieu de rechercher sa vie et ses mœurs. On en fait un portrait affreux. C'est déjà un monstre d'ingratitude et de noirceur, si l'on en croit tout ce qu'on en dit. Il faut prendre garde que la jalousie des talents ne cherche à se venger sur le caractère; Mlle Clairon, à la pique particulière qu'elle a contre l'auteur, d'avoir fait une pièce où elle ne devait pas jouer, joint une jalousie prodigieuse contre sa rivale (Mlle Dumesnil, qui jouait dans cette tragédie) : elle rejaillit sur le jeune homme. Elle accrédite, elle favorise, elle répand tant qu'elle peut les mauvais bruits qui courent sur le compte de ce dernier... »

« 9 *mai* 1770. — Depuis quelques jours le bruit court que Mlle Clairon ne fera point le rôle d'*Athalie*, quoiqu'elle l'ait déjà répété : ce qui la mortifie infiniment; mais elle paraîtra toujours dans le rôle d'Aménaïde. On assure que Mme Du Barry a obtenu du roi qu'on ne ferait pas un passe-droit aussi injuste à Mlle Dumesnil. D'un autre côté, Mme de Villeroi se donne de grands mouvements pour empêcher ce nouvel arrangement. On connaît la passion extrême qu'a cette dame pour Mlle Clairon, et com-

bien elle est zélée pour empêcher que la délicatesse de cette actrice ne soit blessée en rien. »

« 13 *juin* 1770. — Mlle Clairon, dans l'espoir de se relever de l'espèce de chute qu'elle a éprouvée à la cour lors de la représentation d'*Athalie*, répète actuellement le rôle d'Aménaïde dans *Tancrède*, qui a toujours été son triomphe. Pour dédommager aussi Mlle Dumesnil de l'humiliation qu'elle aurait reçue de ne point paraître dans une occasion aussi importante, il est question de jouer *Sémiramis*, une des pièces où cette actrice est le plus sublime. On ne doute pas que Mme Du Barry, qui connaît tout son mérite et la protège spécialement, ne lui ait ménagé cette représentation. Cette dame lui a fait présent d'une robe magnifique, à ce qu'on assure. »

« 23 *juillet* 1770. — Des partisans de Mlle Dumesnil, enchantés que la cour lui ait enfin rendu justice et n'ait pas secondé la basse jalousie de Mlle Clairon, ont fait contre cette dernière les vers suivants, qui, *quoique vrais*, paraîtront un peu durs :

De la cour tu voulais en vain
Expulser, ô Clairon, ton illustre rivale :
Dumesnil paraît, et, soudain,
D'elle à toi l'on voit l'intervalle.
Renonce, crois nous, au dessein
De surpasser cette héroïne :
Ton triomphe le plus certain
Est d'avoir en débauche égalé Messaline.

Nous voilà tout de suite fixé sur Mlle Clairon — au point de vue galant.

Cette galanterie ne fut sans doute pas étrangère aux infirmités précoces dont cette actrice fut affligée.

« Mlle Clairon, écrit-on en 1762, est attaquée de la maladie des femmes : elle joue peu souvent en conséquence de ses infirmités. Ses camarades lui faisaient reproche, un jour, de sa rareté : — Il est vrai que je ne joue pas fréquemment, répondit-elle, mais une de mes représentations vous fait vivre pendant un mois. »

Nous reviendrons tout à l'heure sur ce sujet. Voyons d'abord d'où était partie Mlle Clairon pour arriver à la Comédie française.

Claire-Hippolyte-Josèphe Legris de Latude, née en 1723, près de Condé, en Flandre, joua d'abord la comédie en province sous le pseudonyme de *Clairon,* diminutif d'un de ses prénoms, puis elle vint à Paris, vers 1741, débuta à la Comédie italienne et passa ensuite à l'Opéra, en 1743. Elle se produisit dans *Hésione* et joua le rôle de Vénus. Elle ne resta pas longtemps au « tripot lyrique »; les lignes suivantes de ses *Mémoires* nous en donnent les motifs :

« J'étais, dit-elle, à Dunkerque : le commandant de cette ville reçut un ordre du roi de me faire partir pour venir chanter à l'Opéra de Paris. J'avais une

étendue de voix prodigieuse, et, quoique je ne fusse qu'une bien médiocre musicienne et qu'on me fît doubler Mlle Le Maure, j'eus le bonheur de réussir ; mais je vis qu'il fallait si peu de talent à ce spectacle pour paraître en avoir beaucoup ; je trouvai si peu de mérite à ne suivre que les modulations du musicien ; le *ton des coulisses de l'Opéra me déplut si fort*, la médiocrité des appointements rendait *la nécessité de s'avilir* absolue à tel point, qu'au bout de quatre mois, je fis signifier mon congé. »

Mlle Clairon ne dit point qu'elle ait passé par la Comédie italienne, mais le fait paraît cependant constant, et il est probable que ce fut sur cette scène qu'elle conquit le surnom de Frétillon. — Était-ce avant ou après l'Opéra? Peu importe. Ce qui est certain, c'est que, la même année 1743, elle débuta au Théâtre-Français.

On connaît la longue et brillante carrière qu'elle y fit.

Son talent et ses succès, plus que sa beauté, qui était médiocre, lui valurent de nombreux adorateurs, et elle se montra peu cruelle.

Nous trouvons la preuve de la dernière partie de cette assertion dans une anecdote empruntée à Arsène Houssaye :

« Parmi tous les amants — et ils furent nombreux

— de Mlle Clairon, il faut citer Marmontel, alors jeune et s'essayant à rimer des tragédies.

« Ce fut à un souper que cette liaison commença.

« Marmontel semblait soucieux.

« — Qui cause votre tristesse? lui dit-elle. J'espère que vous ne me faites pas l'injure de composer une tragédie en ce moment?

« Marmontel répondit qu'il était amoureux.

« — Enfant! et voilà comment vous recevez les bienfaits de la Providence!

« — Oui, parce que c'est vous que j'aime.

« — Eh bien, tombez à mes genoux, je vous relèverai, et nous nous aimerons tant qu'il plaira à Dieu.

« Cela dura quelque temps. Marmontel fut jaloux du bailli de Fleury.

« — Cruelle, dit le poète, vous m'avez blessé au cœur!

« — Ce n'est rien, dit Clairon; *il y avait si longtemps que ce galant homme soupirait!* Vous serez mon amant en vers, il sera mon amant en prose. »

Marmontel, ajoute-t-on, ne voulut pas du partage.

Mais on voit que Mlle Clairon accommodait facilement les choses et qu'elle n'aimait pas faire attendre trop longtemps les galants.

Un militaire, M. de Valbelle, paraît être celui qu'elle aima le plus; elle se flattait qu'il l'épouserait, et on le croyait généralement.

« On parle beaucoup du mariage secret de Mlle Clairon avec M. de Valbelle, *son amant intime.* On prétend que cette actrice doit se retirer à Pâques, et que ce sera l'époque de la publication de son hymen. En attendant, *elle a toujours en titre un Russe*, qui se contente de lui baiser la main, *et l'on assure que c'est ce qu'il peut faire de mieux.* » — (*Mémoires secrets.*)

« Ce qu'il peut faire de mieux... » Ces mots présentent de l'équivoque... Ils méritent une explication.

Bachaumont va nous la donner :

« 15 *janvier* 1765. — On annonce un fameux médaillon que Garrick a fait frapper pour Mlle Clairon. Les flatteurs ont déjà fait les vers suivants :

Sur l'inimitable Clairon
On va frapper, dit-on,
Un médaillon.
Mais quelque éclat qui l'environne,
Si bien qu'il soit, si précieux,
Il ne sera jamais aussi cher à nos yeux
Que l'est aujourd'hui sa personne.

« Un caustique (M. de Saint-Foix) a fait la parodie suivante :

De la fameuse Frétillon
A bon marché se va vendre le médaillon;
Mais à quelque prix qu'on le donne,

Fût-ce pour douze sous, fût-ce même pour un,
On ne pourra jamais le rendre aussi *commun*
Que le fut jadis sa personne. »

« 2 *mai* 1765. — Épigramme contre Mlle Clairon :

Quoi ! mille francs pour ma v.....?
Disait Dubois (1) à son frater.
Frétillon (2), pour beaucoup moins cher,
A fait cent tours de casserole.
— Eh donc! répliqua le Keyser;
Sandis, c'est un exemple unique :
La belle, alors, de tout Paris
Était la meilleure pratique.
J'aurais dû la traiter gratis;
C'était l'espoir de ma boutique. »

« 15 *juin* 1765. — Mlle Clairon continue à ne point paraître; il y a même à parier qu'elle ne jouera plus. Malgré toutes ses lettres hypocrites où elle parle de son attachement et de son zèle pour le public, elle vient de tenter l'impossible auprès de M. le maréchal de Richelieu pour obtenir une retraite absolue. Ce supérieur a refusé; il lui a seulement accordé un congé jusqu'à Pâques, afin qu'elle eût le temps d'aller à Genève (3) et *de s'y faire raccommoder ce qu'elle a de malade*, sauf à voir ensuite si sa santé exige absolument cette grâce. »

(1) On connaîtra bientôt ce personnage, qui fut affligé d'une maladie honteuse.

(2) C'était le sobriquet de Mlle Clairon.

(3) Pour y consulter le fameux docteur Tronchin.

« 27 *août* 1766. — M. de Belloy, cet auteur du *Siège de Calais*, dont la renommée s'était accrue si prodigieusement et s'est éclipsée encore plus vite, est depuis quelque temps dans l'état le plus déplorable. Il est attaqué de vapeurs et d'obstructions, *qu'on prétend être la suite de ses débauches avec Mlle Clairon*. Quoi qu'il en soit, elle l'a mis entre les mains de Tronchin, sans succès; il se plaint beaucoup de l'art des médecins, et paraît se résoudre à ne rien faire... »

En voilà assez, n'est-ce pas, pour expliquer la prudence de ce Russe, qui, amoureux de Mlle Clairon, se bornait à lui baiser la main.

Mais comprend-on, après cela, que Mlle Clairon ait osé mener, en 1765, la campagne que nous allons raconter contre un de ses camarades, Dubois, dont nous avons promis de parler, et qui, comme nous l'avons dit, ayant eu le malheur d'oublier que les roses ont des épines, se blessa cruellement en en cueillant une, et, tort plus grave, négligea de payer le médecin chargé de soigner sa blessure. On dit même qu'il nia la dette. Tout mauvais cas est niable, et celui-ci l'était particulièrement.

Mlle Clairon, très vive « sur le point d'honneur », dit Bachaumont, ameuta toute la cohorte comique contre l'infortuné. On exposa son affaire à M. de Richelieu, gentilhomme de la Chambre, qui ne vou-

lut pas s'en mêler et en remit le jugement aux comédiens, disant qu'ils étaient les pairs de Dubois et que c'était à eux de prononcer. Les comédiens prononcèrent, en effet, et Dubois fut chassé, ainsi qu'un nommé Blainville, accusé d'avoir rendu quelque faux témoignage.

C'était fort bien. Mais les comédiens avaient compté sans la fille de Dubois, jeune et jolie personne, qui prit fort à cœur l'expulsion de son père et mit en œuvre tous ses charmes auprès du duc de Fronsac pour faire annuler l'arrêt. Elle fit si bien, qu'elle obtint ce qu'elle désirait : le roi ordonna que Dubois continuerait de jouer son rôle de Mauni, dans le *Siège de Calais*, rôle dont on avait déjà chargé un autre acteur.

Fureur de Mlle Clairon et des autres comédiens. Mais citons encore ici textuellement les *Mémoires secrets* :

« 15 *avril* 1765. — Il s'est passé aujourd'hui à la *Comédie française* une scène dont il n'y a pas encore eu d'exemple depuis l'institution du théâtre... Les comédiens, instruits de la certitude de l'ordre du roi pour faire jouer Dubois, n'ont point voulu en avoir le démenti, et le complot s'étant formé chez Mlle Clairon de ne pas jouer, il s'est exécuté de la façon suivante. Tout étant disposé, Le Kain est arrivé sur les quatre heures et demie ; il a demandé aux semai-

niers qui jouerait le rôle de Mauni. — C'est Dubois, lui a-t-on répondu, suivant l'ordre du roi. — Cela étant, a-t-il expliqué, voilà mon rôle ; et il s'en est allé. Molé est venu ensuite, qui a fait la même chose. Brizard et Dauberval ont suivi les traces de ces mutins. Enfin est entrée l'auguste Clairon, sortant de son lit, assurant qu'elle était toute malade, mais qu'elle savait ce qu'elle devait au public et qu'elle mourrait plutôt sur le théâtre que de lui manquer. — Qui fait le rôle de Mauni? a-t-elle demandé. Ensuite, sur la réponse que c'était Dubois, elle s'est trouvée mal et est retournée se mettre au lit. Grand embarras dans le reste de la troupe : point de gentilshommes de la Chambre. L'heure s'approchait. On consulte M. de Biron, qui se trouvait là par hasard. On convient de donner *le Joueur*, au lieu du *Siège de Calais*, et de glisser cette annonce à la suite du compliment. Cependant la nouvelle avait transpiré et faisait l'entretien du parterre. On s'arrête à la vue du complimenteur, homme de mine piètre et mesquine, le sieur Bourette ; il annonce sa mission, et déclare que la défection de quelques acteurs les met dans le cas de substituer *le Joueur* au *Siège de Calais*. A l'instant, des huées, des sifflets; le mot de *Calais!* se répète de tous les endroits de la salle ; on crie : *A l'hôpital, la Clairon! — Molé, Brizard, Le Kain, Dauberval, au For-l'Évêque!* — L'orateur

est obligé de se retirer, et l'on met de nouveau en délibération ce qu'on fera. Cependant le tapage continuait, et la garde voulait imposer silence. M. de Biron envoie dire qu'elle se contienne et laisse en liberté le public, qui ne cessait de répéter : *La Clairon à l'hôpital!* etc. M. de Biron, consulté de nouveau par les comédiens, leur conseille d'essayer toujours d'entrer en scène, ce qui ayant été exécuté par Préville et Mme Bellecour, les cris ont redoublé. Les acteurs, ne pouvant se faire entendre, rentrèrent dans la coulisse, et le spectacle ne pouvant avoir lieu, un sergent vint haranguer le parterre de la part de M. le maréchal de Biron ; il annonça qu'on allait rendre l'argent ou des billets. — Préville et l'autre semainier, le soir même, ont été rendre compte de l'aventure à M. le lieutenant général de police, qui leur a témoigné combien il était sensible à cela, mais qu'il ne pouvait se dispenser d'exercer des châtiments. »

Mlle Clairon, Brizard, Dauberval, Molé et Le Kain allèrent au For-l'Évêque.

Mlle Clairon y fut conduite par Mme Berthier de Sauvigny, femme de l'intendant de Paris, et l'exempt chargé de l'exécution du mandat, n'ayant pas voulu lâcher sa proie, monta « dans le *vis-à-vis* de l'intendante, qui prit Mlle Clairon sur ses genoux, tandis que l'agent de la force publique s'asseyait sur le devant ».

M[lle] Clairon ayant dit à cet homme, quand il vint lui signifier l'ordre de sa détention, qu'elle était soumise aux ordres du roi, que tout en elle était à la disposition de Sa Majesté, que ses biens, sa personne, sa vie, en dépendaient, mais que son honneur resterait intact, et que le roi lui-même n'y pouvait rien :

— Vous avez bien raison, mademoiselle, a-t-il répliqué, car où il n'y a rien, le roi perd ses droits.

Le soir même de l'équipée, M[lle] Clairon reçut force visites de la cour et de la ville. Elle se montra très courroucée de l'affront qu'on avait voulu lui faire en la mettant en face de Dubois, et, s'adressant à quelques officiers qui se trouvaient dans la compagnie, elle leur demanda si, au cas où quelqu'un de leur corps viendrait à commettre une vilenie, ils n'agiraient pas comme elle l'avait fait avec ses camarades, et si, le roi voulant les forcer à vivre dans la société de l'indigne, ils ne donneraient pas tous leur démission :

— Sans doute, mademoiselle, répondit l'un d'eux avec vivacité, mais ce ne serait pas un jour de *siège*.

A la date du 22 mars 1765, les *Mémoires secrets* portent :

« M[lle] Clairon est sortie hier soir du For-l'Évêque, sur la représentation de son chirurgien, qui a déclaré que sa santé était en danger. Elle est

allée de là chez Mme de Sauvigny, où, après les tendres amitiés, sont venus les évanouissements. Enfin elle s'est rendue chez elle. Elle y est aux arrêts et n'y peut recevoir que trois personnes, outre celles qui la servent : Mme de Sauvigny, M. de Valbelle et un Russe *pot-au-feu.* »

Que pouvait désirer de plus Mlle Clairon? L'assortiment était complet : le protecteur, le greluchon et... l'amie intime!

Et si l'on est curieux de savoir comment se termina cette mémorable querelle entre les comédiens et leur camarade Dubois — ou plutôt entre Mlle Clairon et Mlle Dubois, — le voici :

Dubois joua la comédie de demander sa retraite, et il l'obtint. On lui accorda, avec cela, quinze cents livres de pension, bien qu'il n'eût que vingt-neuf ans de service, alors que le règlement en exigeait trente. Mais on usa vis-à-vis de lui de fiction : il fut censé appartenir encore une année à la Comédie française, et jouit pendant ce temps de sa part, quoiqu'il ne jouât plus. Enfin, on lui alloua une pension extraordinaire de cinq cents livres, comme ayant fait une élève — sa fille.

Les prisonniers du For-l'Évêque, Molé, Le Kain, Brizard et Dauberval, furent rendus à la liberté.

Quant à la fille de Dubois, elle continua à faire le bonheur du duc de Fronsac — et d'un bon nombre

d'autres, parmi lesquels le danseur Dauberval, qui, poursuivi par ses créanciers, allait quitter la France et partir pour la Russie, lorsque la comtesse Du Barry prit l'initiative d'une souscription au profit de son sauteur bien-aimé. Toute la cour fut mise à contribution : Louis XV lui-même figura sur la liste, qui donna comme résultat la somme de quatre-vingt-dix mille francs.

Dauberval, selon l'expression de Nérée Desarbres, était docteur ès science galante. Il eut de plus grands succès comme homme que comme danseur et maître de ballets.

Les seigneurs et les princes venaient répéter dans son charmant hôtel de la rue Saint-Lazare les rôles qu'ils devaient jouer dans les fêtes improvisées à Versailles.

Mlle Dubois en raffola.

« Cette actrice, rapporte-t-on, était violemment éprise du danseur d'Auberval (car il prenait volontiers la particule, Dauberval), avec qui elle avait vécu une dizaine d'années et dont elle prétendait avoir eu un enfant.

« Après s'être retirée du théâtre, elle voulut donner une sanction régulière à cette union illégale; comme le danseur ne partageait pas du tout ce désir, la Dubois fit intervenir Mme Du Barry, qui avait des bontés pour elle.

« La comtesse voulut bien se prêter à cette négociation. Elle fit venir le sieur d'Auberval, *qu'elle protège et qui l'amuse*, dit Bachaumont; elle lui énuméra la fortune de la Dubois et tout le bonheur qui en résulterait pour lui.

« D'Auberval répondit qu'il n'avait jamais eu un goût bien décidé pour l'actrice, et que, quant à l'enfant qu'elle prétendait lui appartenir, *vingt autres pouvaient en réclamer la paternité.* »

Un soir, cette actrice fantaisiste fit manquer le spectacle à la Comédie française.

On l'attendit vainement jusqu'à six heures. Alors, on vint déclarer au public qu'on ne jouerait point, « vu l'indisposition d'une actrice qui ne pouvait être suppléée ». On rendit l'argent et l'on se retira.

Pendant ce temps-là, Mlle Dubois était en grande loge à l'Opéra pour admirer son danseur adoré.

Par malheur, le lieutenant de police fut informé du fait. Il mande aussitôt l'actrice, la tance vertement de son impertinence, l'envoie en prison et la fait condamner à payer les frais et la recette de la représentation, évalués à cinq cents livres, le tout accompagné d'une amende de cent écus.

Mlle Dubois fut au mieux avec Dorat, qui la choisit pour le principal rôle de sa tragédie de *Théagène et Chariclée*. Mlle Clairon, peu jalouse des talents de cette audacieuse, mais beaucoup de sa figure, avait

monté une cabale pour la faire siffler. Il n'en était pas besoin : l'actrice, la pièce et l'auteur éprouvèrent une chute commune.

Et la chronique ajoute :

« On prétend que M. Dorat, plus curieux de couronner son front de myrtes que de lauriers, étant devenu amoureux de l'héroïne, avait sacrifié sa gloire à son plaisir. Heureusement il n'a pas sacrifié grand'chose. »

Dorat ne fut pas longtemps heureux avec sa nouvelle conquête, qui lui donna son congé de la façon la plus sèche.

L'aimable rimeur s'en consola, en apparence, par cette jolie épître *à un ami :*

De quel poids on est soulagé,
Lorsqu'on perd une maîtresse !
Enfin, ami, le charme cesse,
Je suis heureux, *j'ai mon congé*.
Ris avec moi de ma disgrâce,
Les regrets ne mènent à rien.
Laïs ne laisse aucune trace
Dans un cœur formé sur le tien.
Tout m'amuse, et rien ne me lie.
Il faut pourtant en convenir,
Laïs est jeune, elle est jolie :
C'est pour cela que je l'oublie ;
On risque à s'en ressouvenir.
Que je hais ce front où respire
L'intéressante volupté,
Cet art de tromper, de séduire,

Si semblable à la vérité,
Et sa folie et sa gaîté,
Et la grâce de son sourire!
Que je dédaigne, que je hais
Cette flottante chevelure
Qui sert de voile à ses attraits,
Ou bien qui leur sert de parure!
Ce sein qu'Amour sait embellir,
Qui s'enfle, s'élève ou s'abaisse
Au moindre souffle du désir,
Où la rose semble fleurir
Sous la bouche qui le caresse;
Ses caprices qui sont des lois,
Ce feu dont son œil étincelle,
Et les sons touchants de sa voix,
Qui jure une ardeur éternelle
A cinquante amants à la fois!
Je la déteste, je l'abhorre.....
Mais c'est trop m'en entretenir;
Car, à force de la haïr,
Je pourrais bien l'aimer encore.

C'était gentil, mais Dorat, au fond, était vexé : il était de ceux qui aiment beaucoup mieux donner congé que de le recevoir.

C'est ainsi que la Dubois passait du comédien au grand seigneur, car Dorat fut plus un grand seigneur qu'un poète, puis revenait du grand seigneur au comédien, comme l'atteste ce passage des *Mémoires secrets :*

« Le sieur Le Kain forme, pour la Comédie française, un acteur dans le tragique, dont il donne les

plus grandes espérances, quant au talent. Il a cinq pieds six pouces, de grands yeux noirs, des sourcils très prononcés, le reste de la figure à l'avenant; il n'a que dix-neuf ans. Déjà cet Adonis porte le désordre dans le sérail des actrices : Mlle Dubois surtout a jeté son dévolu sur lui; *elle a déclaré* qu'elle voulait jouer les rôles de toutes les pièces où il paraîtrait, et, sous prétexte de faire des répétitions avec lui, elle l'attire chez elle, ce qui donne une jalousie prodigieuse à ses consœurs. »

Cet heureux adolescent fut un peu plus tard le fameux *Larive.*

Chose singulière, Mlle Clairon, peu de temps auparavant, s'était également mis en tête de former l'esprit et le cœur d'un autre adolescent et d'en faire un acteur distingué, mais elle en fut mal récompensée. Écoutez la chronique :

« Mlle Clairon avait pris sous sa protection un jeune homme de seize ans, de la plus jolie figure du monde. Elle en voulait faire un acteur et lui donnait elle-même des leçons de déclamation ; elle se complaisait à le former. Il paraissait répondre à ses vues ; ses talents se développaient ainsi que sa beauté. Elle l'avait surnommé l'Amour. Il n'était connu que sous ce nom. Par une de ces fatalités qui corrompent toutes les joies humaines, ce jeune sujet s'est hasardé à prendre des leçons d'un autre genre et

d'une autre maîtresse. La jalousie s'est allumée dans le cœur de la moderne Calypso, et, dans ses emportements, elle a renvoyé notre Amour nu comme l'est ce dieu. Une pareille expulsion a donné lieu à beaucoup de commentaires parmi l'ordre des actrices et les filles du haut style; elles se sont répandues en réflexions des plus malignes sur la conduite de Mlle Clairon. »

Hélas! à cette époque (1767), Mlle Clairon avait quarante-quatre ans, et cette constatation rendait tout commentaire inutile!

Les démêlés de Mlle Clairon avec Fréron sont des plus curieux et des plus incroyables.

En janvier 1765, Fréron publia dans l'*Année Littéraire* les vers de Du Doyer de Gastel à Mlle Doligny. Fréron fit, à ce propos, le plus grand éloge de la comédienne qui les avait inspirés et la mit en parallèle avec une autre actrice, dont il traçait, sans la nommer, le portrait le plus infâme.

Mlle Clairon eut le courage de se reconnaître à ce portrait en poursuivant celui qui l'avait fait. Elle alla trouver les gentilshommes de la Chambre et menaça de se retirer du théâtre, si on ne lui faisait pas justice de ce vil journaliste « qui avait osé la représenter d'après nature ».

Les braves gentilshommes, terrifiés d'une pareille

éventualité, sollicitèrent sans tarder un ordre du roi pour faire mettre Fréron au For-l'Évêque.

Heureusement (peut-on bien s'exprimer ainsi?) pour ce dernier, il était en proie à une attaque de goutte, et ses amis obtinrent qu'il fût sursis à l'exécution de l'ordre royal jusqu'à ce que le condamné se trouvât en état de se rendre en prison.

L'abbé de Voisenon profita du sursis pour écrire au duc de Duras, gentilhomme de la Chambre, une lettre fort pathétique en faveur de Fréron; mais le duc répondit à l'abbé, avec qui il était dans les meilleurs rapports d'amitié, que la grâce sollicitée par lui était la seule chose qu'il crût devoir lui refuser, et que cette grâce ne pouvait être obtenue que de Mlle Clairon elle-même.

A cette nouvelle, Fréron répondit comme le philosophe grec :

— Aux carrières, plutôt !

La querelle prit, dès lors, les proportions d'une affaire d'État.

La reine ordonna que Fréron fût pardonné.

Mlle Clairon, de son côté, alla trouver en personne le duc de Choiseul, le ministre tout-puissant, épancha son cœur et demanda sa retraite.

— Mademoiselle, lui répondit le duc, nous sommes, vous et moi, chacun sur un théâtre, mais avec la différence que vous choisissez les rôles qui vous con-

viennent et que vous êtes toujours sûre des applaudissements du public. Il n'y a que quelques gens de mauvais goût, comme ce malheureux Fréron, qui vous refusent leurs suffrages. Moi, au contraire, j'ai ma tâche souvent très désagréable ; j'ai beau faire de mon mieux, on me critique, on me condamne, on me hue, on me bafoue, et cependant je ne donne point ma démission. Immolons, vous et moi, nos ressentiments à la patrie, et servons-la de notre mieux, chacun dans notre genre. D'ailleurs, la reine ayant fait grâce, vous pouvez, sans compromettre votre dignité, imiter la clémence de Sa Majesté.

La reine de théâtre sourit avec noblesse et se retira fort mécontente d'un pareil persiflage.

On parvint cependant à la faire souscrire aux volontés de la reine, et Fréron n'alla point au For-l'Évêque.

On trouvera sans doute tout cela fort ridicule...

Eh ! eh ! ne rions pas tant.

La chose s'est renouvelée plus d'une fois, depuis, — ou à peu près, — et l'on a vu, même de nos jours, les prétentions de quelques comédiens préoccuper tout Paris et s'élever à la hauteur d'une question d'État !

Mlle Clairon, d'ailleurs, prenait son titre de reine de théâtre très au sérieux, et elle disait fort gravement, en parlant de Mme de Pompapour :

— Elle doit sa royauté au hasard; je dois la mienne à mon *génie !*

Elle ne se mouchait pas du coude, Mlle Clairon!

Mais, encore ici, il ne faudrait pas trop se moquer : Mlle Clairon ne fut-elle pas, en réalité, un peu princesse et reine? Car, prince et *margrave*, c'était alors la même chose, et Mlle Clairon fut margravine, margravine d'Anspach, une principauté allemande : en d'autres termes, elle fut longtemps la maîtresse du margrave d'Anspach, dont elle gouverna les sujets comme elle gouvernait le margrave lui-même.

Elle fut donc, à ce titre, une Pompadour au petit pied.

Quelques historiens veulent même qu'elle ait été la femme légitime du margrave : de ce nombre Castil-Blaze. Mais cet auteur est vigoureusement combattu par M. de Lyden.

« Ce fut en 1773, dit ce dernier, que Mlle Clairon songea à aller retrouver son ancien amoureux (le margrave). Elle avait alors au moins cinquante ans. En 1775, elle était encore à Paris, ainsi qu'en témoignent ses querelles avec Fréron... »

Il y a ici une erreur : il est possible que Mlle Clairon fût encore à Paris en 1775, mais ce ne sont pas ses querelles avec Fréron qui peuvent en faire foi, car ces querelles datent de 1765.

M. de Lyden continue ainsi :

« Elle (Mlle Clairon) n'alla donc en Allemagne qu'en 1776... Elle quitta son vieil ami après dix-sept ans d'intimité, et revint à Paris en 1792. Elle avait alors plus de soixante-sept ans. La vieille Frétillon était alors ruinée, et l'on était en pleine Terreur. Si elle eût été la femme légitime du landgrave (est-ce landgrave ou margrave?), elle ne l'eût pas quitté pour aller au-devant de la misère... »

Ceci paraît assez probant.

Il est certain, du reste, que Mlle Clairon, dans les *Mémoires* qu'on lui attribue, ne parle pas de ce mariage, et l'on sait qu'elle était assez vaniteuse pour ne point passer sous silence une union qui ne pouvait que lui donner du relief.

« Quatre fois, dit-elle, les nœuds sacrés du mariage m'ont été proposés : la naissance, l'honneur, les biens ne me laissaient rien à désirer. J'ai refusé les trois premiers, parce que je n'aimais pas, et le quatrième, parce que j'aimais véritablement.

« Je reçus, continue-t-elle, tous les écrits, tous les serments qu'on voulut me faire ; je consentis à donner les mêmes assurances, et, pendant dix-neuf ans, ma volonté, ma conduite, n'ont permis aucun doute sur le respect que je portais à cet engagement : ma façon d'éluder une conclusion que les instances les plus vives ont sollicité treize ans de suite n'a pu que manifester mieux de jour en jour ma tendresse et ma

reconnaissance. Ce que mon cœur a rendu de combats ne peut être apprécié que par moi ; je leur dois sans doute une grande partie des maux que j'éprouve aujourd'hui ; mais qu'importent ces maux ? qu'importe ma vie même ? Je n'ai point de reproches à me faire. »

Quel était ce quatrième amoureux que Mlle Clairon a refusé d'épouser parce qu'elle « l'aimait véritablement », et qui est évidemment le même que celui contre lequel son cœur a rendu de si rudes combats ?

M. de Lyden pense que ce fut le comte de Valbelle, le même qui faisait si bon ménage avec le Russe *pot-au-feu*.

Ce serait tout à fait en contradiction avec ce que nous lisons dans les *Mémoires secrets*, à la date du 26 janvier 1768 :

« Il n'est point de passion, écrit Bachaumont, que le temps n'use à la fin. Mlle Clairon est dans la plus grande désolation : M. de Valbelle, sur le cœur duquel elle comptait *au point de se flatter de l'épouser*, vient de la jeter dans le désespoir, par une apparition subite qu'il a faite après une longue absence, et un retour plus rapide en Provence, où il est, dit-on, éperdument épris d'une femme de considération. »

Mlle Clairon « se flattait d'épouser M. de Valbelle » : Bachaumont l'assure par deux fois ; ce n'est donc pas elle qui a refusé de l'épouser ; c'est lui qui s'est lassé

et qui est allé aimer ailleurs, là où il n'y avait aucun Russe *pot-au-feu* à la clé.

Ce « quatrième » n'était donc pas le comte de Valbelle.

Nous pensons, nous, que Mlle Clairon a voulu plutôt faire allusion au margrave, landgrave ou burgrave d'Anspach.

Mais nous ne croyons pas qu'elle ait dit la vérité. Sans cela, que deviendrait l'anecdote des poignards, qui nous semble des plus authentiques?

Cette anecdote, très courte, la voici :

Lorsqu'elle était la maîtresse du margrave d'Anspach, Mlle Clairon parla de se tuer. Le bon margrave s'en émut.

— Allons, lui dit lady Craven, rivale de Mlle Clairon, oubliez-vous que ses poignards rentrent tous dans le manche!

Le mot est joli.

Mais que prouve-t-il?

Était-ce parce que le margrave la suppliait de consentir à devenir sa femme, qu'elle voulait se tuer?

Non, n'est-ce pas? Une demande de mariage ne porte pas celle qui en est l'objet à de pareilles extrémités.

La vérité est que le margrave en avait assez de la vieille Frétillon, qu'il avait pris une maîtresse plus jeune, et que l'ancienne en était désespérée.

C'est ainsi que Mlle Clairon refusait d'épouser les princes et les comtes.

Quelle incorrigible poseuse!

Mlle *Gogo*, elle, ne craignit pas d'épouser l'homme qu'elle aimait, mais mal lui en prit.

Mlle Gogo s'appelait Mlle Beaumenard et ne fut connue à la Comédie française que sous cette dernière dénomination.

Gogo n'était au surplus qu'un surnom qui lui était venu du personnage de la pièce de Favart, *le Coq de Village*, opéra-comique de la foire Saint-Germain de 1743, qu'elle avait joué, pour ses débuts, avec un assez grand succès.

Le Colporteur, pamphlet de Chevrier, offre, à propos de cette dame, une page fort instructive.

« Une jeune personne qui veut *monter sur les planches*, dit Chevrier dès l'an de vérité 1762, et qui veut se faire voir aux Américains, aux Anglais, aux Hollandais et même aux *pesants Allemands*, tous gens ruinables, sacrifie quelque chose et demande d'abord à s'essayer gratis. Le directeur fait alors valoir les prérogatives singulières attachées aux filles de spectacles qui, n'étant pas sujettes à la correction paternelle, ni à la rigueur de la police, peuvent être dénaturées et libertines avec impunité. Ces abominables privilèges, qui ne sont que trop réels, déter-

minent les débutantes à faire un petit sacrifice *sur le produit de leurs appas, et elles s'engagent dès lors à donner une certaine somme par mois pour être mises en possession de l'indécence privilégiée.* La Beaumenard fut dans ce cas, mais ses charmes et sa jeunesse la rendirent célèbre de bonne heure. L'Ovide du siècle, M. Favart, la peignit dans un opéra-comique intitulé *la Coquette sans le savoir*... Cette nouveauté donna la vogue à Gogo, qui quitta Paris l'année suivante, pour aller suivre la troupe des comédiens attachés au prince de Saxe. La Beaumenard, arrivée à l'armée, eut le sort des Anglais : elle fut attaquée et vaincue; les braves ennemis de la France attribuèrent leur défaite à la supériorité du nombre qui les combattait; l'actrice imputa sa chute à la même cause, mais elle sut, en fille habile, tirer avantage des victoires multipliées qu'on remporta sur elle, et elle sortit toujours du combat chargée des dépouilles de ses vainqueurs ; le maréchal de Saxe, qui ne dédaignait aucune victoire..., attaqua la Beaumenard, qui, fière d'avoir lutté contre un guerrier aussi redoutable, éloigna, dès lors, l'officier subalterne... La paix ne fut pas plus tôt signée, que la Beaumenard alla à Lyon pour y mettre à contribution les négociants de cette ville fameuse; c'est là qu'elle se fit ses premières rentes viagères. Le désir d'étendre sa réputation et sa fortune l'engagea de retourner

à Paris, sur la fin de 1749. Sa figure plut au gentilhomme de la Chambre qui était d'année pour diriger les théâtres, et, moyennant une petite complaisance, elle obtint le lendemain un ordre pour débuter aux Français dans les rôles de soubrette. Je ne vous parlerai point ici de son mérite théâtral, j'observerai seulement que sa beauté, et un air de vivacité qui pique plus encore que les charmes, subjuguèrent *tout Paris*. Les conquêtes les plus flatteuses et les plus *respectables* vinrent couronner ses espérances. Reçue au spectacle (la Comédie française), sa réputation et sa fortune reprirent un nouvel éclat ; chacun voulut la voir et chacun se dérangea pour elle. Les *rivières* de diamants parurent alors et vinrent inonder sa gorge, les meubles les plus précieux ornèrent ses appartements, et sa garde-robe le disputa à celle des femmes les plus magnifiques de la cour. »

Le fermier général Daugny en devint follement amoureux, et, écartant tous les autres galants, — en apparence du moins, — il passa pour être à son tour le vainqueur de Mlle Gogo. Il fit construire pour elle « un véritable Trianon en miniature », un hôtel qui avait à la fois l'éclat des palais et le charme des demeures agrestes.

« Daugny et Mlle Gogo, dit Édouard Fournier, eurent leurs petits appartements. *C'était comme chez le roi*. Ils eurent aussi dans le vaste enclos qui

s'étendait derrière l'hôtel jusqu'au faubourg Montmartre un manège couvert, des bains de marbre, une basse-cour, une laiterie, etc. C'était toujours comme à Versailles, ou plutôt comme à Trianon. »

Une fois dans cette demeure princière, la tête tourna à Mlle Gogo ; elle eut des manies et même des passions de princesse. Le fermier général ne lui parut plus un homme assez distingué et elle éprouva le besoin d'avoir des liaisons avec la plus haute noblesse, des ducs, des comtes et, pour le moins, des marquis. Un de ces derniers lui fit tout perdre : elle l'avait pris, non par amour, mais par pure vanité ; il était très légitimement titré, mais n'avait pas un maravédis. Elle l'entretint avec l'argent de Daugny, ce qui n'eût été que demi-mal si elle ne l'avait affiché. Le financier, en effet, prit la plaisanterie du mauvais côté, et, un beau jour, flanqua à la porte la Beaumenard et son « guerluchon ».

Elle resta seule avec — ce malencontreux amant. Il n'avait que des dettes, et bientôt ses créanciers le firent arrêter. Pour l'arracher à la prison, la Beaumenard dut épuiser ses dernières ressources. Elle tenait bon au théâtre, mais on la criblait d'épigrammes, et elle finit par demander sa retraite. Elle l'obtint, mais sans pension, et elle se retira quand même.

« Si un amour vrai eût soutenu ce dépit, dit

encore Fournier, il eût pu durer longtemps ; mais il n'y avait dans tout cela que vanité et colère. Mlle Beaumenard ne bouda donc pas longtemps le théâtre. Elle finit par quitter son marquis, et c'est par la porte du mariage qu'elle rentra à la Comédie française. Elle épousa son camarade *Bellecour.* »

C'est absolument conforme à ce qu'on lit dans l'*Almanach* des gens d'esprit, de Chevrier, le même Chevrier que celui du *Colporteur*, et dont les renseignements sont aussi précieux qu'inattaquables.

Parlant de Mlle Gogo mariée, l'*Almanach* s'explique ainsi :

« Mlle Beaumenard, retirée *sans pension* pour afficher la tendresse en s'attachant avec obstination à un homme de nom *qu'elle n'aimait pas;* ayant repris depuis le train de son état, mariée à Bellecour... et rentrée enfin au théâtre, où elle a joué avec beaucoup de gaieté le rôle de Zerbinette dans *les Fourberies de Scapin*, et de Nicole dans *le Bourgeois gentilhomme.* »

Chevrier dit qu'elle a joué avec « beaucoup de gaieté » ; — elle avait donc quelque talent de comédienne, et l'on doit croire que Collé était animé d'un autre intérêt que celui de la vérité lorsqu'il s'exprimait en ces termes, à propos de Gogo :

« Mauvaise et très mauvaise actrice, de laquelle il

n'y a rien à espérer pour le théâtre, et dont les amants ont tout à craindre *à tous égards.* »

Évidemment, Collé n'avait pas pu *vaincre* Mlle Gogo, et sa mauvaise humeur ne craignait pas d'aller jusqu'à la calomnie : car nous ne voyons nulle part que cette aimable cascadeuse de la déclamation se soit rendue coupable des méfaits reprochés à la belle Ferronnière et à Mlle Clairon.

Collé donnait l'appréciation que nous venons de citer en 1750 ; l'année précédente, il l'avait déjà formulée de la façon qui suit :

« Le 17 (avril 1749) je vis débuter à la Comédie française Mlle *de* Beaumenard, dans les rôles de soubrettes du *Tartuffe* et du *Galant Jardinier*. C'est une petite créature de *dix-huit* à dix-neuf ans, qui était à l'Opéra-Comique, il y a six ou *huit* ans, sous le nom de *Gogo*. Depuis, elle a fait ses caravanes dans des troupes de province, *surtout à l'armée*, où elle a été du sérail du maréchal de Saxe. C'est une bien mauvaise actrice *à mon gré*, sans feu et sans agrément ; une voix désagréable et un accent disgracieux. »

Il y a dans ces lignes une malveillance non dissimulée, puis la mauvaise humeur semble dominer si fort Collé, qu'il devient manifestement antivéridique : il n'est guère vraisemblable, en effet, que Mlle Beaumenard eût débuté à l'âge de *dix* ans à l'Opéra-Comique.

Le *Dictionnaire des Femmes célèbres* dit de cette actrice :

« Elle avait débuté au théâtre de l'Opéra-Comique, par le joli petit rôle de *Gogo*, dans *le Coq du Village*, et le nom lui en resta pendant longtemps; ce rôle avait été fait pour elle. En 1744, elle quitta ce spectacle et s'engagea dans différentes troupes de province. Elle débuta ensuite à la cour, en 1749, par Finette dans les *Ménechmes*, et à Paris, avec beaucoup de succès, par Dorine dans le *Tartuffe :* elle fut reçue la même année. Une querelle *avec une tragédienne célèbre* la fit renoncer, pendant quelques années, à un état pour lequel la nature semblait l'avoir formée. Cette interruption eut lieu en 1755 et 1756; mais elle y revint bientôt, et depuis ce temps elle a toujours montré *un véritable talent pour la gaîté franche :* car c'est peut-être *la seule des soubrettes qui rit sans grimacer...* »

Il y a loin de là à l'appréciation de Collé.

D'ailleurs nous trouvons ce jugement du *Dictionnaire des Femmes célèbres* et de Chevrier confirmé par une lettre curieuse de Poinsinet à une « impure » du temps, qui voulait se faire comédienne et qui lui avait demandé des conseils.

Cette « impure » se nommait Mlle Le Clerc, exactement comme la danseuse qui mourut d'amour pour le baron de Grimm, ainsi que nous le verrons bientôt.

Dans cette lettre, datée du 3 septembre 1767, Poinsinet passe en revue les talents des principales actrices de la Comédie française, et, arrivé à Mlle Bellecour (de Beaumenard), il s'exprime comme suit :

« Quatre soubrettes courent la même carrière, et chacune a des talents différents. Mme *Bellecour* joue les nourr'ces *à merveille;* cette énorme tetonnière a la *bonhomie franche* d'une appareilleuse, qui aime bien à rendre des services pour de l'argent... »

Donc Mlle Beaumenard n'était pas si mauvaise actrice que veut bien le dire Collé.

Quant à cette « tragédienne célèbre » avec qui Mlle Beaumenard eut maille à partir, tout porte à croire qu'il s'agit de Mlle Clairon ; celle-ci se montra sans doute avec le plus d'acharnement parmi ceux et celles qui décochaient l'épigramme à l'ex-maîtresse de Daugny.

Voilà donc Mlle Beaumenard devenue Mme Bellecour.

Il nous faut, à partir de ce moment, laisser Bachaumont nous entretenir de ce couple.

Qu'était-ce d'abord que Bellecour?

« Grandval et Bellecour, disent les *Mémoires secrets*, suivent la même carrière dans les deux genres (tragique et comique). Le premier a plus d'importance, plus de marque, plus de faste; l'autre a plus de naturel, plus d'aisance, plus de fatuité : les rôles d'ironie, de dédain, de mépris, conviennent

mieux au premier; ceux d'entrailles, d'émotion, de pathétique, mieux au second; celui-là nous paraît fait davantage pour le comique, où il est permis de charger, d'enchérir sur le pinceau de l'auteur ; celui-ci est mieux dans le tragique, où il faut souvent rapprocher de la nature un rôle gigantesque que le poète en a trop écarté. Grandval est plus consommé; nous espérons que Bellecour sera quelque jour plus fini. Tous deux sont hommes *à bonnes fortunes*, et puisent dans le commerce des femmes cet air de triomphe et d'indépendance qui sied si bien aux héros de théâtre. »

A propos des « bonnes fortunes » de Grandval, on raconte qu'une femme de très grande considération, s'étant engouée de ce comédien, l'envoya chercher, l'admit dans un tête-à-tête ménagé exprès, et, filant peu à peu sa défaite, lui dit, en regardant les portraits de famille qui ornaient l'appartement :

— Ah! Grandval, que diraient ces héros s'ils me voyaient entre vos bras?

— Ils diraient, répondit l'impudent vainqueur, ils diraient que vous êtes une p.... !

« 22 *avril* 1769. — Le sieur Bellecour, acteur de la Comédie française, avait épousé, depuis plusieurs années, une ci-devant demoiselle Gogo, du même tripot, et qui, *par passion*, l'avait *préféré à tous les agréables de la cour* et de la ville, et s'était concen-

trée avec lui dans les douceurs d'un chaste hymen, en l'enrichissant des dépouilles d'une multitude d'amants ruinés en son honneur. Ils avaient vécu ensemble assez bien depuis ce temps, et même très amoureusement. Tout récemment sa femme l'a trouvé avec une sienne sœur, très grossière et qui lui tenait lieu de femme de chambre, ou de complaisante, ou de demoiselle de compagnie. Le sieur Bellecour, très pudibond encore, a été si honteux d'être pris en flagrant délit, qu'il n'a osé reparaître en public et n'a pas joué depuis Pâques, ce qui a ébruité l'aventure,jusque-là peu connue. »

« 29 *juin* 1769. — Mme Bellecour, ne pouvant supporter l'affront d'avoir trouvé son mari couché avec la sœur de sa femme, et plus sensible encore à l'ingratitude d'un homme auquel elle a sacrifié sa fortune, au point de reprendre le train de la comédie, dont sa richesse considérable la mettait à même de se passer, a voulu absolument se séparer d'un pareil monstre. Elle a d'abord obtenu un ordre pour faire enfermer cette petite personne, qui, quoique laide et malpropre, voulait aller sur ses brisées, et elle l'a replongée dans la poussière d'où elle l'avait tirée. Quant au sieur Bellecour, pour éviter un esclandre scandaleux entre mari et femme dans un tripot aussi bien réglé que la Comédie française, on lui a donné un congé de quatre mois, afin d'accou-

tumer le public à voir ces deux époux séparés, et de diminuer l'éclat de cette rupture. Mais un grand mal qui en a résulté pour le comédien, c'est que Molé s'est trouvé obligé de jouer quelques-uns des rôles de cet acteur, et que, surtout dans celui du comte d'Alban, de *Nanine*, il l'a éclipsé d'une façon complète, et a enlevé les suffrages de tous les spectateurs; en sorte que Bellecour perd à la fois, par cet événement, sa femme, son opulence et sa gloire. »

Bellecour fut, en effet, bientôt complètement oublié.

Que devint sa femme? Eut-elle de nouveaux galants?

Il n'y paraît guère.

On la trouve, vers 1780, habitant, assez triste et solitaire, un petit logis de la rue Bellefonds, et si elle recherchait les quartiers éloignés, c'était plutôt en recluse qu'en femme de plaisir.

Daugny, lui, s'était consolé de la perfidie des femmes de théâtre en en épousant une, la Liancourt, de l'Opéra, ainsi que nous l'avons mentionné plus haut, avec laquelle il avait vécu longtemps en concubinage depuis le congé de Gogo.

Cette Liancourt « était, dit Edouard Fournier, une fille avisée. Elle en imposa aux plus fins qui n'étaient point dans le secret de son origine (c'était la fille naturelle de la petite Duval, de l'Opéra aussi).

L'abbé Morellet, qui la connut, la prit bonnement pour une femme de naissance et la donne comme telle dans ses *Mémoires*. Daugny se mit de son côté à avoir des goûts de grand seigneur, presque d'artiste. Il se fit amateur. Il eut un cabinet d'histoire naturelle, un médailler, une galerie de tableaux, et, grâce à tout cela, grâce surtout aux grands airs de sa femme, il put se faire passer pour un homme de qualité ! »

Daugny prit particule et titre : il devint le baron d'Augny.

CHAPITRE IX

Pénélope! — Mlle Marie de Fel et le baron de Cahusac. — Un poète à Charenton. — Une *Damoiselle*. — Singulière maladie du baron de Grimm. — Un homme fait à peindre. — L'abbé Raynal et Jean-Jacques Rousseau. — Une danseuse morte d'amour. — Mlle Manon Leclerc. — Une lettre de Mlle Miré. — *Mi, Ré, La, Mi, La.* — Mlle Raime et M. Le Normand d'Étioles. — Diplomatie de Mme de Pompadour. — Le meilleur oison à plumer. — Les statuts pour l'Académie royale de musique. — Messieurs de la ferme et Messieurs du blason. — Ce qu'aiment Mesdames de l'Opéra et de la Comédie française. — Mlle Raime et la République. — Un duc bâtonné chez une danseuse. — Mlle Allard et le premier valet de chambre du roi. — Effets de mollet sur la cervelle d'un prince allemand. — La lubricité de Mlle Allard. — Résultats de sa fécondité. — Indignation des demoiselles de l'Opéra. — Cantiques... obscènes. — Mlle Rosalie Levasseur et Sophie Arnould. — Le prince d'Hénin et le comte Mercy-d'Argenteau. — Rosalie Levasseur et la voix du peuple. — Une question d'oreilles. — Une porte célèbre. — Sophie Arnould et l'amiral de Coligny. — Mme de Montbazon et M. de Rancé. — Une enfant prodige. — La princesse de Modène et Mme de Pompadour. — L'intendant des menus. — L'Opéra et le Diable. — Le dragon des Hespérides. — L'innocent Dorval et le comte de Brancas-Lauraguais. — Une carrossée d'enfants. — Le trésorier des parties casuelles. — Mlle Hus prise en flagrant délit de conversation... amoureuse. — Un mobilier de cinq cent mille livres. — Une mangeuse d'hommes. — Mlle Hus et le curé de

Sceaux. — Une comédienne inconsolable. — La danseuse Robbé et le chevalier de Malte. — Les jambes de Mlle Heinel et le *diou* de la danse — La lubricité de Mlle Heinel et la gale. — Une consultation de la Faculté. — Un quatrain venimeux. — Le coiffeur et le prince. — Mlle Guimard et Sophie Arnould. — Fouché et l'hôtel d'Angevillers. — La comédienne et le confesseur.

Si Mlle Clairon faisait du bruit à la Comédie française, Mlle Sophie Arnould n'en faisait pas moins à l'Opéra.

C'est Mlle Clairon qui avait enseigné l'art de la comédie à Sophie Arnould, et c'est Marie de Fel qui l'avait perfectionnée dans le chant.

Marie de Fel, fille de l'organiste de la cathédrale de Bordeaux, était née en 1716 et avait débuté à l'Opéra en 1733. Elle joignait aux avantages d'une belle voix une science profonde de l'art musical; c'était une artiste lyrique de valeur.

Mais la galanterie n'y perdait rien, et sa conduite n'était rien moins qu'exemplaire, à telles enseignes que certain jour, s'étant avisée de vouloir faire des remontrances à Sophie Arnould, dont elle était devenue l'ennemie acharnée, la spirituelle et mordante chanteuse lui cloua la langue d'un seul mot :

— Pénélope ! lui dit-elle.

On comprend bien que c'était par antiphrase.

Un des plus ardents adorateurs de Mlle de Fel fut le baron de Cahusac, secrétaire du comte de Cler-

mont et librettiste distingué. — Elle le rendit fou, et il fallut le mettre à Charenton, où il mourut. Après avoir été son amant, Cahusac avait voulu qu'elle devînt sa femme, et elle s'y était énergiquement refusée : de là, chagrin, folie et mort!

Cette cantatrice semble avoir été particulièrement fatale aux barons.

Le baron de Grimm, ministre du duc de Hesse-Darmstadt à Versailles, aspira, lui aussi, en effet, à obtenir les faveurs de la noble cantatrice, car Mlle de Fel était *damoiselle*.

Grimm, soit dit en forme de parenthèse, n'était pas riche en agréments extérieurs, mais il se mettait bien, et, pour corriger les défauts de son visage, il se barbouillait outrageusement de blanc et de carmin.

Il fit une cour assidue à la Fel, qui n'avait pas l'air de se laisser attendrir.

Et comme Grimm était opulent, une des camarades de la chanteuse s'étonna de cette résistance.

— Il est si laid! répondit la Fel.

— De quoi te plains-tu, riposta la camarade, n'est-il pas fait à peindre?

Mais les choses allèrent plus loin pour Grimm, et voici ce que raconte à ce sujet Jean-Jacques Rousseau :

« Grimm, après avoir vu quelque temps de bonne

amitié Mlle Fel à l'Opéra, s'avisa tout d'un coup d'en devenir éperdument amoureux et de vouloir supplanter Cahusac. La belle, se piquant de constance, éconduisit ce nouveau prétendant. Celui-ci prit l'affaire au tragique et s'avisa d'en vouloir mourir. Il tomba tout subitement dans la plus étrange maladie dont jamais peut-être on ait ouï parler. Il passait les jours et les nuits dans une continuelle léthargie, les yeux bien ouverts, le pouls bien battant, mais sans parler, sans manger, sans bouger, paraissant quelquefois entendre, mais ne répondant jamais, pas même par signes, et du reste sans agitation, sans douleur, sans fièvre, et restant là comme s'il eût été mort. L'abbé Raynal et moi nous partageâmes sa garde; l'abbé, plus robuste et mieux portant, y passait les nuits, moi les jours, sans le quitter, jamais ensemble; et l'un ne partait jamais que l'autre ne fût arrivé. Le comte de Frièse, alarmé, lui amena Senac, qui, après l'avoir bien examiné, dit que ce ne serait rien, et n'ordonna rien. Mon effroi pour mon ami me fit observer avec soin la contenance du médecin, et je le vis sourire en sortant. Cependant le malade resta plusieurs jours immobile, sans prendre ni bouillon, ni quoi que ce fût, que des cerises confites que je lui mettais de temps en temps sur la langue, et qu'il avalait fort bien. Un beau matin il se leva, s'habilla, et reprit son train de vie

ordinaire, sans que jamais il m'ait reparlé, ni, que je sache, à l'abbé Raynal, ni à personne, de cette singulière léthargie, ni des soins que nous lui avions rendus tandis qu'elle avait duré. »

Cette aventure rendit Grimm quelque peu ridicule dans le monde, mais non pas au ballet de l'Opéra, où tous les espaliers s'apitoyèrent sur lui.

L'un d'eux, Manon Leclerc, entreprit de le consoler, et le baron se laissa faire.

Mais ne voilà-t-il pas que cette folle Manon, qui n'avait visé dans Grimm qu'un pigeon à plumer, vient à s'éprendre tout à fait de lui, et d'oiseau de proie qu'elle était tout d'abord passe à l'état de tourterelle sincèrement roucoulante! Puis, comme Grimm, l'ingrat, s'en moquait, la pauvre fille n'en fit ni une ni deux, elle tomba tout simplement malade de chagrin et, au bout de peu de temps, en mourut.

Ce fut Mlle de Miré, camarade de la défunte, danseuse comme elle à l'Opéra, qui informa Grimm de cette mort par la lettre suivante :

Ce 28 février 1760.

« J'appran en se moman que ma bonne amie le Clair vient de mourir, j'ai su la tendre amitié qu'elle avoit pour vous, je l'ai su peu dheur avant sa fin. Elle demandoit can cesse son chair sacson (Saxon) et dans son transporc elle vouloit partire avec son chair

menistre pour aller à Frankore (Francfort), et je ne sai combien d'autre discour qui vous auret fendu lame. O milieu de sette triste situation on es venu anonser monsicur le curé de Sint Ustache, on fet sortir tout le mondde es moi come lais autre. Je fondez en larmes, es je n'ai pu diner de la journée. A la fin pourtant je fet reflecsion que la filosofie consolet de tout ; jé santi que votre exquellance auret besoin de consolation, et je me crérai traize heureuse si vous me permettais di contribuer. On m'a fet lire le petit pronféte, et depuy ce moment jé santi pour l'oteur des cantiman lais plus tendes, quelle gloare pour moi si j'avois l'honneur de devenir profetesse! comme proféte, vous savois tout ce qui se passe dans le queur, que ne lisais vous dans le mien toutte la tandresse que jé pourre vous! Que je serez heureuse si je pouvais remplacer ma chere le Claire, à qui Dieu fasse pai! mon chagrin m'ampeche dan dire davantage. Adieu chair et adaurable méniste. Personne n'a jamés aime votre exquellance ossi cinsserement que

« Magdeleine Miré.

« Jéme la filosofie comme la pauvre défunte, et je me contenteré dais maimes condissions. »

Et comme Madeleine Miré était jolie, Grimm, bien qu'il n'en eût pas besoin, accepta ses consolations,

« aux mêmes conditions que la pauvre défunte », c'est-à-dire moyennant une pension, dont on ne nous donne pas le chiffre, à l'amie de feu Mlle Leclerc.

Sous la date du 23 septembre 1764, Bachaumont écrit :

« Mlle de Miré, de l'Opéra, plus célèbre courtisane que bonne danseuse, vient d'enterrer son amant. Les philosophes de Paris, qui rient de tout, lui ont fait (à l'amant) l'épitaphe suivante, qu'on suppose gravée en musique sur son tombeau :

MI. RÉ. LA. MI. LA.

Mais cette victime de l'amour n'était pas l'ambassadeur-philosophe Grimm, qui échappa à ce que les caresses de la Miré pouvaient avoir de mortel, et vécut encore bien longtemps après, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Mais voici une autre danseuse — une figurante — qui a bien autrement de la chance que la Miré : c'est celle que presque tous les historiens et chroniqueurs appellent Mlle *Rem*, et qu'Édouard Fournier, infiniment plus véridique, appelle Mlle *Raime*.

Bachaumont dit *Rem,* mais Mme Du Hausset dit *Raime.*

Écoutons la femme de chambre de Mme de Pompadour :

« On avait donné à Madame (de Pompadour) un fort bon conseil : c'était de faire envoyer à Constantinople, en qualité d'ambassadeur, M. Le Normand (d'Étioles), son mari. Cela aurait diminué une partie du scandale qu'il y avait à voir Madame avec le ti re de marquise à la cour, et son mari fermier général à Paris. Mais il était tellement attaché à la vie de Paris, à ses habitudes, à *l'Opéra*, qu'on ne put jamais le déterminer à accepter cette mission Madame chargea un M. d'Arboulin, qui avait été de sa soc été avant qu'elle fût à la cour, de négocier cette affaire. Il s'adressa à une mademoiselle *Raime*, qui avait été danseuse à l'Opéra, et qui était la maîtresse de M. Le Normand. Il lui fit les plus belles promesses ; mais elle était comme lui, et préférait la vie de Paris. Elle ne voulut point s'en mêler. »

Mlle Raime avait bien raison! elle s'était fait ce discours fort juste : à Constantinople, que serai-je ? Une fille plongée dans la plus profonde obscurité, que monsieur son amant, l'ambassadeur de France, se gardera bien de produire nulle part ; — tandis qu'à Paris je reste une jolie fille, fort bien partagée de la fortune, bien en vue, et que toutes ses anciennes camarades jalousent. Paris vaut mieux, vive Paris !

Rien de plus naturel et de plus logique.

Elle se trouva bien d'avoir envisagé ainsi les choses. M. Le Normand d'Étioles lui avait fait cons-

truire à l'angle du boulevard, tout près de la Grange-Batelière, un hôtel tout à fait royal, mieux qu'un hôtel, un palais de dimensions énormes.

Là, parfaitement à leur aise, M. d'Étioles et Mlle Raime se livraient réciproquement à toute sorte d'infidélités, lui faisant venir des maîtresses, elle faisant venir des amants, sans se quereller le moins du monde l'un et l'autre, et se retrouvant toujours, au contraire, avec un nouveau plaisir...

Et les choses marchèrent ainsi pendant longtemps, jusqu'au jour où la marquise de Pompadour étant morte, M. d'Étioles put se remarier, et, ne voyant pas de meilleure femme à prendre que Mlle Raime, il l'épousa.

Le mariage fut célébré en la bienheureuse année 1765, et nous ne voyons pas que ni l'un ni l'autre des conjoints ait eu lieu de s'en repentir.

Édouard Fournier fait, à propos de ce mariage, ces réflexions fort sensées : « Ces filles (de théâtre) si bien pourvues avaient droit d'exiger plus et mieux que ne le pouvaient des altesses. Le fermier général n'était-il pas la meilleure vache à traire, le meilleur oison à plumer qui se pût trouver dans le monde taillable et corvéable des amants opulents? Qu'était-ce qu'un duc et pair auprès d'un fermier général? Celles qui tenaient une proie pareille en étaient si vaines, que Barthe, dans ses *Statuts pour l'Acadé-*

mie royale de Musique, satire ingénieuse parue en 1767, crut devoir faire un article spécial pour rappeler ces orgueilleuses à des sentiments plus modestes :

> Fières de vider une caisse,
> Que celles qu'entretient un fermier général
> N'insultent pas, dans leur ivresse,
> Celles qui *n'ont qu'un duc* : l'orgueil sied toujours mal,
> Et la modestie intéresse.

« Nos messieurs de la ferme s'entendaient, il est vrai, à merveille aux dépenses somptueusement faites ; ils se ruinaient, mais avec une intelligence et avec une grâce! D'ailleurs, ils se ruinaient vite, ce qui était encore pour eux une raison de plaire davantage à *ces dames de l'Opéra et de la Comédie française*, que la ruine d'un amant a toujours dégagées de toute fidélité. Avec les fermiers généraux, une passion se menait courte et bonne. Celui-ci mis à néant, un autre se trouvait d'aussi commode composition, aussi riche, aussi prodigue, ayant même des équipages d'une mode plus nouvelle, parfois un hôtel tout neuf. Ces dames ont toujours aimé cela ; si bien que, pour être sûrs d'être mieux agréés, nos messieurs de la ferme ont souvent fait construire un hôtel nouveau pour chaque passion nouvelle. »

Il est encore bon de constater ici quel chemin la

comédienne avait fait parcourir à la noblesse : elle avait placé le blason au-dessous de la ferme.

Les satires ne manquèrent pas toutefois à l'union de Mlle Raime. *Les Mémoires secrets*, à la date du 11 février 1765, portent cette mention :

« M. Le Normand d'Étioles, ayant épousé depuis quelque temps Mlle *Rem*, fille d'Opéra, dont il avait fait sa maîtresse, de fort mauvais plaisants ont ainsi joué sur le mot :

> Pour réparer *miseriam*
> Que Pompadour laisse à la France,
> Son mari, plein de conscience,
> Vient d'épouser *Rem... publicam.* »

Mais la comédienne n'a pas seulement placé le blason au-dessous de la ferme ; elle a fait beaucoup mieux : au lieu que, comme autrefois, la noblesse bâtonne les amants de ses maîtresses, c'est elle qui est bâtonnée par ces amants.

Mlle Allard, dont nous avons dit un mot et qui était une des bonnes danseuses de l'Opéra, nous en fournit la preuve.

Elle avait pour protecteur ce même duc de Mazarin qui, comme nous l'avons vu, mourut d'indigestion chez la Minier.

Le duc aimait passionnément la danseuse, qui, on s'en doute bien, n'était pas un modèle de fidélité à son égard.

Un soir, le duc arrive chez sa maîtresse pendant qu'un rival, très préféré, s'y trouvait déjà installé, lequel, sans respect pour une échine de cette qualité, lui appliqua ou lui fit appliquer une bastonnade sévère. Encore ne se borna-t-il pas à l'échine, la tête en eut son compte et s'en trouva fort mal.

C'était raide tout de même : on craignit un instant que Mlle Allard, qui avait peut-être distribué elle-même quelques coups au noble personnage, non seulement ne fût obligée de se retirer de l'Opéra, mais ne fût encore forcée de passer à l'étranger : il n'en fut rien cependant, et la danseuse continua de battre des entrechats et de faire des pirouettes, comme si M. de Mazarin n'eût eu rien de cassé.

Pourtant, sa tête l'était ! « Il a la tête cassée, dit Bachaumont : *voilà le certain ;* du reste, des propos sans fin, des lamentations, des jérémiades de la part de l'héroïne, des invectives, des horreurs de la part de ses camarades femelles, et une fermentation générale dans le public. »

Voilà comment, maintenant, l'escarpin traitait les couronnes ducales.

C'est que Mlle Allard avait, en même temps que le duc de Mazarin et... quelques autres, pour amant le sieur Bontems, premier valet de chambre du roi...

Tout s'explique.

Mlle Allard aimait, d'ailleurs, beaucoup ce Bontems, et elle en fournit la preuve lorsque cet heureux valet de chambre vint à mourir ; la chronique dit en effet :

« Nos nymphes de l'Opéra reproduisent les beaux jours de la galanterie antique. Mlle Allard, célèbre danseuse, et remarquable par sa gaieté et ses folies chorégraphiques, pénétrée de douleur de la mort de son amant M. Bontems, a déclaré que de six semaines elle ne pourrait contribuer aux plaisirs du public. »

M. Nérée Desarbres croit que Bontems fut le dernier amant de Mlle Allard ; c'est peu probable.

La mort de Bontems est de 1766.

Or, en 1767 (16 septembre), Bachaumont écrit :

« Mlle Allard s'est attirée, depuis peu, les hommages d'un seigneur allemand fort riche. La *lubricité* de la dame a fait tourner la tête à cet amoureux, au point qu'il a offert, par écrit, à l'actrice de l'épouser. Sur son refus réitéré, il a écrit une lettre dernière, où il lui témoigne ses regrets et sa honte ; il lui déclare qu'il ne voit d'autre parti à prendre que de se brûler la cervelle, mais qu'il ira la lui brûler avant. La demoiselle, effrayée, est allée chez M. le lieutenant de police, qui l'a rassurée et lui a dit qu'il veillerait sur elle. »

Comment cet inflammable seigneur d'outre-Rhin aurait-il pu éprouver les effets de la « lubricité » de la danseuse, s'il n'avait été son amant?

La lubricité de Mlle Allard ne l'empêcha pas d'engraisser outre mesure, et comme, avec cela, « elle faisait continuellement des enfants », on la força à prendre sa retraite.

« Les demoiselles de ce théâtre (l'Opéra) se récrièrent; elles ne voulaient point qu'on leur interdise une liberté qui tient à leur plaisir et plus encore à leur fortune, » écrit un contemporain.

C'était alors la mode de composer des cantiques contre les demoiselles de l'Opéra.

Ces cantiques — couplets orduriers et obscènes — s'adressaient à plusieurs personnes ou s'appliquaient à une seule.

Mlle Rosalie, qui avait débuté sous ce nom — un de ses prénoms — et qui le quitta parce que, nous dit-on, une des héroïnes de la pièce de Palissot, *les Courtisanes*, s'appelait ainsi, fut particulièrement l'objet de ces grossières plaisanteries.

« Outre les couplets dont on a parlé contre le vulgaire des nymphes de l'Opéra, écrit Bachaumont le 14 décembre 1770, on a fait des cantiques particuliers en l'honneur des principales actrices. Mlle *Rosalie* a paru mériter spécialement l'attention du Santeuil du théâtre Lyrique. On recherche beaucoup cet hymne à sa gloire, très méchant, très ordurier, et qui par là fait fortune. »

Le même chroniqueur, à la date du 28 mars 1771, note :

« On n'a pas pu découvrir l'auteur du *cantique* infâme contre Mlle Rosalie. Il ne peut partir que d'un ennemi *très ulcéré* ; mais *elle-même y a donné lieu par sa langue envenimée*, en sorte qu'on ne peut la plaindre. Dans cet assaut d'injures entre les chevaliers de ces demoiselles, on ne peut assigner lequel est l'agresseur : il s'ensuit toujours une grande fermentation dans le tripot lyrique, et les amateurs cherchent à garnir leur portefeuille de ces nouveautés. »

On voit qu'à ce moment-là Mlle Rosalie était encore désignée sous son prénom ; elle ne tarda pas à le changer contre son nom patronymique, qui était Levasseur.

C'est la rivalité de Mlle Levasseur avec Sophie Arnould qui avait donné naissance à ces « cantiques ».

Mlle Levasseur était en effet une cantatrice qui portait ombrage à Sophie, protégée en ce moment par le prince d'Hénin.

Mlle Levasseur avait dans ses atouts M. le comte de Mercy-Argenteau.

Un soir, Mlle Levasseur voulut avoir la loge de Sophie ; celle-ci s'indigne, le prince d'Hénin prend fait et cause pour elle, il menace de coups de bâton les directeurs de l'Opéra ; ceux-ci sont épouvantés, ils retirent la loge à Mlle Levasseur et la rendent

à Sophie, en dépit du comte Mercy-d'Argenteau.

De là ces coups de langue envenimés dont parle Bachaumont, et dont Mlle Levasseur ne fut pas chiche à l'égard de Sophie Arnould, qui répondit ou fit répondre par le fameux *cantique*.

Mais Sophie ne triompha pas longtemps. Rameau était mort, Gluck était venu, et, avec lui, la victoire pour Rosalie Levasseur.

C'était Sophie qui devait jouer le rôle d'*Alceste*, et Gluck, froissé de certains procédés du prince d'Hénin, donna ce rôle à Rosalie.

Et pour comble de bonheur Rosalie Levasseur fut très belle dans ce rôle.

« Il fallait Mlle Levasseur, formula un critique, pour nous faire comprendre la musique du chevalier Gluck. »

Quel désespoir pour Sophie !

Elle essaya de s'en venger par ce mot :

— Si elle a du succès, dit-elle de Rosalie, c'est qu'elle a *la voix du peuple*.

Mais le mot n'eut pas d'écho et le public se rangea du côté de Rosalie.

Un soir, à une représentation de ce même *Alceste*, comme Rosalie venait de dire, avec un accent sublime d'indignation et de douleur, ce vers :

Il me déchire et m'arrache le cœur !

un des fidèles de Sophie s'écria :

— Et vous, mademoiselle, vous m'arrachez les oreilles !

A quoi un partisan de Rosalie répliqua :

— Ah ! monsieur, quelle bonne fortune, si c'est pour vous en donner d'autres !

Et les rieurs furent encore pour le chevalier de Mlle Levasseur.

Puis savez-vous ce qui en résulta ?

Ce fut que le comte de Mercy-Argenteau, par suite de l'habitude qu'il avait prise de protéger Rosalie Levasseur, finit par l'épouser.

Il est vrai que ce fut en 1790, et la Révolution était faite depuis un an.

Rosalie y avait contribué dans la limite de ses forces, et, ayant été à la peine, il était juste qu'elle fût à l'honneur.

Tout est bien, qui finit bien.

Sophie Arnould ne s'appelait pas Sophie. Elle se nommait, de par son baptême et son état civil, Anne-Madeleine Arnould, et ce ne fut que plus tard qu'elle prit le prénom de Sophie « comme plus noble ».

Elle vint au monde pendant le carnaval de 1740, rue de Béthisy, à Paris, dans l'ancien hôtel de Ponthieu et dans la chambre où fut assassiné l'amiral de Coligny.

Dans cette même chambre était morte la belle du-

chesse de Montbazon (c'était une légende qu'Édouard Fournier a détruite), et Vanloo y avait eu son atelier.

— Je suis venue au monde par une porte célèbre, disait plus tard Sophie Arnould.

Ses parents l'élevèrent en enfant gâtée.

A six ans, la petite fille était une dame de la cour en miniature. On la parait, on l'attifait, on la pomponnait comme une poupée, et elle, de son côté, s'essayait aux grands airs et aux petites mines.

A dix ans, elle dansait comme Mlle Prévost, parlait italien, jouait fort joliment du clavecin et chantait à ravir.

C'était un véritable prodige.

Cependant son esprit, au souvenir des amours de Mme de Montbazon et de M. de Rancé, avait pris une certaine teinte romanesque.

L'orgueil maternel se lassa de voir un pareil trésor enfoui dans l'hôtel de Ponthieu, et la jeune Sophie dut se produire dans le monde.

Elle chanta d'abord dans quelques salons, puis dans deux ou trois couvents et à Saint-Denis ensuite, où elle obtint un très grand succès.

Mais l'Église devait la conduire à l'Opéra.

La princesse de Modène, enchantée de sa voix, de sa grâce et de son esprit, obtint de sa mère de la prendre et de la garder avec elle.

Et, bientôt, l'intendant des menus plaisirs vint la

chercher dans son carrosse pour la conduire chez Mme de Pompadour.

Sophie chanta devant la favorite, qui l'applaudit avec enthousiasme, et qui, après l'avoir bien considérée, murmura :

— Il y a là de quoi faire une princesse.

Francœur, qui dirigeait alors l'Opéra, sollicita Sophie d'y entrer, lui disant qu'elle se devait à la France comme au roi, que tous les cœurs du royaume battraient de plaisir à son chant divin...

— Aller à l'Opéra, dit Sophie, c'est aller au diable ; mais enfin c'est ma destinée.

Vainement Mme Arnould voulut résister.

Une lettre de cachet arriva : de par le roi, la jeune fille était attachée à la musique de Sa Majesté et à l'Académie royale de Musique.

Elle débuta le 17 décembre 1757.

Elle chanta comme jamais on n'avait chanté ; elle joua comme Mlle Clairon elle-même.

Et, quinze jours après, lorsqu'elle devait paraître sur la scène, une foule impatiente assiégeait le théâtre longtemps avant l'heure et on se battait aux guichets.

Et Fréron de s'écrier douloureusement :

— Je doute qu'on se donne tant de peine pour entrer au paradis !

Naturellement les adorateurs ne faisaient pas défaut.

Grands seigneurs, financiers, ce qu'il y avait de plus noble et de plus riche, sollicitaient la faveur de se ruiner pour les beaux yeux de la nouvelle Armide.

Mme Arnould, de son côté, ne déployait pas moins de vigilance que le dragon des Hespérides.

Elle eut beau faire, l'amour se glissa entre elle et sa fille, sous la forme d'un innocent provincial, descendu à l'hôtel de Ponthieu comme par hasard, y logeant, y vivant au milieu de la famille Arnould, et qui n'était autre qu'un roué, un séducteur émérite, le comte de Brancas-Lauraguais en personne !

Peu de temps après, le prétendu « Dorval » disparut, et Sophie avec lui.

Trois jours entiers, la mère éplorée demanda vainement sa fille à tous les échos de l'Opéra...

Enfin, elle reçut une lettre destinée à la rassurer.

Cet événement mit en émoi la cour et la ville, mais la renommée de Sophie brilla d'un nouvel éclat.

Elle dépensa des sommes folles et déploya un luxe fabuleux. Son hôtel était un palais, son salon un musée, sa toilette une féerie.

Lauraguais gaspilla pour elle des millions, la fortune de sa femme et la sienne.

La réputation de Sophie montait de plus en plus,

on ne parlait partout que d'elle, de ses « accents de sirène », de ses « grâces enchanteresses », de son « esprit éblouissant ».

Dans chaque opéra nouveau, on découvrait en elle une nouvelle perfection.

Elle était littéralement adorée, idolâtrée, encensée, par tout le monde, partout et en tout.

Sa liaison avec le comte de Lauraguais fut marquée par tous les incidents qui accompagnent les passions violentes, emportements, fureurs, dépits, jalousies, ruptures, raccommodements, infidélités, adorations, séparations, désespoirs, extravagances, etc., etc.

Un jour, pendant l'absence du comte, parti pour Genève, Sophie, lasse de tant d'agitation, fait atteler un carrosse et y entasse tout ce qu'elle tient de la générosité de son tyran : dentelles, écrins, argenterie, diamants, étoffes précieuses, etc., etc.

Puis elle dit au laquais :

— Conduis ce carrosse chez Mme de Lauraguais ; tout ce qui est dedans lui appartient.

Le carrosse s'ébranla.

— Attends, crie Sophie au laquais, j'oubliais une chose importante.

Et, appelant ses femmes :

— Qu'on m'apporte les enfants du comte, commanda-t-elle ; ils sont bien à lui.

Les enfants sont apportés, l'un encore au berceau, l'autre bégayant à peine.

Elle les embrasse, leur dit adieu.

— Tiens, fait-elle au laquais, porte ces enfants dans le carrosse et mène-les avec tout le reste.

Le tout était accompagné d'un billet au comte, lui disant que, « résolue à reconquérir sa liberté, elle ne veut rien conserver qui lui rappelle son funeste amour ».

Mme de Lauraguais, qui était une excellente personne, consentit à garder ce singulier envoi, jusqu'à plus ample informé ; elle embrassa les deux enfants, en prit bien soin, « regrettant fort qu'ils ne fussent point à elle ».

Ces amours ne finirent pas là. Après quelques volageries, les deux amants se raccommodèrent.

Mais ils vécurent dès lors dans une infidélité réciproque.

Sophie avait remplacé M. de Lauraguais par Bertin, le trésorier des parties casuelles.

« Mlle Arnould, écrit Bachaumont (1er janvier 1782), ne se borne pas à embellir la scène lyrique. Ses affections particulières nous offrent des exemples dignes du bon vieux temps. Elle avait profité avec empressement d'un voyage de M. de Lauraguais à Genève pour se soustraire à sa tyrannie. En fuyant cet objet soi-disant le premier de son cœur, elle avait passé

dans les bras d'une malheureuse victime de l'infidélité d'une héroïne du Théâtre-Français. M. Bertin crut trouver dans cette belle (Sophie) ce qu'il cherchait vainement depuis si longtemps. Il n'a rien épargné pour mériter la bienveillance de sa nouvelle maîtresse ; tout a été prodigué ; mais l'excès de sa générosité n'a pu triompher d'une passion mal éteinte : l'amant tyrannique régnait au fond du cœur, ses écarts ont disparu, on a oublié ses crimes ; l'amour a réuni deux amants, qui, plus épris que jamais l'un de l'autre, présentent au public un événement qui fait l'entretien de tout Paris. L'infortuné Bertin, aussi honteux de sa tendresse que piqué du changement de sa perfide, est, dit-on, dans le plus cruel désespoir. »

Il y avait de quoi ! Mais Bertin n'avait pas de chance avec les comédiennes.

« L'héroïne du Théâtre-Français » dont parle Bachaumont dans les lignes que nous venons de citer était Mlle Hus — qui devint plus tard Mme Lelièvre.

Bertin avait cru longtemps posséder le cœur de Mlle Hus. « Si les bienfaits, dit encore Bachaumont, avaient quelque droit sur celui d'une femme de cette espèce, il avait lieu de n'en pas douter ; il avait fait en sa faveur une dépense prodigieuse. Cependant, n'ayant pu se refuser aux soupçons dont on le tourmentait, il en avait vérifié la vérité, et il avait trouvé

son infidèle couchée dans sa maison de Passy, avec le fils de l'entrepreneur des eaux de ce lieu. Celui-ci s'était fait jour l'épée à la main, et cette aventure était devenue trop publique pour que M. Bertin pût vivre encore avec une femme qu'il regretta peut-être toujours. On évaluait alors le mobilier de Mlle Hus à plus de *cinq cent mille livres.* »

Mlle Hus jouait à la Comédie française les rôles d'amoureuses. Mais quelle terrible amoureuse !

Qu'on en juge par ce passage des *Mémoires secrets :*

« 21 *avril* 1769. — Le sieur Velaine, jeune acteur de la Comédie française, qui avait quelque talent et donnait des espérances, vient de mourir de la poitrine. C'est une *nouvelle victime que s'est immolée Mlle Hus*, actrice du même spectacle, et très renommée entre les Messalines *de ce genre.* »

« 25 *avril, même année.* — Le sieur Velaine était un clerc de procureur fort malaisé. Mlle Hus, ayant eu l'occasion de le voir quelquefois, l'avait pris dans une sorte d'affection. Sa jeunesse, sa figure, sa douceur et son esprit lui plurent ; elle s'y attacha tellement qu'elle lui proposa de quitter cet état de clerc, d'embrasser celui de comédien ; elle ajouta qu'elle se chargeait de tous les frais et de toutes les démarches, *même de sa personne.* Le jeune homme ne put résister à tant de grâces et à une perspective si riante ; il

entra chez Mlle Hus, et depuis deux ans environ il était à la Comédie. La reconnaissance envers une femme aimable dégénère facilement en amour ; celui du sieur Velaine est devenu tel que, malgré les représentations de ses amis et des médecins, il a voulu consacrer à sa bienfaitrice jusqu'à son dernier souffle. Celle-ci, à son tour, a fait à son égard tout ce qu'on pouvait attendre d'elle, et même au delà. Elle n'a point quitté cet amant languissant, qui était depuis un mois à Sceaux. Le curé de cet endroit, qui l'a suivi, ne s'est point opposé aux soins de Mlle Hus, à sa tendresse, qu'il regardait d'avance comme les fruits d'un hymen que les amants s'étaient promis, et qu'ils devaient effectuer au rétablissement du moribond. Enfin, le sieur Velaine est mort le 19, entre les bras du curé et de Mlle Hus. Aussitôt celle-ci s'est jetée sur le cadavre et s'est livrée à toutes les extravagances de l'amour le plus effréné. Le curé, n'écoutant que ses sentiments d'humanité, a arraché de là l'actrice, a fait mettre les chevaux à son carrosse et l'a ramenée lui-même à Paris, où depuis lors elle n'a pris aucune nourriture, pas même de bouillon, et où elle présente à ceux qui la voient le spectacle le plus tragique ; elle est suffoquée, elle étouffe, et ne paraît avoir d'autre sentiment que celui de la douleur. »

« 28 *avril, même année.* — Mlle Hus, devenue in-

téressante pour le public par le spectacle qu'elle lui présente d'une femme et d'une actrice consumée d'amour, est encore dans un état déplorable : elle paraît comme stupide; elle a un tressaillement général et continu dans le genre nerveux. Sa porte est assiégée *d'incrédules* qui vont par eux-mêmes savoir de ses nouvelles et s'informer de la *vérité du phénomène.* »

Mon Dieu! il est possible que Mlle Hus exagérât sa douleur : les comédiennes sont portées à jouer la comédie dans toutes les circonstances, même les plus douloureuses; mais il est probable que son chagrin était sincère : pourquoi ne l'aurait-il pas été? N'aimait-elle pas l'ex-clerc de procureur?

Peut-être aussi des remords se mêlaient-ils à cette douleur, s'il est vrai que ce fût elle qui eût tué ce jeune homme...

Retournons à Sophie Arnould.

Tandis quelle était passée à la finance, M. de Lauraguais, lui, s'était tourné du côté de la danse.

Mlle Robbé, très jolie danseuse de l'Opéra, avait, en effet, « donné dans les yeux du comte, qui n'eut rien de plus empressé que d'en aller faire la confidence à son ancienne maîtresse ».

Sophie, aussi insoucieuse que son ex-amant, lui demanda un jour où il en était avec sa nouvelle adorée.

Lauraguais lui répondit qu'il était désolé de voir toujours chez la nouvelle divinité un certain chevalier de Malte, qui l'inquiétait fort.

— Un chevalier de Malte! s'écria Sophie; vous avez bien raison, monsieur le comte, de craindre cet homme-là : il y est pour chasser les infidèles.

Lauraguais n'attendit pas qu'on le chassât. Il se retira, jurant que les danseuses ne le reprendraient plus. Il comptait sans les jambes de Mlle Heinel, — danseuse de Stuttgard, élève du sieur l'Epi, élève lui-même de Gaëtan Vestris, — Mlle Heinel, disons-nous, qui débuta à l'Opéra le 26 février 1768.

Un critique de l'époque s'exprime ainsi sur cette danseuse :

« Sa manière noble, majestueuse et accompagnée des grâces sévères de la haute danse, attire tout Paris. On croit voir Vestris danser en femme. La structure un peu colossale de cette Allemande et les grands traits de sa figure ne plaisent pas à tout le monde. »

Cette nouvelle étoile de la danse consola Lauraguais de toutes ses mésaventures. Il fit noblement les choses. Meubles exquis, chevaux, carrosses, contrats de rentes, il combla Mlle Heinel. Il combla aussi, par la même occasion, un frère qu'elle aimait beaucoup. On compta que la première nuit avait coûté à Lauraguais cent mille francs, et il paraît que Mlle Heinel

elle-même ne s'était pas estimée au delà de quatorze mille livres.

Laissons, pour le reste, la parole à Bachaumont :

« Les spectateurs curieux de l'Opéra, écrit-il le 28 mai 1768, souffrent impatiemment l'absence de Mlle Heinel, cette danseuse *si propre à exciter leur lubricité*. On a raconté comment M. le comte de Lauraguais, enflammé pour elle, avait versé de l'or avec profusion au sein de cette beauté ; mais par une fatalité malheureuse qui empoisonne presque toujours nos plaisirs, Mlle Heinel s'est trouvée chatouillée d'une maladie de peau qui se communique avec rapidité, et qui a fait dire plaisamment qu'elle avait fait de son amant un *prince de Galles.* »

Cela n'empêcha pas Mlle Heinel de devenir par la suite l'épouse légitime du *diou* de la danse, l'illustre Gaëtan Vestris, celui-là même qui avait coutume de dire :

— Il n'y a que trois grands hommes au monde : moi, Voltaire et le roi de Prusse.

Voilà donc Lauraguais atteint de la gale.

Pendant qu'il se fait soigner, Sophie a volé à d'autres amours : elle est avec le prince de Condé, qui lui fit une fille, puis elle passe successivement au duc de Nivernais, au duc de Duras, au marquis de Villette, au marquis de Bièvre, au prince d'Hénin, etc.

Pendant le règne de ce dernier, Lauraguais, retour d'Angleterre, où il était allé, selon l'expression du roi, apprendre à penser... des chevaux, Lauraguais éprouve le besoin de revoir Sophie.

— Cet homme (le prince d'Hénin) m'ennuie cruellement, lui dit-elle, mais j'ai beau faire, je ne puis m'en débarrasser.

— Je vous en débarrasserai, moi, répondit Lauraguais.

Aussitôt, il assemble quatre docteurs de la Faculté, et gravement leur pose cette question : — « Peut-on mourir d'ennui ? »

Non moins gravement les quatre docteurs délibèrent. Leur avis est que « l'ennui rend les digestions difficiles, arrête la circulation des humeurs, engendre le marasme, et enfin donne la mort ».

Muni de cettte consultation signée et en bonne forme, Lauraguais se rend chez un commissaire et dépose une plainte contre le prince d'Hénin, « qui, par son obsession continuelle autour de la demoiselle Arnould, ferait infailliblement mourir d'ennui cette actrice, sujet précieux pour le public, et dont, en son particulier, il désire fort la conservation. De plus, il requiert qu'il soit enjoint audit prince de s'abstenir de toute visite chez ladite actrice, sa présence devant la tuer certainement, suivant la décision de la Faculté. »

Le mystifié demanda raison. On se battit. Mais si adroits, ou si maladroits furent les adversaires, ajoute l'auteur des *Comédiennes adorées*, que le soir même ils soupaient ensemble chez Sophie Arnould.

Le prince d'Hénin était un des grands seigneurs les plus vaniteux et les plus impertinents de son temps.

Le marquis de Bièvre, dans sa monomanie de calembourgs, l'avait surnommé : le prince *des nains*.

Et Champcenetz, devenu un des champions de Rosalie Levasseur, avait décoché à ce grotesque le quatrain suivant :

Depuis qu'auprès de ta catin
Tu fais un rôle des plus minces,
Tu n'es plus le prince d'Hénin,
Mais seulement le nain des princes.

Le rôle que jouait le prince d'Hénin auprès de Sophie était assurément « des plus minces », car elle le traitait comme un simple valet.

Avait-elle, en effet, à faire porter quelque chose n'importe où, fût-ce même à Versailles, elle regardait alternativement son coiffeur et le prince; puis, d'une voix nonchalante, elle demandait :

— Qui est-ce qui marche, aujourd'hui ?

Et le prince, commissionnaire ordinaire de Sophie,

marchait toujours. C'était le plus clair de ses bénéfices d'amant en titre.

Voilà ce qu'était devenue la noblesse entre les mains de la comédienne.

Tous les amants dont nous venons de parler formaient pour Sophie comme les couplets d'une chanson dont M. de Lauraguais était le refrain ; mais ce refrain finirait par devenir ennuyeux, et il vaut mieux le laisser pour donner une idée de l'esprit de l'héroïne.

Les bons mots de Sophie Arnould sont encore moins nombrables que ses amants. Nous en avons déjà cité quelques-uns.

En voici encore trois ou quatre échantillons.

Quelqu'un ayant émis devant elle cette pensée banale que « l'esprit court les rues » :

— C'est un bruit, fit-elle, que les sots font courir.

Ayant rencontré un financier très connu pour ses dilapidations, et lui voyant un superbe manchon, Sophie Arnould s'écrie :

— Comment peut-il avoir froid aux mains, il les a toujours dans nos poches !

On parle devant elle du mal dont est atteint M. de La Harpe, et qui, dit-on, est la lèpre.

— Eh bien! dit-elle, c'est tout ce qu'il a des anciens.

Mlle Guimard, un jour, adresse à Sophie une lettre très injurieuse, où elle lui reproche d'avoir tous les vices.

Pour toute vengeance, elle retourne la lettre à son auteur avec ces seuls mots au bas : « Fait double entre nous. »

En 1793, Sophie Arnould, retirée du théâtre, avait encore trente mille livres de rente, qu'elle perdit en deux ans, et cette prodigue, tombée dans une horrible misère, serait morte de faim, si, en 1798, Fouché ne lui avait fait délivrer une pension de deux mille quatre cents livres et un logement à l'hôtel d'Angevillers.

Elle mourut en 1802, sans bruit, sans que personne songeât à élever la voix pour dire que la comédienne adorée du XVIIIe siècle n'était plus.

Ses dernières paroles à son confesseur auraient été celles-ci :

— Je suis comme Madeleine : beaucoup de péchés me seront remis, parce que j'ai beaucoup aimé.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Pages

CHAPITRE II

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

FIN DE LA TABLE

Paris. — Soc. d'imp. PAUL DUPONT, 41, rue J.-J.-Rousseau (Cl.) 130.4.87



